BnF Gallica

L'Enfance méconnue, solutions pédagogiques. 4me édition / René Allendy

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Allendy, René (1889-1942). Auteur du texte. L'Enfance méconnue, solutions pédagogiques. 4me édition / René Allendy. 1946.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

16° Z
1128
(2)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

PAUL MANSUY

16° Z
11258
(2)

Dr RENÉ ALLENDY

L'ENFANCE MÉCONNUE

Solutions pédagogiques

Quatrième édition

153

COLLECTION ACTION ET PENSÉE

2

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

ÉDITIONS DU MONT-BLANC, GENÈVE (SUISSE), ANNEMASSE (Hte SAVOIE, FRANCE)

LA COLLECTION « ACTION ET PENSÉE »

L'état présent du monde a accru l'intérêt porté à l'étude des causes profondes du comportement humain, aux problèmes de la *Personne*, aux suggestions du *rêve*, à l'exploration de l'*inconscient* et des vivants *symboles* qui y puisent leur vertu, enfin aux applications toujours plus précises dont se montre susceptible cette psychologie dans la conduite de la vie. Nous n'en voulons pour preuve que la faveur grandissante rencontrée par la revue *Action et Pensée*, en des temps cependant si ingrats à l'esprit.

Ces dernières années, notre périodique a pu ouvrir des rubriques spéciales : sous la direction de M. Jean Herbert, la *Philosophie hindoue moderne;* avec le Pr Vycheslavzeff et Me Jean Desplanque, la *Psychologie sociale*, telle que la renouvellent les travaux du Pr C. G. Jung sur l'inconscient collectif. Enfin s'est imposée, avec M. Raymond Schwab, la *Poésie*, en tant qu'expression de la même *quête spirituelle* qui anime toutes nos démarches.

Il nous a semblé que le moment était venu de parfaire notre action, en réunissant, dans une *collection de volumes*, les œuvres de M. Charles Baudouin, de ses collaborateurs, ainsi que celles d'auteurs qui, chacun à son point de vue et dans son domaine, contribuent à promouvoir ce nouvel *humanisme*, cette doctrine concrète de vie, accordée tant aux données récentes des sciences de l'homme, qu'aux exigences éternelles de l'esprit : toute saine reconstruction postule ces deux conditions.

Cette collection comprend des ouvrages de *psychologie* (série orange), de *philosophie* générale (série bleue), de *littérature* et de *critique* (série beige).

Grâce à l'appui judicieux et à l'esprit d'entreprise des *Editions du Mont-Blanc*, notre *Collection Action et Pensée* a pu voir le jour. Sans avoir à l'apprécier, nous la proposons avec confiance à tous les lecteurs soucieux des destinées de l'homme.

OUVRAGES DU Dr ALLENDY

L'ALCHIMIE ET LA MÉDECINE. — *Etude sur les théories hermétiques dans l'histoire de la médecine.* Thèse doctorat, Paris (Chacornac), 1912. 157 pages. *Epuisé.*

LE GRAND ŒUVRE THÉRAPEUTIQUE DES ALCHIMISTES ET LES PRINCIPES DE L'HOMÉOPATHIE. — Paris (Chacornac), 1920. 32 pages. *Epuisé.*

LA THÉRAPEUTIQUE POSITIVE : L'HOMÉOPATHIE. — Paris (Longuet), 1920. 16 pages. *Epuisé.*

LA TABLE D'ÉMERAUDE. — Paris (Chacornac), 1921. 50 pages. *Epuisé.*

LE SYMBOLISME DES NOMBRES. — Paris (Chacornac), 1921. XVII-408 pages. *Epuisé.*

LES TEMPÉRAMENTS. — *Essai sur une théorie physiologique des tempéraments et de leurs diathèses, avec applications pratiques à l'hygiène et à la thérapeutique. Précédé d'une étude historique.* Paris (Vigot), 1922. 366 pages.

LA PSYCHANALYSE ET LES NÉVROSES. — (En collaboration avec le docteur R. LAFORGUE), Paris (Payot), 1926. 251 pages.

LE RÊVE ET LA PSYCHANALYSE. — (En collaboration avec les Drs LAFORGUE, PICHON, R. DE SAUSSURE), Paris (Maloine), 1926. XLIV-248 p.

LES RÊVES ET LEUR INTERPRÉTATION PSYCHANALYTIQUE. — Paris (Alcan, Bibl. de Philosoph. contemp.), 1926 et (2e éd.) 1930. 160 p.

PRÉCIS DE THÉRAPEUTIQUE ALIMENTAIRE. — (En collaboration avec le docteur G. REAUBOURG), Paris (Vigot), 1926. 203 pages.

LE PROBLÈME DE LA DESTINÉE. — *Etude sur la fatalité intérieure.* Paris (*Nouvelle Revue Française*, Documents bleus, nº 37), 1927. 221 pages.

ORIENTATION DES IDÉES MÉDICALES. — Paris (Au Sans Pareil : *Les manifestations de l'esprit contemp.*, nº 2), 1927. 235 pages. — (Traduction japonaise, Tokio, 1932.)

WILLE ODER BESTIMMUNG. — Stuttgart (Hippokrates Verlag), 1930. 180 pages (trad. allemande du *Problème de la destinée*, ci-dessus).

LA JUSTICE INTÉRIEURE. — Paris (Denoël et Steele), 1931. 288 pages.

LA PSYCHANALYSE. — Paris (Denoël et Steele), 1931. 248 pages.

CAPITALISME ET SEXUALITÉ. — (En collaboration avec Y. ALLENDY), Paris (Denoël et Steele), 1932. 288 pages.

ESSAI SUR LA GUÉRISON. — Paris (Denoël et Steele), 1934.

PARACELSE, LE MÉDECIN MAUDIT. — Paris (N. R. F.), 1938.

RÊVES EXPLIQUÉS. — Paris (N. R. F.), 1938.

L'AMOUR. — Paris (Denoël et Steele), 1942.

ARISTOTE, OU LE COMPLEXE DE TRAHISON. — Genève et Annemasse (Collection Action et Pensée. — Editions du Mont-Blanc), 1943.

L'ENFANCE
MÉCONNUE

153

16° Z
1128
(2)

DON
338682

Dr RENÉ ALLENDY

L'ENFANCE MÉCONNUE

Solutions pédagogiques

Quatrième édition

COLLECTION ACTION ET PENSÉE
publiée sous la direction de
CHARLES BAUDOUIN ET JEAN DESPLANQUE

2

ÉDITIONS DU MONT-BLANC
GENÈVE - ANNEMASSE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

LES ÉDITIONS DU MONT-BLANC S. A.
Genève (Suisse) 37, rue de Lausanne — Annemasse (Haute-Savoie), France

---

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
« Collection Action et Pensée » 3, place de la Taconnerie, Genève.

INTRODUCTION

Il est sans doute un peu simpliste de considérer la pédagogie, comme on l'a fait jusqu'à présent, à la manière d'une sorte de dressage dont le but serait uniquement d'entraîner les enfants aux usages des adultes, à leurs disciplines sociales, intellectuelles, éthiques et autres. Tel est resté du moins l'esprit courant de la plupart des éducateurs, dont la pratique n'a en rien bénéficié de l'œuvre des grands réformateurs. En vérité, l'arrivée de l'enfant dans la société humaine constitue un fait biologique complexe et pose des problèmes qui, pour être d'une constance et d'une banalité quotidiennes, n'en sont pas moins multiples: il s'agit d'une adaptation réciproque.

L'enfant se trouve à un stade de développement physique, intellectuel, affectif, fort différent de son milieu adulte et il doit d'emblée en subir les exigences. De son côté, le milieu, et plus spécialement le milieu familial, doit faire place à un être dont les besoins et les réactions ne ressemblent plus aux conditions du stade qu'il a atteint. Il est évident que l'équilibre exige une modification corrélative de l'enfant et du milieu. Si l'entourage se montre intolérant, incompréhensif, rigide, l'enfant le plus parfait ne pourra se développer harmonieusement. Il est vraiment singulier que la plupart des écrits pédagogiques aient, jusqu'ici, méconnu ce côté de la question, supposant que le milieu était toujours parfait et que l'enfant devait faire seul les frais de l'adaptation, consacrant ainsi le droit du plus fort selon le jugement de Pascal: « Ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force. »

Cependant, si on admet le principe de la réciprocité, il apparaît que les adultes ont, dans cette affaire, sinon plus d'efforts à accomplir, plus de concessions à consentir, du moins plus de responsabilités à encourir. D'abord, ils sont les procréateurs sans le consentement desquels l'enfant ne serait pas venu au monde. Ensuite, ils sont doués de plus de conscience, d'une volonté plus exercée, d'une connaissance plus étendue. Enfin, si leurs possibilités vitales ne sont guère, sur le plan courant, affectées par la présence de l'enfant, ce dernier, déjà pétri de leur hérédité, est comme une cire sur laquelle leur action va laisser des traces indélébiles. En réalité, les responsabilités des adultes sont si grandes qu'on a pu dire sans trop d'exagération que « lorsqu'un enfant est insupportable, ce sont les parents qui méritent la fessée ».

Si encore les faits matériels étaient seuls à compter, il serait relativement facile d'établir, selon des règles précises, les devoirs des adultes: tant de tétées au nourrisson, tel budget de frais pour l'enfant plus âgé, etc. Les fautes de la famille pourraient être facilement dépistées et corrigées. Cependant les soins matériels n'ont qu'une importance immédiate tandis que les contacts psychologiques comportent des conséquences définitives dans l'évolution du caractère chez l'enfant. Déjà la formation intellectuelle est singulièrement plus délicate et plus sujette aux imperfections, mais le centre des problèmes pédagogiques se situe sur le plan affectif, avec cette particularité majeure que les actions et réactions dans ce domaine procèdent en grande partie de facteurs inconscients ou jouent perpétuellement en bordure de ces ténèbres.

Or précisément, ce plan affectif d'importance primordiale, aux réciprocités les plus agissantes et les moins facilement discernables, constitue le champ des nouvelles acquisitions psychologiques. On peut dire que la psychologie moderne a découvert le monde des sentiments, des émotions et des instincts en inaugurant des méthodes d'exploration indirecte: tests, psychanalyse, etc. En quelques années d'étude, ce monde s'est révélé si étendu, si effectivement agissant, derrière le rideau des rationalisations qu'il polarise, que le domaine conscient de la

logique et de la volonté, autrefois seul considéré, n'apparaît désormais que comme un îlot dans l'océan des forces qui le baignent. Il est devenu impossible de traiter des problèmes pédagogiques sans les rapporter à ces clartés nouvelles. Dès lors, la plupart des questions prennent un aspect neuf ou se prêtent à des solutions différentes. Dans les problèmes pédagogiques, ce sont maintenant les pulsions profondes de l'instinct et de l'inconscient affectif que nous voyons s'harmoniser ou s'opposer de l'enfant aux parents, de l'élève aux maîtres. Rien de valable ne saurait être réalisé sans le concours de ces forces.

Nous allons examiner le climat affectif de la pédagogie en observant les sentiments des adultes à l'égard des enfants, les sentiments des enfants à l'égard des adultes, les problèmes qui en résultent dans la famille, l'école, la société, enfin la conduite à tenir ou les conditions à réaliser pour le redressement des principaux comportements anormaux ou vicieux de l'enfant.

Sagnes, 1941.

I

ATTITUDE DES ADULTES ENVERS LES ENFANTS

Les sentiments des adultes envers les enfants s'équilibrent entre les deux pôles de la solidarité et de l'antagonisme.

La solidarité leur est inspirée d'abord par le sentiment de participation ethnique. L'enfant est un être humain comme eux; il sera astreint aux mêmes tâches humaines, profitera des mêmes avantages; ses joies et ses peines auront des objets analogues. S'il appartient à leur collectivité particulière, il continuera à incarner les mêmes traditions, à parler la même langue, à s'inspirer du commun idéal patriotique ou régional; il servira les mêmes causes qu'eux et lorsqu'ils seront vieux, il prendra les armes pour les défendre comme eux-mêmes auront protégé ses jeunes années. Bref, les adultes savent discerner dans l'enfant le destin d'un futur personnage, semblable à eux, continuateur de leur activité.

A côté de cette solidarité ethique joue une solidarité personnelle. C'est le souvenir de leur propre passé que l'enfant présente aux adultes. Ceux-ci se rappellent avoir traversé les mêmes phases d'évolution, avoir pratiqué les mêmes jeux, avoir connu les mêmes étonnements ou les mêmes déceptions de sorte que l'enfant qui est en face d'eux devient comme le souvenir personnifié de leur propre enfance; en le possédant, ils se sentent plus complets.

Cependant cette identification n'est valable que dans une

certaine mesure car, dans la proportion complémentaire où l'enfant diffère de leur propre image, de leur propre idéal et surtout de leur propre personne, les adultes le sentent comme un adversaire ou un rival. Ils le voient comme celui qui rompra leurs traditions, défendra la cause adverse, soutiendra ce qu'ils combattent. Dès lors, au lieu de personnifier le souvenir aimable de leur enfance, le petit être se charge à leurs yeux de tout ce qu'ils ont pu détester de leur propre enfance : leur faiblesse, leur infériorité, leurs tendances combattues, leurs impulsions refoulées, tout ce qu'ils ont expulsé d'eux-mêmes à grand'peine, bref, un objet haïssable, reflet de ce qui est à vaincre et à supprimer.

Derrière des aspects déplaisants tirés de leur propre fonds, les adultes voient s'incarner dans l'enfant qui grandit la fatalité du temps qui passe, des années qui fuient, des jours perdus et jalousement regrettés, surtout de la mort qui approche inexorablement.

Lorsque les adultes se sentent solidaires de l'enfant, ils se rapprochent de lui, s'intéressent à ses jeux, empruntent ses expressions puériles, pour réaliser une sorte d'identification. Lorsqu'ils se sentent antagonistes, ils sont poussés à renforcer leur supériorité d'une autorité excessive et à assurer leur domination par toutes sortes de brimades. Selon leur caractère, ils penchent d'un côté ou d'un autre. Les plus vieux, à l'âge d'être grand-père, s'identifient plus volontiers parce que les éléments d'antagonisme se sont déjà fixés ailleurs, dispersés, et qu'eux-mêmes ont réalisé un plus grand détachement des choses mais toujours les sentiments des adultes pour les enfants participent de cette double polarité et ils sont ambivalents.

Ce que nous venons de dire est valable pour tous les adultes à l'égard de tous les enfants. En ce qui concerne les parents et leur progéniture interviennent des facteurs particuliers :

Dans la famille, le sentiment de solidarité est naturellement renforcé par le lien de procréation. Les parents sentent leurs enfants comme une partie de leur propre personne dans laquelle ils se contemplent d'autant plus volontiers qu'ils y découvrent une ressemblance spéciale; en outre, ils ont l'obscur désir de se survivre en cette partie privilégiée. Ils per-

çoivent d'autant mieux dans leurs enfants les continuateurs de leur œuvre qu'ils s'apprêtent à leur laisser, par succession, leurs entreprises et leurs biens. Souhaitant, comme il est naturel, que l'avenir soit en progrès sur le présent, ils imaginent leurs enfants plus avancés dans la voie de leur propre perfectionnement social, intellectuel, moral, et ils s'efforcent de les pousser à ce stade. Bref, ils investissent leurs enfants de leur propre idéal; ils projettent en eux tout ce qui leur paraît précieux et qu'ils n'ont pas suffisamment réalisé en eux-mêmes. Pareille projection est l'essence même de l'amour. Aussi ce sentiment se renforce tout naturellement des différences sexuelles, du moins chez les sujets normaux, non invertis : le père préfère généralement ses filles et la mère ses fils, parce que chacun retrouve dans sa progéniture un reflet du conjoint qu'il a aimé, parce qu'un individu normal est attiré par les individus de sexe opposé comme par un complément qu'il tend à assimiler pour réaliser un élargissement de son moi, pour épanouir, en symbiose avec ceux-là, la plénitude des potentialités de son espèce.

Qu'une pareille attirance nécessite, dans la morale courante, l'éloignement hors de la conscience de toute velléité érotique, c'est-à-dire le « refoulement de l'inceste », il y a là chose si simple qu'on s'étonne d'avoir vu couler tant d'encre sur les affirmations des psychanalystes. Que, d'autre part, cette élimination de l'inceste ne soit pas toujours absolument parfaite, c'est ce que prouve l'observation des faits psychologiques courants : si l'inceste est bien rarement consommé, il est par contre très souvent rêvé, plus ou moins masqué de symbolisme, ou il éclate dans la jalousie maladive qui prend tant de parents devant les attachements amoureux de leurs enfants. C'est ici, découvre-t-on, que les exceptions sont rares.

En dehors de toutes considérations de ce genre, l'amour des parents n'est pas toujours bienfaisant pour les enfants. Il prend souvent la forme d'une possessivité tyrannique et égoïste qui peut servir de transition avec l'autre terme de l'ambivalence parentale : l'antagonisme envers les enfants.

Non seulement l'enfant coûte aux parents le sacrifice de nombreuses commodités, non seulement il est le rival qui

grandit à domicile, l'« héritier » qui s'apprête à enterrer ses progéniteurs, qui s'écarte de leur idéal, qui marche vers d'autres buts que soigner les vieux jours de ses parents ou réaliser tous leurs rêves, mais encore l'enfant, par sa venue, tend à modifier l'équilibre affectif du couple parental, dérivant le charme amoureux vers des formes d'attachement plus austères. Beaucoup de pères sont jaloux de leurs enfants pour l'affection que les mères prodiguent : ils se sentent frustrés dans leurs prétentions d'amants possessifs. Plus l'enfant grandit, plus cette jalousie devient intolérable et le conflit éclate lorsqu'il a lui-même atteint l'âge d'aimer.

En général, les parents, sans s'en rendre clairement compte, tendent à maintenir l'enfant dans la situation et les disciplines du jeune âge : ils le traitent en bébé, lui chicanent les initiatives habituelles, lui interdisent la bicyclette, le sport, le privent d'argent, de sorties, l'habillent d'une façon trop puérile, etc. Que ces mesures soient brutales ou développées de mille tendresses, elles n'en constituent pas moins un attentat contre le développement de l'enfant. Dans certaines civilisations, les pères châtraient leurs fils aînés; dans d'autres, ils se contentaient de les circoncire à la puberté, soulignant ainsi le caractère sexuel de ce frein moral qu'ils opposent. Il est bien rare que les parents octroient d'eux-mêmes, sans y avoir été contraints par des luttes violentes, la liberté qui convient à un adulte, à leur enfant, même âgé. J'ai connu un capitaine, grand fumeur, qui ne pouvait supporter de voir fumer les jeunes gens; il semblait considérer que le tabac est le privilège incontestable des pères de famille. Les données hygiéniques n'entraient pour rien dans ses réactions. Un jour, en voyant un garçon de dix-sept ans fumer en compagnie d'une jeune fille, il s'emporta jusqu'à lui arracher la cigarette de la bouche, sans s'apercevoir qu'il était plutôt jaloux de ces amours de jeunesse. Quand j'étais élève au lycée Janson, les délits de cigarettes étaient réprimés avec une énergie particulièrement violente et pour ma part, j'ai risqué le renvoi parce qu'un surveillant de couleur, répondant au nom de M. Yoyotte, m'avait surpris fumant à proximité de l'établissement.

Beaucoup de particularités peuvent rendre l'enfant odieux

à ses parents. Il peut incarner le lien indissoluble avec un partenaire décevant. Il peut être le produit réel ou supposé d'un adultère et de pareilles interprétations peuvent prendre un caractère tragique dans l'esprit de certains délirants chroniques, paranoïaques, etc. Il peut représenter le résultat d'une sorte de sadisme paternel ou le souvenir d'une faute maternelle, accepté comme une sorte d'expiation, puis rejeté comme tel dans un sursaut de vitalité. Ce n'est pas tout : ceux qui, dans leur enfance, ont souffert de la présence de petits frères ou de petites sœurs, à qui allaient les préférences des parents, et qui ont étouffé à ce moment des jalousies aiguës, voient réapparaître, à l'égard de leur propre progéniture, ces sentiments refoulés. Dans ces cas morbides, l'enfant peut devenir un véritable objet de haine.

Il est difficile, en pareille matière, de tracer la frontière entre le pathologique et le banal. La façon dont les enfants, jusque là entourés de soins et d'attentions normales, deviennent des gages ou des champs de bataille entre des parents qui se querellent, notamment au moment d'un divorce, montre la fragilité de cet amour parental ou ses reversibilités. Dans la mesure où les cas morbides éclairent la psychologie courante, les exemples des enfants maltraités ou martyrisés avec des raffinements de cruauté doivent être considérés autrement que comme des monstruosités aberrantes. D'abord, ils sont relativement fréquents : les journaux d'avant-guerre en mentionnaient un cas tous les trois jours environ; encore le cas mentionné était-il choisi parmi de nombreuses affaires semblables examinées par la police; enfin les pouvoirs publics n'étaient saisis que des cas tout à fait extrêmes et à la faveur de circonstances particulièrement scandaleuses car le public éprouve les plus vives répugnances à réclamer l'intervention de la force publique contre l'autorité paternelle : une sorte d'instinct archaïque, un vestige des droits du plus fort, font ressentir comme un acte impie toute dénonciation en faveur du faible contre le fort. Il faut donc considérer comme extrêmement révélateurs ces cas d'enfants martyrisés. Ils se produisent d'ailleurs avec constance et régularité; ce ne sont donc pas des faits hors série, mais des exemples particulièrement

aboutis parmi les sentiments négatifs des adultes pour les enfants et les indices d'une ambivalence générale et virtuelle.

L'enfant est exposé aux cruautés des adultes non seulement pour ce qu'il représente à leurs yeux d'embarras ou d'émotions diverses, mais encore pour cette raison fondamentale qu'il est faible, pratiquement sans défense, alors que le sadisme est une perversion extrêmement répandue : l'enfant est un objet d'élection pour ces pervers.

Le germe du sadisme se trouve dans les conditions de lutte pour la vie qui règlent toute la vie animale. L'être vivant ne subsiste qu'en sacrifiant d'autres vies et les nécessités alimentaires, avant toute autre chose, inspirent la férocité. Celle-ci se montre donc liée aux instincts digestifs les plus primitifs. Au cours de l'évolution psychique, chez l'individu normal, cette cruauté se trouve d'abord contenue par l'éclosion et l'épanouissement des instincts sociaux puis, à la phase sentimentale de la puberté, elle tend à se renverser en don de soi, acceptation du sacrifice. L'oblativité se confirme avec l'apparition des instincts parentaux : le pélican symbolique donne son foie pour nourrir ses enfants. Tel est le processus parfait, mais beaucoup d'accidents viennent en entraver la marche et tout particulièrement les conflits de la sexualité avec les exigences sociales, les répressions automatiques et violentes qui en résultent ainsi que les sévérités d'une éducation imbue de ces conflits. Les effets sont tels que la sexualité, à demi avortée, ne réussit pas à renverser la cruauté primitive en générosité, mais se lie à cette cruauté archaïque et la renforce de toutes ses énergies vitales. Dès lors, la férocité devient un but en soi, une jouissance érotisée, et c'est le sadisme.

On peut se faire une idée de la fréquence du sadisme en considérant la curiosité de la foule pour les spectacles sanglants (exécutions capitales, corridas, etc.), pour la littérature ou le théâtre cruels, en appréciant les violences qui éclatent dès que le frein social vient à manquer (guerres, révolutions) et qui transforment les plus braves pères de famille en brutes redoutables, enfin l'attirance du public pour les crimes, la chasse, etc.

Il est évident que les sadiques trouvent en l'enfant une vic-

time idéale, non seulement parce que l'enfant est faible, inexpérimenté, soumis, mais en vertu de cette double particularité : l'enfant maltraité ne se plaint jamais et les adultes éprouvent la plus grande répugnance à prendre sa défense. L'enfant ressent un tel besoin de justice et il a tant à redouter de la méchanceté des grands qu'il préfère croire à sa culpabilité et à la justice des punitions reçues qu'à la monstrueuse et terrifiante cruauté des plus forts. D'ailleurs, la même cruauté primitive est encore trop vivante en lui pour ne pas se renverser facilement en masochisme, par nécessité d'adaptation. L'enfant persécuté se dédouble psychiquement et s'identifie partiellement à l'adulte cruel au point de jouir, dans une certaine mesure, des souffrances qui lui sont imposées. Ce mécanisme d'adaptation aboutit d'ailleurs à faire de lui un autre sadique dès qu'il en atteint les moyens et c'est ainsi que la rigueur des mœurs, l'habitude de battre les enfants en particulier, produisent des collectivités sadiques. Toujours est-il que l'enfant martyrisé par une gouvernante, par un professeur, brimé par ses camarades, ne se plaint presque jamais à ses parents (c'est un fait d'expérience courante) même quand ceux-ci seraient disposés à le protéger. Il est vrai que, le plus souvent, les parents sont enclins à croire que l'enfant a toujours tort et qu'il faut, pour les nécessités de la discipline, donner raison contre lui à l'adulte sadique. Beaucoup de personnes en effet obéissent au « tabou » du plus fort et ne conçoivent l'ordre que comme la subordination sans conditions du plus faible : la philosophie d'Aristote et l'esprit du droit romain sont l'expression de cette attitude affective. Il est possible que le silence des enfants maltraités soit aussi une adaptation instinctive à des dispositions générales des adultes.

Pour ces raisons, les sadiques éprouvent une attirance toute particulière pour les enfants. Un grand nombre de gouvernantes, instituteurs, professeurs d'enseignement secondaire, surveillants, bonnes d'enfants, etc., présentent à l'analyse psychologique des tendances nettes au sadisme. Cela constitue un des fléaux de l'enfance.

Il existe divers types de sadiques : ceux qui aiment le carnage, le sang, les ventres ouverts, se font volontiers bou-

chers, chasseurs, pêcheurs, bourreaux, chirurgiens; ceux qui sont teintés de névrophilie se font équarrisseurs, croque-morts, anatomistes; ceux qui éprouvent plus de joie à asservir qu'à égorger se font gardes-malades, gardiens de fous ou de prisonniers, mais surtout pédagogues, car il n'est pas de situation qui confère un plus grand sentiment de puissance que de trôner sur une classe d'élèves apeurés avec le despotisme d'un tyran asiatique.

Le sadisme étant, en définitive, lié à un développement imparfait de la sexualité, se trouve fréquemment associé à l'homosexualité et à la pédérastie. C'est encore un trait psychique que l'analyse révèle chez un grand nombre de pédagogues. On trouve une proportion considérable d'adultes qui se rappellent avoir subi, dans leur enfance, des sollicitations ou des attouchements de cette nature. Ceci est un autre fléau pour l'enfance, car la sexualité en voie de formation est extrêmement sujette à déviations. Même en l'absence de tout geste et de toute parole équivoques, le contact avec une personne homosexuelle développe chez l'enfant, par simple induction psychique, une réponse affective; ainsi se créent des ambiances sentimentales tout à fait malsaines, très nuisibles aux jeunes!

Souvent d'ailleurs, ces attirances pédérastiques sont refoulées par les pédagogues qui n'en sont pas pleinement conscients. Elles ont alors pour effet de transformer l'amour en haine et de substituer les persécutions cruelles aux caresses interdites. J'ai soigné un instituteur qui s'accusait de torturer moralement un de ses petits élèves sans comprendre ce qui le poussait; il finit par reconnaître que cet enfant présentait quelque ressemblance physique avec sa première maîtresse et qu'il ne faisait que renverser une attirance amoureuse. C'est ainsi que la pédérastie, plus ou moins inconsciente, vient quelquefois doubler ou compliquer le sadisme des pédagogues.

On devrait porter plus d'attention au fait que beaucoup d'individus, socialement ratés, ou d'autres qui n'ont pu réaliser une vie affective normale : célibataires, vieilles filles, etc., se vouent plus particulièrement aux tâches pédagogiques.

Ceci aiderait à découvrir, sous leur forme latente et méconnue, les tares dont nous venons de parler.

Naturellement, toutes ces tares sont désastreuses quand elles affectent un professionnel de l'éducation et qu'elles répandent ainsi leurs effets sur un grand nombre d'enfants, mais lorsqu'elles appartiennent à un père ou à une mère de famille, leurs rouages, limités en quantité au nombre des enfants, atteignent en profondeur une intensité correspondante, de sorte qu'il ne suffit pas, pour protéger l'enfance, d'éliminer les pervers des tâches pédagogiques professionnelles; il faudrait encore la soustraire aux perversités familiales, ce qui se présente un peu comme un travail d'Hercule.

Comme on voit, l'enfance est très exposée aux anomalies des adultes et l'attitude de ceux-ci est fréquemment nocive. On peut même considérer comme une exceptionnelle rareté une attitude parfaitement objective, ni sadique ni masochiste, ni tyrannique, ni faible, une attitude exempte d'attendrissements morbides comme de possessivité jalouse. Pour être juste, il faut reconnaître que les fautes de l'enfant ne sont souvent que la réaction plus ou moins agrandie, plus ou moins adéquate, aux imperfections de ses éducateurs.

II

ATTITUDE DES ENFANTS ENVERS LES ADULTES

L'enfant éprouve, pour les adultes, des sentiments de modalité différente selon son stade de développement.

Le nourrisson manifeste la prédominance de ses instincts digestifs dans la manière de sentir ses proches : il éprouve pour sa mère ou sa nourrice une sorte d'appétence en quelque sorte dérivée de sa convoitise alimentaire. On pourrait dire, si ces mots souffraient d'être rapprochés, que c'est un amour possessif à l'extrême, amour captatif, avide, dévorant, impérieux, impatient. Le petit enfant attend tout de cet objet d'attachement : sa subsistance, ses soins, ses commodités, sans avoir la moindre possibilité de donner quoi que ce soit de lui-même en échange. Incapable de mesurer les moyens selon lesquels ces soins lui sont donnés, ni la limite de ceux-ci, il ressent tout ce qu'il obtient comme une sorte de miracle, mais de miracle constant et banal ou miracle qui serait la norme courante, pour la bonne raison que les limites du réel lui sont encore inconnues. Pour tout ce qui s'interpose entre l'objet de son désir et lui-même, l'enfant à ce stade éprouve de la haine, une sorte de haine absolue, sans degré ni proportions avec le motif, une haine totale ne souhaitant jamais moins que l'anéantissement définitif de l'obstacle. Cet obstacle, c'est souvent le père dont la présence rompt par moments l'intimité

avec la mère-aliment; ce sont aussi les frères et les sœurs pour la même raison. Ces sentiments du nourrisson ne connaissent aucune atténuation, aucune demi-mesure : c'est le « tout ou rien » comme la contraction de la fibre musculaire lisse.

Dès les premières paroles et les premiers pas, coïncidant plus ou moins avec le sevrage, l'apparition des instincts sociaux vient tempérer ces réactions primitives. La pression affective de l'entourage, la nécessité de modérer les réponses par crainte des répercussions possibles, suscitent tout un mécanisme de compensations et de contrepoids dans cette rudimentaire organisation affective de l'enfant. La notion d'échange et de réciprocité apparaît dans son psychisme. Avec elle le sentiment de justice va prendre une importance capitale comme base de toute l'éducation sociale ultérieure. Les enfants sont extrêmement sensibles à la justice; d'autre part, lorsque ce sentiment est troublé (même chez les adultes), il s'ensuit toujours une grave perturbation du comportement. C'est en vertu de ce sentiment de justice que l'enfant grandissant acceptera l'existence de ses rivaux anciens. Il arrivera même à substituer à sa haine archaïque des désirs de coopération sous forme d'imitation, d'émulation, d'approbation, d'autorité, de responsabilité, etc., ce qui lui permettra de s'intégrer pacifiquement dans les groupements humains. En même temps, il s'éduquera à la répression de ses impulsions premières de convoitise ou d'hostilité; il apprendra à graduer ses réactions et à ne les déclencher que moyennant l'approbation du milieu social. Ses affects gagneront en souplesse comme les contractions de la fibre striée. Cependant la nécessité de se contrôler perpétuellement pourra créer en lui, si l'équilibre affectif n'est pas très sûr, une sorte de malaise constant qui est comme l'obsession de la culpabilité et qui, à la longue, peut renverser névrotiquement les impulsions vitales réprimées, causant ainsi le masochisme et les mécanismes d'auto-punition.

Bien qu'il sorte progressivement de la conception magique et miraculeuse du monde pour s'ouvrir à la compréhension des causes réelles et des limites du possible, le jeune enfant est tout prêt à admirer les adultes dont il se sent par ailleurs dépendant. Il est prêt à se soumettre à leur autorité et à

abandonner ses prétentions exclusives et absolues d'autrefois moyennant la garantie de la justice. Il ressentira comme injuste toute contrainte dont il n'apercevra pas le caractère équitable — même dans la sévérité — et ceci le détournera de l'acceptation du « contrat social » pour le replonger dans ses haines archaïques. Spontanément l'enfant cherche parmi les adultes un modèle d'imitation et entoure ce personnage d'une amoureuse vénération, ce qui est un moyen de diminuer la distance qui l'en sépare et de transformer ses sentiments négatifs. Il déclare par exemple qu'il veut devenir un homme « comme papa » et tout faire à son modèle. Lorsque la transformation de ses sentiments initiaux ne peut s'opérer parfaitement, notamment lorsque le père ne se prête ni à cette admiration ni à cet amour, c'est une sorte de crainte qui se développe et il arrive que cette crainte double l'hostilité initiale pour créer le *complexe du chef*, prélude au fameux complexe d'Œdipe.

Celui-ci ne se constitue, sous la forme dans laquelle il a été décrit, que lorsque la sexualité proprement dite fait son apparition. Alors commencent pour l'enfant les efforts à accomplir en vue de prendre rang parmi les adultes. Il ne doit plus rien attendre de sa faiblesse, mais de sa force. C'est à ce moment d'ailleurs que se produisent les plus graves conflits entre les générations. En même temps, la poussée érotique doit briser les limites du cadre familial pour se porter plus loin. Cette phase peut comporter beaucoup de difficultés et d'accrochages d'où sortiront des névroses ultérieures. Cependant, dès ce moment, l'enfant commence à juger les adultes, non plus seulement à les craindre ou les admirer. On peut dire que, normalement, ses sentiments à leur égard ne diffèrent pas des sentiments des adultes entre eux. Pourtant, il est beaucoup de ces adolescents qui n'atteignent pas d'emblée un degré normal d'objectivité, mais conservent une sorte d'imprégnation de leurs sentiments antérieurs. Incapables de sentir leurs proches selon la réalité, ils projettent sur eux leurs impressions puériles d'autrefois, les subissant comme des divinités bienfaisantes ou redoutables et demeurant enchaînés à leurs vieux parents par toutes sortes de superstitions enfantines. En particulier, le sentiment de culpabilité attaché

aux premières velléités de révolte de l'enfant contre l'autorité des parents peut développer une inhibition définitive. J'ai connu deux sœurs de soixante-cinq et soixante-dix ans qui se laissaient gronder et punir par leur mère de quatre-vingt-dix ans comme des petites filles craintives. En général, tout culte excessif pour les parents, c'est-à-dire tout sentiment dépassant la déférence et le respect normaux, chez des sujets adultes, recouvrent des révoltes et des rancunes oubliées.

On peut dire que ce sont les contraintes irrationnelles imposées par les adultes qui troublent les réactions affectives des enfants à leur égard. Spontanément, l'enfant n'a pas autant de raisons de détester l'adulte, dont il a besoin pour tout ce qui lui manque, que l'adulte n'a de raisons de détester l'enfant pour tout ce que ce dernier représente à ses yeux, pour tous les éléments désagréables auxquels cet enfant peut s'associer. Si l'enfant s'attache à l'adulte par des liens positifs, c'est en vertu de la confiance, de la reconnaissance, de l'admiration; ce n'est guère par identification. En effet l'adulte peut, dans l'enfant, contempler le souvenir encore vivant de sa propre enfance, mais l'enfant ne peut se reconnaître dans l'adulte parce que ce dernier se trouve arrivé à une phase de son cycle par laquelle l'enfant n'est pas encore passé. Si l'enfant peut penser qu'il sera un jour semblable à cet adulte, c'est plus en vertu d'une spéculation intellectuelle que d'une résonance affective. C'est pourquoi les sentiments de l'enfant à l'égard de l'adulte sont plus spontanés, plus frais, plus purs, moins déterminés, moins obscurcis de projections étrangères que ceux de l'adulte pour l'enfant.

III

PROBLÈMES FAMILIAUX

Les contacts de l'enfant avec le milieu familial peuvent donner lieu à des difficultés qu'il importe de connaître et d'apprécier pour les éviter dans la mesure du possible et en corriger les effets. Ces difficultés comportent souvent de graves retentissements sur le comportement de l'enfant; c'est même l'analyse des anomalies ou des névroses ultérieures qui a permis d'en mesurer l'importance.

Le caractère essentiel de la famille, ce qui la différencie des autres groupements humains (religieux, professionnels, etc.), c'est son aspect absolument autoritaire. Là, il n'existe plus de lois, de codes, de coutumes, mais seulement la volonté du père de famille ou, plus généralement, des parents. Les pouvoirs publics, gardiens du droit, n'interviennent qu'en cas de crime, et encore avec répugnance. Les anciennes sociétés concédaient même au *pater familias* le droit de vie et de mort sur les siens. L'enfant se trouve donc entièrement livré au bon plaisir et à l'arbitraire des parents et, quand il ne trouve pas auprès d'eux un traitement parfaitement adapté, il se heurte d'un côté à leur mollesse ou à leur négligence, de l'autre à leur rigueur.

C'est pour le tout jeune âge que les négligences sont le plus nocives : un allaitement irrégulier, une alimentation défectueuse en quantité, répartition ou qualité, un sevrage intempestif ou mal conduit, traumatisent le nourrisson dans le rythme de ses instincts digestifs les plus fondamentaux. Toutes les impressions ressenties à cette époque — en raison

précisément de leur caractère semi-inconscient et vague — marquent dans le psychisme plastique une empreinte ayant toutes les chances de durer indéfiniment, même quand le mal aura été oublié et réparé (ce qui n'est pas long à se produire). Cette empreinte, c'est un sentiment général d'insécurité, de détresse, de privation, avec une réaction revendicatrice et mélancolique. On la trouve, plus ou moins latente, chez tous ceux qui ont souffert dans les premiers mois de leur vie (une maladie peut causer les mêmes ravages qu'un manque de soins ou une erreur diététique) ; c'est elle qui, en évoluant vers la psychose, produit les délires mélancoliques ou paranoïaques.

Contrairement aux préjugés habituels, il ne semble pas, d'après les constatations empiriques, que la mollesse des parents, leur tendance à laisser « trop de liberté » aux enfants ou à trop leur sacrifier de leurs commodités, lorsqu'elle ne concerne plus les nourrissons et leur phase digestive, aient, par elles-mêmes, des conséquences vraiment fâcheuses sur l'évolution psychique ultérieure des jeunes. Elles ne sont défavorables qu'aux parents eux-mêmes. Quant aux enfants, leurs fantaisies puériles, une fois satisfaites, se calment et s'épuisent et ils passent tout naturellement à des buts plus intéressants lorsqu'ils grandissent : les difficultés de réalisation leur enseignent suffisamment la nécessité de l'effort. Il importe de remarquer à ce sujet que la mollesse des éducateurs accompagne le plus souvent un comportement affectif déterminé, notamment une tendresse malsaine sur laquelle nous aurons à revenir : c'est là le seul élément nocif.

Le plus souvent, les familles pèchent par excès de sévérité, soit d'une manière générale, soit sur certains points qui les touchent particulièrement. Avec le temps, beaucoup de préoccupations ont tendance à s'hypertrophier, à envahir la conscience, à devenir des points de cristallisation pour toutes sortes d'obsessions : de nombreux adultes, à l'âge de la paternité et de la maternité, présentent déjà de telles déformations qu'ils tendent à imposer à leurs enfants comme règle normale. L'un a contracté la phobie du rire et ne peut tolérer cette fantaisie chez sa progéniture; l'autre est hanté par la Vérité et réprime tout écart de l'imagination infantile comme une

offense criminelle à son idéal. La religion fournit ample matière à obsessions familiales. L'enfant qui subit ces contacts malsains est comme une créature pleine de vie liée à un cadavre déjà décomposé. Il est des phobies que l'enfant contracte très vite : peur des voleurs, peur de l'enfer. A côté de la sévérité morale, il faut considérer la sévérité affective : certains parents se croient obligés, je ne sais par quelle éthique, de n'avoir jamais un mot tendre pour leurs enfants. Les uns ne les caressent pas au nom d'un ascétisme moral; les autres s'abstiennent de les embrasser par crainte des microbes. La sévérité aux manifestations physiques est évidemment la plus courante. Dans la plupart des familles est employée une sorte d'instrument de supplice ou de correction : fouet, cravache, ceinture de cuir ou bretelles paternelles; la plupart des martinets qui se vendent comme articles courants dans les magasins à prix unique, sont destinés à l'enfance. Ils servent souvent de cadeau de Noël. On vend aussi en fin d'année des paquets de verges givrées destinés à figurer dans les souliers, devant la cheminée, pour ces fêtes intimes. Tout ceci montre que les mœurs n'ont guère changé depuis que le roi Henri IV se trouvait si bien d'avoir été fouetté. Le plus souvent les taloches sont distribuées à tort et à travers, sous l'inspiration de la colère, mais il est des familles où la fessée fait l'objet d'un rituel compliqué, solennel, odieux : attente du condamné, réunion des spectateurs, cérémonial de pénitence. J'ai connu une petite fille qui était obligée d'aller remercier successivement tous les membres de la famille de l'avoir bien corrigée. On n'en finirait pas si l'on voulait collectionner toutes ces répugnantes histoires.

La plupart des parents ne conçoivent pas d'autres moyens pédagogiques que la douleur, la crainte, la honte. Quand ce ne sont pas les coups, c'est le cabinet noir qu'on dit rempli de dangers effrayants, parce que les enfants ont spontanément la terreur de l'obscurité et de la solitude; ce sont les menaces : le diable avec les tortures de l'enfer, le Croquemitaine qui emporte les enfants vers un sort redoutable, les Bohémiens. Très fréquentes sont les menaces de mutilation : « on va te couper la main, la langue, les oreilles, etc. » parce qu'on a

remarqué chez les enfants une sorte de terreur des mutilations, castrations, dont les racines plongent profondément dans l'inconscient collectif. C'est encore l'abandon, parce que la détresse de l'enfant perdu est sans remède. Aux enfants plus grands, on propose la maison de correction pour la moindre vétille. « Il faut bien, répète la stupidité séculaire des familles, que les enfants aient peur de quelque chose », comme si la peur était un facteur d'amélioration, de progrès, d'élan.

Cependant, la honte constitue peut-être, de tous ces procédés condamnables, le plus nocif pour l'enfant parce qu'il coupe à la racine toute la confiance que l'enfant pourrait avoir en lui-même, parce qu'il sape le désir d'approbation qui est le plus puissant facteur d'adaptation sociale. Certains éducateurs prennent pour de l'orgueil, c'est-à-dire, selon eux, pour le plus monstrueux péché, l'ambition de l'enfant devant les tâches de la vie, quelquefois ses réactions compensatrices et éventuellement puériles à un doute sur sa propre valeur et sur ses possibilités réelles. Alors ils s'appliquent avec zèle à détruire ces compensations en leur opposant, au nom de la modestie, une suggestion de médiocrité ou d'infériorité : on assure aux garçons qu'ils ne sont ni forts ni intelligents, aux filles qu'elles ne sont ni gracieuses ni jolies et c'est avec ce handicap artificiel qu'on leur demande d'affronter les immenses efforts d'un commencement de vie. Si l'enfant a commis quelque faute comme un mensonge, un larcin, une distraction, on invente des mises en scène raffinées pour l'humilier, spécialement devant ceux dont il désire le plus l'estime ou l'affection. D'ailleurs, ces punitions portent toujours sur le point le plus sensible qui a pu être découvert dans la sensibilité de l'enfant : on commence par lui supprimer son suprême refuge.

J'ai connu des névroses qui se sont formées à l'occasion de ces séances exemplaires; on y trouverait aussi sans doute — bien que l'expérience me manque sur ce point — le point de départ de nombreuses vocations criminelles, car quand l'enfant n'a plus l'espoir d'être apprécié pour ses bons côtés, il ne lui reste plus qu'à se rattraper par les mauvais. Cependant, à côté de ces traumatismes aigus, il ne faut pas négliger l'action chronique et accumulée des moqueries quotidiennes. J'ai

soigné un grand obsédé dont les manifestations pathologiques avaient commencé devant les perpétuelles moqueries d'un oncle très arrivé dans la voie des dignités sociales, oncle par ailleurs plein de gentillesses.

Très souvent, les familles imposent aux enfants des suggestions tout à fait arbitraires. Pour apaiser la rivalité de deux sœurs par exemple, on décide que l'une sera jolie mais sotte, l'autre intelligente mais laide et, pour établir un semblant d'égalité, on les cultive soigneusement dans cette idée, ce qui est un moyen de les traumatiser toutes les deux. Pour garder leurs fils uniques dans leurs jupons, beaucoup de mères répètent qu'ils sont trop faibles pour vivre comme les autres garçons et leur inculquent, dès le plus jeune âge, l'habitude de se comporter comme des vieillards malades, ce qui entraîne des suites fâcheuses. Les parents peuvent faire autant de mal avec des suggestions grandioses, pourvu qu'elles soient disproportionnées avec le sentiment que l'enfant a de ses moyens. « Il faut que tu sois un brillant polytechnicien, que tu deviennes ministre, grand homme, saint, etc. ». Ces suggestions imposées à un enfant trop jeune, loin de l'encourager dans la voie de l'effort, le découragent par l'immensité de la tâche entrevue et lui font abandonner la lutte. A une fillette qui venait d'accomplir avec succès un effort scolaire très méritoire et qui quêtait un mot d'approbation, un père répondit simplement : « Ce n'est pas étonnant que tu aies réussi; nous sommes tous bien doués dans la famille ».

Au moment où se développent les instincts sociaux et les automatismes d'adaptation au milieu humain, l'enfant éprouve un impérieux besoin de justice et, qui plus est, d'une justice conforme au sentiment qu'il en a. Tout ce qui lui paraît disproportionné, aussi bien dans l'appréciation de ses mérites que dans la condamnation de ses fautes, le décourage plus ou moins gravement et risque de le détourner de la discipline sociale pour en faire un dévoyé, un irrégulier, quand ce n'est pas une simple épave. Pour discerner ce besoin légitime de l'enfant et pour y satisfaire, il faudrait une expérience de l'âme humaine, un tact, une objectivité, une santé psychique qu'on ne trouve pas — tant s'en faut — dans toutes les familles.

Pourquoi les premiers procréateurs venus auraient-ils des aptitudes pédagogiques ? Et pourtant l'éducation reste livrée à leur inspiration sans même que leurs obligations élémentaires, en cette matière, aient jamais été proclamées. Tout le monde s'est à peu près mis d'accord sur les qualités que doit réaliser l'enfant, sur les règles multiples auxquelles il doit être astreint : obéissance, régularité, douceur, application, etc. (et le tout ne constitue pas moins que l'absolue perfection), mais personne, ou presque, n'a tracé le portrait de l'éducateur idéal. « La raison du plus fort est toujours la meilleure. »

A ce propos, il conviendrait de ne pas se méprendre sur les buts véritables de l'éducation. Il s'agit d'établir, avant toute autre chose, si l'éducation a pour but de préparer les enfants à leur future vie d'adultes, en vue du meilleur rendement, ou si elle a pour but de les rendre moins encombrants pour leurs éducateurs. Il faut bien reconnaître que le critère banal de l'enfant-modèle dans la tradition des familles appartient à ce dernier *desideratum* et on s'est fort peu soucié de suivre la destinée ultérieure des enfants qui avaient été bien sages, pour juger du pronostic que pareille sagesse comporte. Si le but de l'éducation est de préparer des adultes actifs, énergiques, confiants, il faudra bien reconnaître que la douleur, la peur et la honte sont de mauvais leviers.

Un second point à élucider serait le suivant : l'éducation se propose-t-elle de préparer les enfants à la vie telle qu'elle est ou de les pousser vers un idéal que personne n'a jamais atteint ? Il arrive en effet, en vertu d'un mécanisme affectif banal, que les parents, en projetant leur idéal dans les enfants qu'ils aiment, souhaitent compenser en ceux-ci toutes les défectuosités qu'ils ont déplorées en eux-mêmes ! Ont-ils été lâches ? Ils incitent leurs enfants au courage le plus chevaleresque. Ont-ils souffert de leur ignorance, de leur éducation insuffisante ? Ils veulent des enfants savants et suprêmement distingués. Ont-il commis quelque escroquerie ? Les voilà pointilleux sur l'honnêteté. Il y aurait là une tendance louable, un valable effet de leur repentir, s'ils n'exagéraient pas alors jusqu'à des sévérités absurdes qui, non seulement vont à l'encontre du but, mais oublient les tentations normales ou

les erreurs courantes de la jeunesse et ils suscitent chez les jeunes des sentiments pathologiques de culpabilité au lieu de respecter les limites du bon sens.

En général, la morale qu'on prêche avec le plus de zèle et d'insistance aux enfants est celle qu'on a soi-même le plus souvent enfreinte : les plus beaux exemples seraient à chercher dans le domaine de la sexualité ou, comme on dit dans certains milieux, de la pureté. On pourrait encore généraliser cette constatation et dire que les hommes ne parlent, n'écrivent, ne s'expriment que dans le but de redresser, de corriger une réalité qui leur déplaît, pour s'excuser, se disculper, se justifier; ils dirigent leurs discours, comme leurs rêves, vers leur idéal en fuyant les contingences déplaisantes qu'ils ont vécues. Quelque admirable que soit cet effort, il n'en est pas moins vrai qu'ils ne prêchent que pour mentir, surtout quand ils s'adressent aux jeunes. Ils mentent dans l'histoire en choisissant les seuls faits conformes à leur sentiment; ils mentent dans la science en escamotant les questions non résolues, les lacunes, les obscurités et en ne gardant que ce qui leur paraît certain; ils mentent dans la morale lorsqu'ils s'abstiennent de dire quel est le comportement ordinaire des hommes pour présenter leur idéal de conduite comme un impératif absolu. L'éducation est gravement affectée par ces tendances; l'enfant se sent inférieur à ce qu'on attend de lui; il imagine que tous les autres ont été plus vertueux que lui et il développe ces sentiments de culpabilité névrotique qui sont à l'origine de tant de psychopathies : timidité, dépression, angoisse, phobie; ou bien, se jugeant définitivement indigne, il se décide à vivre selon l'idée abjecte qu'il se fait de lui-même et il se dégrade effectivement.

Il faut qu'une morale raisonnable tienne compte des faiblesses de la jeunesse. On ne saurait sans injustice demander à un galopin de douze ans de vivre comme un sage de la Grèce, un saint de la tradition chrétienne ou un personnage de Corneille. Il est une modération, un détachement, une sérénité, qu'on ne peut réaliser qu'après avoir heureusement vécu toutes les expériences de l'adolescence et de la maturité; il est une générosité que peut inspirer seule la vision de la

mort qui approche, après une existence bien remplie. Pourquoi voudrait-on que des gamins aux impulsions tumultueuses, aux instincts bouillonnants, vivent effectivement comme écrivait un Marc-Aurèle ? L'idéal qu'on propose à la jeunesse comme un modèle actuellement réalisable, ne doit pas être celui de vieillards désabusés. Il faut les diriger et les juger selon les normes de leur âge : comme on est loin de ce bon sens dans la plupart des familles!

Le milieu familial n'offre pas seulement l'inconvénient de l'autorité arbitraire, mais encore celui de constituer, au point de vue des contacts sociaux, un vase clos aux particularités tout à fait spéciales. Dans la mesure où ce milieu se met à différer d'une certaine moyenne courante, représentant le comportement le plus ordinaire du milieu et de l'époque considérée, l'enfant va se trouver écartelé entre deux normes avant d'avoir eu les moyens de faire un choix valable et dans l'impossibilité d'en trouver la synthèse. Déjà pour un adulte habitué par exemple aux usages d'un milieu religieux et pratiquant, il peut devenir assez embarrassant de se trouver tout à coup dans un milieu différent : c'est ce qui arrive aux séminaristes appelés au service militaire. Pour un enfant habitué à suivre ou à rejeter des attitudes par de simples raisons affectives : imitation, respect, amour de ses modèles, des problèmes surgissent qui deviennent véritablement angoissants, précisément parce que manquent les acquisitions intellectuelles ou l'expérience de ce genre de contradictions et que les moyens font défaut pour diriger le choix. Déjà sur les animaux en expérience, l'école de Pavlov a montré la genèse de l'angoisse dans l'impossibilité de distinguer le signal des réactions automatiques.

Non seulement beaucoup de familles méconnaissent cette détresse affective des contradictions chez l'enfant, mais vont jusqu'à faire de celui-ci un champ de bataille : elles décident par exemple que leurs enfants seront élevés sans religion dans une école où tous les enfants sont entraînés à la piété ou, d'une manière plus générale, elles chargent les enfants du poids de leurs propres opinions dans un milieu dirigé autrement, comme si elles voulaient faire d'eux des agents de pro-

pagande ou de provocation. Si, bien souvent, l'enfant se dérobe à cette tâche et, devenu grand, affecte des opinions contraires à celles de ses parents, c'est par suite d'une sorte de rancune, pour cette épreuve accablante à laquelle il a été condamné. Il est trop pénible d'être seul nègre au milieu des blancs ou seul blanc au milieu des nègres.

Les conflits de ce genre portent avant tout sur les questions religieuses et politiques, car ce domaine, avec l'esthétique, est celui où les courants affectifs s'affrontent sans cesse parce qu'aucune démonstration péremptoire ne peut jamais être fournie et que les querelles demeurent perpétuellement ouvertes. Cependant les enfants souffrent encore fréquemment des questions de classes ou d'attitudes sociales. C'est ainsi que des familles récemment parvenues et, pour cela, d'autant plus attirées par la noblesse et les titres, mettent leurs enfants dans des collèges aristocratiques où les petits camarades se chargeront de leur marquer un certain fossé : il en résultera une source d'humiliations et de sentiments d'infériorité allant tout à fait à l'encontre du but poursuivi et retentissant gravement sur le caractère de l'enfant, champ de bataille entre les prétentions de la famille et les réactions du milieu.

Les questions de pauvreté ou de richesse provoquent des situations semblables. Combien d'enfants ont souffert d'appartenir à une famille moins fortunée que celles de leurs camarades! L'inverse peut être vrai aussi pour certaines natures et dans certaines conditions : j'ai connu une femme dont l'enfance avait été gâchée par le fait d'être une fille riche dans une école d'enfants pauvres et qui, pour réagir à une sorte de culpabilité inconsciente à jouir de ses privilèges, contracta de malsaines habitudes de fausse humilité. En vérité, avant de penser à leurs vanités ou leurs commodités personnelles, les familles devraient apporter un soin extrême à ne pas dépayser l'enfant par des différences trop accusées entre le rythme du foyer et l'ambiance extérieure.

A plus forte raison conviendrait-il d'éviter à l'enfant le spectacle des dissensions conjugales lorsque le père et la mère représentent des partis, des milieux, des classes antagonistes. Il est vraiment criminel d'entraîner en otage dans ces querelles

l'enfant trop inexpérimenté pour se faire une opinion personnelle. Et pourtant combien de mères s'efforcent d'inculquer à leurs enfants des convictions opposées à celles que défend le père; combien de pères tournent en dérision devant les enfants l'idéal de la mère, attendant l'adhésion de l'enfant à leur parti comme un succès dans le match conjugal!

En général, l'atmosphère des querelles familiales, même lorsqu'elles se déroulent sur un plan philosophique ou littéraire, tiraille l'affectivité des enfants, incapables d'en goûter l'intérêt intellectuel. A plus forte raison ceux-ci sont-ils troublés quand ces querelles expriment des dissensions profondes. Les parents prennent grand plaisir à demander à l'enfant : « Qui préfères-tu, papa ou maman ? » Or, quand il est incapable de les juger dans le fond de lui-même, l'enfant tend à s'évader de l'insoluble épreuve en se détachant des deux, ce qui atrophie ses possibilités sentimentales ultérieures, quand il n'est pas simplement poussé vers l'obsession. Prendre furieusement parti, par ailleurs, n'est pas une solution parfaite, bien que généralement préférable.

L'enfant éprouve, à un degré extrême, le besoin d'être semblable aux autres, surtout aux enfants de son entourage, de son âge, de son milieu, de ceux parmi lesquels il est appelé à vivre. Ceci résulte de l'épanouissement de ses instincts sociaux, en particulier sous leur aspect d'imitation ou de recherche d'approbation. Il en arrive à souffrir terriblement de particularités tout à fait accidentelles, comme d'appartenir à un ménage irrégulier, d'avoir une naissance illégitime, d'être orphelin, d'avoir des parents divorcés, etc. A plus forte raison souffre-t-il de ce qui l'affecte lui-même, comme d'être habillé autrement que les camarades, de n'avoir pas les mêmes jouets, les mêmes permissions, les mêmes règles.

Assurément, les particularités les plus condamnables dans les familles sont les manifestations psychopathiques et celles-ci sont extrêmement répandues. On ne saurait énumérer toutes les phobies, les obsessions, que les parents peuvent communiquer à leurs enfants avec ce zèle particulier aux anormaux qui cherchent à se sentir moins singuliers en se faisant un milieu semblable à leur bizarrerie : phobie des

microbes, des voleurs, des courants d'air, de la mort; rituel obsessionnel des repas, des ablutions, des exercices religieux, peuvent imprimer leur contagion d'anxiété à de jeunes esprits. J'ai connu le cas d'une fille qui, depuis son plus jeune âge, ne devait pas accomplir ses fonctions naturelles sans que sa mère en vérifie le résultat. Elle avait atteint l'âge de trente-cinq ans sans que cette cérémonie ridicule eût pris fin, pour la bonne raison que l'abandon de ces habitudes ne s'était jamais imposé un jour plus que la veille. Combien d'usages absurdes se trouvent ainsi élevés dans les familles à la hauteur d'un rite, créant un malaise chronique et une ambiance malsaine! Cependant les sautes d'humeur incompréhensibles, les bouderies prolongées, les crises mélancoliques, les chantages au suicide, les scènes de jalousie, les menaces de meurtre, de ruine, d'abandon, monnaie courante dans les familles détraquées, troublent encore plus l'enfant qui ne peut en apprécier le caractère morbide et qui s'efforce de s'y adapter.

Dans l'examen des conditions perturbatrices, une place spéciale doit être réservée aux tendresses malsaines de certains parents pour leur progéniture, à leur amour jaloux et tyrannique, tout autant qu'à leur haine ou leurs persécutions. On voit des enfants devenir vraiment — quelquefois sur un plan tout moral et échappant aux sanctions légales — les souffre-douleur de leurs parents ou de leurs aînés.

A côté de pruderies ridicules, certaines familles fournissent de curieux exemples de promiscuité : les enfants partagent le lit ou la chambre de leurs parents jusqu'à un âge avancé et rien ne leur échappe de l'intimité conjugale. A ce point de vue, les éducateurs méconnaissent généralement l'extraordinaire curiosité des petits enfants pour les choses sexuelles, de même que le trouble profond qui en résulte pour eux. Chaque fois qu'un instinct est sollicité avant qu'il ne soit prêt à une réponse adéquate, il suscite une angoisse profonde. Certaines mères trouvent innocentes des caresses plus que suspectes avec leurs jeunes fils. Il est des pères (veufs généralement) qui partagent encore leur lit avec leurs filles de seize ou dix-sept ans, des frères et des sœurs adolescents qui vivent dans une promiscuité semblable (et ce n'est pas toujours par

pauvreté ou manque de place). Ce sont là autant de causes qui perturbent la sexualité naissante, la chargeant de refoulements et de culpabilités inconscientes.

On a remarqué que le simple fait pour un enfant d'être unique ou d'occuper une place déterminée dans la série des frères et sœurs, détermine certains traits de caractère. L'aîné est généralement plus préoccupé, plus grave, plus conciliant; le second est ambitieux, porté à la rivalité, aux compétitions; le dernier-né est optimiste, enjoué, ennemi de l'effort. Pour ne représenter que des constatations moyennes, susceptibles d'être annulées dans des cas particuliers, ces généralités sont très souvent vérifiées. Le fait, pour un garçon, de n'avoir qu'un frère et pas de sœur; le fait, pour une fille, de n'avoir qu'une sœur et pas de frère, accentue la rivalité avec ses conséquences habituelles pour le caractère : sentiments d'infériorité pour l'un, de culpabilité pour l'autre. Ceci est d'autant plus marqué que les frères ou les sœurs sont plus rapprochés en âge et qu'ils s'entendent mieux, c'est-à-dire qu'ils ont refoulé davantage leurs compétitions. Lorsqu'ils se permettent une haine franche, ils conservent plus de dynamisme. Avant l'âge de cinq ans, un enfant supporte mieux la venue d'un frère ou d'une sœur, du moins au moment même : il n'en mesure pas toutes les conséquences. Au delà de cinq ans, il se sent assez de supériorité pour adopter le nouveau-né, en identifiant ses sentiments à ceux de ses parents. A cinq ans exactement se posent les problèmes affectifs les plus graves, car l'enfant est trop grand pour ne pas comprendre les sacrifices qu'il aura à consentir, trop petit pour les accepter de bonne grâce.

La différence des sexes joue fortement parmi les enfants d'une même famille en ce sens qu'elle atténue ou supprime la rivalité et suscite une tendresse réciproque. Pour ma part, j'ai remarqué que, même dans ce cas, une différence d'âge de cinq ans entraîne souvent des complications affectives sous forme d'un attachement jaloux, exclusif, avec tout son cortège de refoulements sexuels et de névroses consécutives. Lorsque le garçon a cinq ans de plus que la sœur, ces complications atteignent leur plus grande importance.

Très souvent, une attitude malsaine des parents envenime les rapports entre les frères et les sœurs. Beaucoup de mères de famille tendent à déplacer sur leurs fils les griefs plus ou moins valables qu'elles ont contre le mari qu'elles sont obligées de subir; alors, elles combattent sournoisement et inconsciemment la virilité naissante de ceux-ci en les humiliant, en les décourageant, en les traitant puérilement bien qu'ils aient grandi. Ces mères appartiennent généralement à la catégorie des névrosées frigides et castratives; elles réussissent souvent à diminuer la vitalité psychique de leurs garçons, tandis qu'elles encouragent leurs filles de mille manières, mais pour se les attacher définitivement et les détourner du mariage. Les fils ainsi traités deviennent souvent des invertis.

D'autres mères, au contraire, traitent leurs fils avec égards, mais s'acharnent contre la féminité de leurs filles avec lesquelles elles se sentent en rivalité. Elles obligent les sœurs à servir leurs frères, à se soumettre, à se sacrifier perpétuellement à eux. Si le père, de son côté, manifeste plus de tendresse aux filles, l'équilibre se rétablit et il n'en résulte pas trop de dommages. Dans le cas contraire, les filles prennent l'horreur des hommes et deviennent inverties; les fils s'habituent à sous-estimer les femmes en général, ce qui n'est pas favorable à leur virilité véritable.

Les grands-parents exercent souvent une forte influence psychologique sur les enfants, d'autant plus qu'ils s'intéressent vivement à ces derniers. Ils sont arrivés à l'âge où l'identification de leur propre enfance au jeune enfant est devenue plus facile et plus tentante que lorsqu'ils étaient moins vieux. En même temps, la présence de ces enfants leur recrée l'atmosphère de leur ancienne vie conjugale, à une génération près, avec tout le cortège des souvenirs de leur jeunesse. Les grands-parents qui ont vu à regret leurs fils ou leurs filles quitter le foyer pour se marier et qui en ont conçu une sourde rancune contre leurs brus ou leurs gendres, s'efforcent de cultiver chez leurs petits-enfants tous les traits qui leur semblent relever de leur hérédité et d'en éliminer tout ce qui leur semble venir de l'autre famille, sentie comme adverse ou ennemie. Alors, les gâteries qu'ils prodiguent aux enfants deviennent

une sournoise stratégie dans une guerre de longue haleine; en réalité, ils s'efforcent, d'une manière plus ou moins consciente, de dresser l'enfant contre un de ses parents. Certains petits deviennent ainsi des champs de bataille entre les grands-parents paternels et les grands-parents maternels, ouvertement ou obscurément antagonistes. Il est vrai que, s'ils trouvent auprès de leurs parents des éléments affectifs satisfaisants, les enfants ne tardent pas à opposer leur propre stratégie à ces situations et à « faire marcher » les grands-parents pour leur plus grand profit. Ils se trouvent ainsi poussés très tôt — trop tôt peut-être pour leur maturation sentimentale — vers la politique réaliste de l'existence.

De tous les membres de la famille, les oncles et les tantes sont, en général, ceux qui exercent l'influence la plus bénéfique, parce que moins chargée d'affectivité et de complexes inconscients. Les enfants trouvent souvent auprès d'eux le complément ou le correctif aux défectuosités de caractère de leurs parents.

Les cousins et les cousines représentent, pour les enfants qui sont élevés avec eux, comme des frères et sœurs de seconde zone, c'est-à-dire avec lesquels les problèmes affectifs sont moins intenses, plus facilement solubles : les rivalités et les amours sont moins chargés de culpabilité. C'est pourquoi beaucoup de collégiens, après avoir admiré leur mère ou leur sœur comme la plus belle femme du monde, tombent amoureux de leur cousine et apprennent à flirter avec elle. Ils s'évadent des horreurs de l'inceste sans sortir de la famille.

Il est évident que tous les membres de la famille jouent un rôle dans l'élaboration de l'affectivité enfantine, rôle plus ou moins bénéfique, plus ou moins utile, mais apportant une sollicitation nécessaire aux réactions de l'enfant. On peut se demander, dans ces conditions, ce qu'il advient de l'enfant qui n'est pas élevé par ses parents, mais dans une famille d'adoption. On constate que l'enfant réagit à ces personnages étrangers exactement comme il réagirait à ses vrais parents, selon l'attitude, l'âge et le sexe de ces derniers. Il y trouve les mêmes avantages et les mêmes difficultés et la « voix du sang » ne paraît pas intervenir dans ce domaine. Seulement, il subsiste

un facteur qui pèse sur l'enfant ainsi adopté, c'est son sentiment d'être dans une situation différente par rapport aux enfants qu'il connaît. Il a tendance à cristalliser sur ce point tous les doutes, les regrets, les tristesses qu'il rencontre et, à la fin, à sentir sa situation comme une grande disgrâce, mais il s'agit ici d'un mécanisme de déplacement affectif de nature purement accidentelle et qui pourrait se produire à l'occasion de n'importe quelle autre particularité.

En définitive, tout ce qui peut toucher affectivement l'enfant est susceptible de poser un problème. Il est des problèmes insolubles pour l'enfant qui troublent profondément son psychisme. Ceux qui peuvent être convenablement résolus avec les moyens dont il dispose ne font que l'entraîner à la vie, car la vie est une adaptation incessante. Cependant, il arrive souvent que les solutions, c'est-à-dire les attitudes adoptées par l'enfant, ne soient pas parfaitement adéquates, mais incomplètes ou vicieuses et celles-là constituent un mauvais départ qu'il sera de plus en plus difficile d'amender dans la suite, car il est extrêmement laborieux de revenir sur une solution adoptée; il y a là comme un début de réflexe conditionné. Aussi bien l'idéal ne serait-il pas d'éviter les problèmes, car la vie tout entière n'est qu'une série de problèmes et l'enfant doit s'entraîner à les résoudre. Le soustraire à cette gymnastique morale serait le défavoriser devant les épreuves inévitables de l'existence. Seulement l'enfant ne devrait trouver que des problèmes proportionnés à ses forces et il faudrait lui apprendre à les résoudre de la façon la plus avantageuse. Là devrait s'exercer la vigilance des éducateurs : ils devraient comprendre clairement leur tâche et mettre toute leur bonne volonté à l'accomplir.

Il est trop facile d'exiger de l'enfant toutes les obligations, tous les efforts, de lui laisser faire seul les frais d'une difficile adaptation à la vie et de le condamner comme seul coupable quand cette adaptation ne lui a pas été possible. C'est du moins ce que les éducateurs ont trop fait jusqu'ici. Il serait temps d'examiner le problème dans les deux sens et de chercher un remède aux situations défectueuses qui provoquent, par réaction, les défauts de l'enfant.

IV

PROBLÈMES SCOLAIRES

Les problèmes scolaires concernent trois éléments différents : les camarades, le travail, les maîtres.

Les camarades constituent le milieu social avec lequel l'enfant s'exerce aux rapports humains. D'abord, ce milieu est différent de la famille, exempt des particularités spéciales à celle-ci et sa diversité lui assure le caractère d'une moyenne normale et constante. Sans doute, il y a toujours dans une classe des tyrans et des victimes, des débrouillards et des timides, des appliqués et des vicieux, mais la résultante globale de ces singularités crée une atmosphère toujours assez semblable à elle-même (pour une époque, une région et surtout une catégorie sociale déterminée s'entend). A ce contact, l'enfant va se comparer et s'apprécier. Une autre qualité de ce milieu, celle-là d'un prix incomparable, c'est d'être formé d'enfants du même âge.

L'âge différencie profondément les enfants : un décalage d'un ou deux ans crée déjà des inégalités sensibles. Dans la famille, les enfants se trouvent en face des adultes dans une situation d'infériorité totale, de sujétion complète. S'ils ont des frères, ou des sœurs, ceux-ci sont toujours plus grands ou plus petits et ce classement maintient une hiérarchie définitive, aux inégalités inchangeables. A l'école, il y a naturellement des enfants plus grands et plus petits, mais c'est la classe qui constitue le milieu des fréquentations constantes et là les âges sont égaux, pour la grande majorité du moins. Il s'ensuit que toutes les inégalités d'évolution et toutes les pré-

séances se trouvent subitement abolies. L'enfant entre en contact avec ses pairs; il peut se mesurer avec eux à armes égales. De quelque manière qu'il se fasse apprécier, ses succès auront une valeur certaine et, dans la mesure où la vie est une compétition permanente, il pourra enfin s'exercer librement, sans scrupule comme sans handicap. Ce point est si important que les enfants à qui ce combat d'égalité a manqué ne peuvent jamais retrouver la même aisance dans leurs rapports avec autrui.

Enfin, le milieu scolaire présente l'avantage du nombre et de la diversité. Pour la première fois, l'enfant peut choisir ses amis et ses ennemis selon ses affinités naturelles et sans subir la fatalité d'une famille imposée. Il y a là des conditions favorables au développement de la vie sentimentale. En outre, n'ayant aucune obligation d'aimer les uns plus que les autres, l'enfant n'éprouve ni scrupules ni culpabilité à choisir entre les clans qui s'élaborent dans sa classe, préfiguration des petits groupements d'adultes. Il apprend à analyser ses tendances sociales, à les affirmer dans leurs particularités personnelles.

Par ailleurs, ce milieu multiple est le siège de courants affectifs dans lesquels tous les élèves tendent à se fondre et chacun apprend, de cette façon, à s'abandonner à l'instinct grégaire, c'est-à-dire à oublier ses particularités. On pourrait dire que les aptitudes sociales les plus complètes comportent, en même temps qu'une notion claire et précise du moi, la facilité d'adhérer aux mouvements d'ensemble. A l'école, l'enfant peut exercer son élasticité psychique dans les deux sens opposés.

S'il est vrai que tout instinct comporte sa jouissance spécifique, l'instinct social est susceptible de procurer une sorte de volupté, celle de se sentir incorporé à un ensemble compact et fort. Alors est supprimé tout problème de choix (tout choix suppose un doute préalable et une certaine angoisse). Tout scrupule et toute culpabilité disparaissent également. D'autre part, il se produit un profond sentiment de sécurité, la force du groupe étant devenue la force de chacun.

Les courants affectifs obscurs qui entraînent l'unanimité d'une classe sont quelquefois des élans d'admiration, de

respect, pour tel ou tel personnage, souvent des haines collectives pour tel autre. Cet objet d'exécration peut être un professeur, un surveillant, mais alors la haine est doublée d'une sorte de crainte qui la rend ambivalente. Le plus souvent la haine collective se dirige vers un camarade infortuné, le plus timide, le plus pauvre, le plus chétif, celui qui est déjà maltraité par sa famille ou persécuté par ses professeurs.

Ces haines grégaires méritent d'être analysées. On découvre alors les mobiles instinctifs de cette implacable férocité enfantine. En général, le groupe persécute les éléments qui ne sont pas encore incorporés à sa masse, c'est-à-dire qui n'ont pas encore pu contracter d'échanges affectifs avec celle-ci, les « nouveaux », les étrangers, les inconnus, ou bien ce sont ceux qui offrent des particularités irréductibles. Dans leur désir de n'être qu'une masse puissante et homogène, les enfants s'appliquent à effacer ou oublier tout ce qui les différencie : qu'un camarade présente un détail trop visible, qu'il ait la peau d'une autre couleur, qu'il habite un autre quartier, qu'il n'ait pas les vêtements jugés réglementaires, il n'en faut pas plus pour que la collectivité s'efforce inconsciemment d'éliminer et de détruire cet élément inintégrable. On a remarqué que, chez les adultes, ce sont les voisins les plus proches qui se détestent le plus cordialement, précisément parce que des différences minimes les empêchent de se sentir un groupe vraiment homogène et diminuent leur volupté de communion grégaire. Ne pouvant agir sur ces différences mêmes, ils s'en prennent aux individus qui les réalisent. Les mêmes facteurs jouent à l'école. En outre intervient cette réaction de l'instinct : l'horreur pour la faiblesse, l'infirmité, le malheur, dont chacun pourrait se sentir menacé quelque jour, se porte sur l'individu qui en est atteint, parce que l'inconscient est incapable d'abstraire une notion de qualité, mais tend à la concrétiser ou à la personnifier. Chez des êtres très simples, l'horreur de la pauvreté inspire une attitude cruelle envers les pauvres et, d'une certaine façon, l'horreur de la souffrance suscite — si paradoxal que ce soit pour la raison — la persécution des malheureux.

Ainsi l'enfant qui, à l'école, devient victime de ces brimades, est toujours celui qui éprouve les plus grands troubles

psychiques, celui qui, antérieurement à toute hostilité, doute le plus de lui-même ou se sent le plus infériorisé. Naturellement, cette matérialisation de son conflit intérieur, la façon dont sa névrose intime s'exprime par la bouche et les gestes d'autrui, si conforme qu'elle soit aux mécanismes habituels du destin, aggrave si profondément son mal que celui-ci devient généralement incurable. Je ne crois pas qu'un seul adulte ainsi persécuté dans son enfance, ait jamais réussi à se débarrasser d'une certaine angoisse dans tous ses rapports humains.

Les brimades scolaires constituent pour ceux qui en sont victimes une expérience extrêmement nocive. Plus ces derniers sont jeunes, plus leurs possibilités instinctives d'adaptation sociale se trouvent traumatisées. Il est inconcevable que certains professeurs ou surveillants regardent avec indifférence se dérouler et s'amplifier ces persécutions d'un caractère vraiment pénible, quand ils auraient le devoir impérieux d'en empêcher la manifestation; il est encore plus inconcevable qu'ils en donnent souvent le signal par leurs injustices envers la victime. Il y a là un sadisme contre lequel les directeurs et inspecteurs devraient réagir avec sévérité.

L'âge scolaire est la période de développement des instincts sociaux. Certains aspects de ces instincts prennent alors plus d'importance qu'ils n'en auront ensuite dans le comportement adulte. Il y a d'ailleurs dans les instincts sociaux une gamme d'aspects fort divers qui se développent successivement et ce sont naturellement les plus primitifs qui manifestent cette exubérance puérile. C'est ainsi que le besoin d'imitation prend une ampleur extraordinaire. Il suffit qu'un élève s'amuse avec l'objet le plus saugrenu pour que tous les enfants s'efforcent de posséder le même objet. Il se développe des « modes » impérieuses dans les classes et plus l'objet est accessoire, plus il doit se rapprocher du type admis. Seuls, certains privilégiés, doués d'un prestige ou d'un ascendant spécial, ont le droit de lancer la mode. Ces modes peuvent devenir, en même temps que l'élément commun de la classe, un caractère différentiel en ce qui concerne les autres groupes. Les langages ou écritures secrètes, inventés par les écoliers, répondent souvent à ce double besoin.

Les instincts sociaux comportent en effet ce double besoin d'imitation, de fusion dans l'uniformité d'une masse homogène, et de distinction, aussi bien collective (esprit de corps) qu'individuelle (émulation). L'enfant cherche souvent à se singulariser par quelque performance (sportive, intellectuelle ou autre) en même temps qu'à recevoir l'approbation de ses camarades, c'est-à-dire à resserrer les liens affectifs qui l'unissent à son milieu. Aussi, quand il ne peut réussir des choses valables, il s'efforce de se faire apprécier pour ses pitreries et ses chahuts. Un pédagogue intelligent doit aider chaque enfant à trouver des moyens sains pour s'intégrer dans le groupe et s'affirmer personnellement tout à la fois. Ceci est infiniment plus utile à sa carrière future que toutes les connaissances livresques.

Les aspects les plus élevés des instincts sociaux se développent surtout vers la puberté. Ils consistent essentiellement à maîtriser et contrôler le comportement pour le maintenir conforme à un certain idéal éthique. L'adolescent s'entraîne à acquérir la maîtrise de soi-même et à régler les impulsions spontanées de ses instincts par des automatismes de freinage... Il est clair que tout excès dans cette voie mène aux névroses masochistes et aux processus d'auto-destruction. L'éducation devrait proscrire toutes les mortifications inutiles; certaines religieuses font tenir à leurs pensionnaires des carnets de sacrifices et leur recommandent des privations niaises. Il y aurait assez d'efforts vraiment fructueux quant au résultat à proposer aux enfants. Il faut être prudent dans ce domaine car la vie normale fournira toujours assez d'occasions de faire des sacrifices valables dans des buts positifs, tandis que les névroses masochistes constituent un fléau excessivement répandu.

Pour les enfants qui n'ont pas beaucoup de frères ou de sœurs, le milieu scolaire offre l'occasion de jeux collectifs impossibles à réaliser dans la famille. Il y a deux types de jeu : le jeu d'imagination des petits enfants qui consiste à s'identifier à un objet et à rêver toutes sortes de situations; ce jeu peut être poursuivi dans la solitude moyennant quelques détails évocateurs : poupée, train, avion, etc. Les enfants plus grands réalisent le jeu actif qui prend sa pleine signification dans le

mode collectif et étendu. Ce jeu-là peut encore prendre une valeur cathartique, dans le sens qu'Aristote donnait au théâtre, c'est-à-dire réaliser certaines tendances psychiques grâce à un déplacement affectif (transfert, identification, projection); il peut satisfaire, par exemple, dans des compétitions réelles une agressivité refoulée à l'égard des personnes plus âgées et respectables, compenser par une victoire artificielle ou occasionnelle des insuccès éprouvés dans des domaines plus graves, mais, avant tout, il prend la valeur d'un entraînement à l'action, devenant une sorte de « répétition » pour les entreprises ou les luttes de la vie réelle. Sous toutes ses formes, le jeu possède une valeur indispensable dans la vie affective de l'enfant, comme le rêve dans le sommeil de l'adulte (que ce rêve soit ou non conservé dans la mémoire de veille). Encore faut-il, pour que le jeu comporte des effets bienfaisants, qu'il procure à l'enfant des satisfactions, qu'il compense, dans le domaine de l'imagination ou dans les limites de son champ propre, les aspirations insatisfaites, les insuccès ou les déboires; sinon, il devient un échec nouveau ajouté à de précédents échecs. Certains enfants, humiliés dans la vie ordinaire et intimidés, sont trop inhibés pour obtenir, même dans le jeu, les compensations dont ils auraient besoin; les pédagogues conscients de leur tâche devraient intervenir de leurs conseils ou de leur ingéniosité pour amener l'enfant, dans ses jeux, aux résultats nécessaires.

On a fini par reconnaître aujourd'hui que le jeu est indispensable aux enfants. Il faudrait préciser qu'il en est ainsi surtout pour ceux qui souffrent d'une insatisfaction marquée et à condition qu'ils y trouvent une compensation. Il ne suffit donc pas de donner un temps de récréation : le jeu n'est pas une occasion de libérer les maîtres de leur travail ni un moyen pour les adultes d'avoir la paix en abandonnant les enfants à leur sort; c'est une activité qui demande à être encouragée et dirigée vers ses fins pédagogiques. Pour l'enfant, c'est un processus capital d'évolution affective.

A l'école, les problèmes en rapport avec l'éveil de la sexualité prennent un caractère très différent de celui qu'ils revêtent dans les familles. Les enfants cherchent à s'informer

réciproquement des questions que les adultes ne révèlent pas à leur curiosité; ils le font d'une manière malpropre ou effrayante et contractent ainsi des attitudes psychologiques qui contribueront à les névroser ultérieurement. Il serait donc désirable qu'un enseignement sain, naturel, élémentaire, leur soit donné dans le cadre des « leçons de choses » ou des sciences naturelles. D'un autre côté, l'onanisme qui est répandu au point d'être pratiqué par la totalité des garçons et la majorité des filles, devrait être considéré par les pédagogues comme ce qu'il est réellement, une manifestation banale de la présexualité. Il faudrait donc s'abstenir d'y attacher des menaces inhumaines, des condamnations ridiculement disproportionnées. Il faudrait réagir contre la légende de sa grande nocivité pour la santé physique car il n'y a de nocif en cette affaire que les terreurs artificielles dont on la charge, avec les conséquences psychologiques de la suggestion. Enfin, le problème sexuel à l'école se rapporte surtout aux pratiques des enfants entre eux, constituant un entraînement homosexuel. L'expérience semble confirmer, contrairement à ce que certains pourraient supposer à priori, que l'éducation mixte constitue la meilleure prophylaxie contre ces pratiques et que, d'autre part, les pratiques sexuelles entre garçons et filles, si l'on met à part les exhibitions fréquentes entre trois et sept ans, ne se produisent pratiquement jamais — au moins dans les milieux urbains — avant l'âge des études supérieures, c'est-à-dire avant l'accès à l'âge adulte.

* * *

Le travail scolaire, si important soit-il du point de vue des examens et des concours, ne représente, dans la formation du caractère de l'enfant, qu'une épreuve d'adaptation parmi d'autres; seulement c'est une épreuve sur laquelle l'enfant est principalement jugé par les adultes et qui prend, de ce fait, une valeur affective spéciale. Certains écoliers qui, par suite de leur timidité ou d'un sentiment d'infériorité quelconque, ne parviennent pas à réaliser une heureuse adaptation à la vie sociale avec leurs condisciples, ceux qui désespèrent d'ac-

quérir du prestige, de la considération, ou qui redoutent une agressivité éventuelle de leurs camarades, sont poussés à fournir de grands efforts dans leur travail scolaire pour obtenir, sinon l'admiration de leurs pairs, en tout cas l'estime et la protection des maîtres, les compliments de leurs parents.

Il paraît tomber sous le sens commun que les dispositions intellectuelles d'un enfant soient conditionnées par son bon état physiologique, en ce sens que l'intelligence est une fonction noble, une sorte de production suprême de l'être vivant qui ne saurait donner son plein rendement que servie par un équilibre physiologique suffisant et quelles que soient les compensations ou apparentes exceptions qu'on puisse rencontrer. Il n'est pas douteux que les troubles glandulaires, l'hérédité morbide, peuvent influer grandement sur les capacités de l'esprit. Pourtant, il faut toujours se méfier de ces apparentes évidences car tous les jours on constate, en contre-partie, les effets presque miraculeux du facteur sentimental sur le rendement scolaire. Le désir de compenser une infériorité dans d'autres domaines, de devenir plus remarquable qu'un frère ou une sœur pris comme terme de rivalité, un élan d'affection pour le maître qui enseigne, peuvent subitement augmenter ce rendement dans des proportions qui seraient miraculeuses si les facteurs somatiques, endocriniens et humoraux étaient seuls à intervenir. On pourrait dire que l'état organique est comme l'outil, tandis que l'élan sentimental est comme l'artisan : un bon artisan peut faire des chefs-d'œuvre avec un très mauvais outil et inversement; il faut tout de même tenir compte de la santé physique.

Un autre point à considérer et qui vient renforcer le précédent quant à la prévalence du facteur affectif dans le rendement scolaire, dépend de cette constatation empirique que les facilités naturelles, les « dons » constatés par des tests plus ou moins objectifs, n'amènent l'enfant à une belle carrière d'adulte que d'une façon tout à fait irrégulière, on serait tenté de dire exceptionnelle. Tout se passe en réalité comme si le succès durable était proportionnel à l'effort. Les « facilités » sont dangereuses dans la mesure où elles empêchent l'effort; inversement, certaines difficultés initiales, après avoir suscité

des efforts de compensation, deviennent le point de départ psychologique de la réussite : le cas de Démosthène se reproduit chaque jour.

Il en résulte deux ordres de conséquences : d'abord, il ne faut pas tirer des tests d'aptitude des pronostics absolus pour l'avenir, ni diriger l'enfant dans ses études sur cette seule base sans avoir tenu compte des réactions compensatrices qui peuvent se produire et qui possèdent alors plus de dynamisme effectif que les dons les plus caractérisés. Ensuite, il faut se rappeler que, si la tension affective peut faire triompher de beaucoup d'obstacles, inversement le découragement ou les suggestions négatives peuvent stériliser beaucoup d'énergies potentielles. Répéter à un enfant qu'il n'entendra jamais rien à telle ou telle matière, c'est l'envoûter en quelque sorte dans ses difficultés actuelles (si tant est qu'elles existent objectivement) et le condamner arbitrairement à des échecs qu'il aurait pu éviter ou corriger s'il n'avait pas été influencé. La suggestion est d'autant plus efficace qu'elle est faite par quelqu'un que l'enfant aime et contre qui il n'est pas en défense. Si ce dernier peut réagir par de la haine à une suggestion semblable, il est amené à une compensation énergique. Pour s'être entendu dire à cinq ans par une maîtresse d'école qu'il détestait, qu'il était un sot et ne saurait jamais lire, un homme a appris presque tous les alphabets du monde.

En vérité, on a beaucoup exagéré l'importance des aptitudes intellectuelles définies. Peut-être faut-il, pour atteindre les sommets d'une science ou d'un art, certains dons innés (je le crois pour ma part), mais tant qu'il s'agit d'étudier un programme scolaire ou de suivre une carrière moyenne, n'importe qui est pratiquement capable de faire n'importe quoi, quant aux possibilités intellectuelles, si l'on met à part des cas d'arriération nettement pathologique. L'intelligence est la chose la plus banale et la plus répandue parmi les hommes. Ce qui est rare, c'est l'élan affectif qui suscite des efforts continus et ce qui est tout à fait exceptionnel, c'est l'amour de la vérité en vertu duquel l'intelligence sera employée à rechercher le bien en soi, non à justifier une conduite intéressée. Tel est vraiment l'idéal que la pédagogie devrait suggérer et prêcher

par l'exemple, si l'expérience de Socrate n'avait démontré que c'est trop demander aux hommes.

Loin de nous l'idée que la culture intellectuelle soit superflue. En dehors de la préparation graduelle qu'elle représente à une formation plus poussée, elle fournit à l'enfant toutes sortes d'éléments de comparaison et sollicite ses jugements; elle donne enfin une méthode de penser, une technique pour aborder et épuiser les questions à l'âge où s'acquiert le plus naturellement pareille discipline, de sorte qu'un esprit ainsi formé se distinguera toujours facilement de ceux qui ont manqué d'une telle préparation. Ceci dit, il faut reconnaître que beaucoup de matières enseignées sont plus propres à intéresser des hommes de quarante ans que des enfants : ceux-ci n'ont que faire des analyses littéraires et seraient plus curieux de connaissances vivantes et pratiques : sciences naturelles, langues vivantes par exemple. Il faudrait admettre qu'instruire la jeunesse, ce n'est pas la bourrer d'une histoire expurgée selon un certain idéal politique ni d'une culture littéraire gravitant autour d'une préoccupation religieuse plus ou moins dissimulée, ce n'est pas faire une propagande quelconque, mais l'initier au maniement des idées et lui fournir des connaissances aussi positives que la science peut en donner. D'autre part, il est inhumain de surcharger les programmes de telle façon qu'un écolier de quatorze ans doive veiller tard et sacrifier tout loisir pour faire ce qu'on attend de lui.

L'épreuve intellectuelle du travail scolaire vaut surtout par ses répercussions affectives. L'adulte ne conserve, des connaissances acquises avant quinze ans, que celles qu'il a revivifiées par une reprise ultérieure mais ce qu'il gagne à ces leçons et à ces devoirs dont il s'acquittera généralement sans goût, c'est l'habitude de travailler, c'est-à-dire l'entraînement intellectuel et, sur le plan affectif, le sentiment d'une valeur accrue ou d'un succès, en un mot le courage de travailler. Ces exercices fournissent à l'enfant l'occasion de briller devant ses camarades et d'une manière en tous points conforme à la morale des adultes, c'est-à-dire sans scrupules ni dangers. Les interrogations et les examens constituent aussi une épreuve

pour les instincts sociaux : ceux qui la mènent à bien en gardent le bénéfice psychologique d'une victoire, deviennent confiants pour s'affirmer devant l'entourage mais l'épreuve peut aussi susciter des névroses d'inhibition et le cas est banal des élèves qui perdent tous leurs moyens devant sa mise en scène. Au lieu de torturer sauvagement ces pauvres inhibés, comme font tant de professeurs, il faudrait, pour les sauver d'une psychopathie définitive, les aider de beaucoup de bienveillance, car autant l'épreuve réussie donne de la force, autant l'échec et l'humiliation affaiblissent davantage celui qui n'a plus le moyen de réagir.

Pour dire le fond de notre pensée, la formation morale d'un caractère est beaucoup plus importante que la plus excellente des gymnastiques intellectuelles et on a tendance à trop négliger ce problème essentiel.

* * *

L'enfant est conscient de la dépendance dans laquelle il se trouve vis-à-vis des adultes et, tant qu'il n'a pas été gravement rebuté, tant qu'il en attend une compréhension éclairée et une direction sage, il se sent naturellement porté à la confiance, à l'obéissance et même à la tendresse. Il faut observer que les adultes entrent si peu dans ses vues, le traitent tellement comme un petit animal, cherchent tellement leur commodité au détriment de ses avantages, abusent tellement de leur autorité et d'une manière inexplicable à ses yeux, que l'enfant devient très vite méfiant à leur égard. Les maîtres d'école, avec lesquels il entre en contact prolongé, représentent un élargissement du monde adulte rencontré dans la famille. A priori, l'enfant les accueille avec les dispositions affectives déjà élaborées auprès des siens. Dans la mesure où ces maîtres lui fournissent un autre mode de rapports, les dispositions affectives de l'enfant vont se modifier : la comparaison lui permettra de redresser, de compenser, ou de mieux juger certaines impressions, de corriger certaines réactions. Le rôle des maîtres est donc considérable à ce point de vue : selon que leur influence sera bienfaisante ou malfaisante, ils amélio-

reront ou aggraveront les plus minimes déviations psychiques qui auraient pu se produire. S'ils ajoutent leurs injustices à celles de la famille par exemple, ils peuvent pousser le meilleur enfant vers la délinquance et l'engager dans une carrière criminelle par perversion des instincts sociaux et inacceptation du pacte social.

Bien plus que des connaissances livresques, la profession pédagogique requiert du tact et de la bonté. Or les enfants sont assez mal servis sur ce point.

Nous avons vu combien la cruauté morbide peut entrer dans la vocation pédagogique; contre ce danger, il n'existe aucune barrière ni presque aucun frein. En dehors de ce sadisme foncier, il arrive que beaucoup d'instituteurs et de professeurs n'ont pas choisi leur carrière par amour de l'enfance mais comme un pis-aller, parce qu'ils ne trouvaient pas d'autre moyen de gagner leur vie. Tel aurait souhaité réussir dans la politique, tel autre s'était rêvé professeur de Faculté ou académicien : ceux-là ont, par rapport à leurs ambitions déçues, le sentiment que leur profession, pourtant infiniment respectable, fait d'eux des ratés. Ils sont tentés de se venger en exagérant leur valeur intellectuelle et en dépréciant celle de leurs élèves. Au lieu de leur faciliter l'assimilation des matières qu'ils enseignent, ils présentent celles-ci de façon à décourager ou dérouter les élèves. Ils deviennent ainsi comme les dépositaires d'une science rare et inaccessible. Certains professeurs d'enseignement secondaire ne manquent aucune occasion de persuader aux élèves qu'ils ne sont bons à rien et devraient se tourner vers des professions plus humbles; ils éprouvent une joie mal dissimulée à former de mauvais élèves.

D'autres, surtout parmi ceux qui s'adressent à de grands élèves, dans leur acharnement contre certains écoliers dont les familles occupent une position sociale importante, laissent percer un véritable esprit de « lutte de classes », ou bien ils introduisent un point de vue politique ou religieux pour défavoriser certains élèves et atteindre en eux une famille opposée à leurs idées. Dans les collèges et lycées de filles, les maîtresses peuvent être encore plus mesquines et persécuter des fillettes dont elles jalousent la chevelure ou le teint ou

n'importe quoi. Ceci peut d'ailleur jouer à leur insu, et c'est sans doute le cas le plus fréquent mais leur degré de conscience est de peu d'importance pour l'élève qui en éprouve les effets.

Certains pédagogues ont choisi leur carrière, sans s'en rendre clairement compte, parce que leur cœur est resté fixé à leur propre enfance. Ils ont trouvé ainsi le moyen de demeurer à l'école et de prolonger une situation puérile dont ils ne se sont pas lassés; seulement ils sont devenus maintenant le centre d'intérêt en même temps que l'autorité suprême de toute la classe. Devenus les égaux de leurs anciens maîtres, ils profitent des prérogatives qu'ils ont enviées autrefois. Souvent d'ailleurs, ils en profitent pour être tyranniques, sur le mode enfantin de leurs vieux rêves et ils épuisent sur leurs élèves actuels la jalousie passée pour leurs petits camarades. Eux aussi peuvent persécuter les enfants, mais en bloc et sans distinction.

L'enfant en butte à de telles épreuves n'a que deux réactions possibles : ou bien il admet son infériorité, intègre la suggestion, se décide à n'être « bon à rien », prend son parti de l'échec perpétuel, ce qui est une terrible préparation aux luttes de la vie, ou bien il se révolte et contracte pour le professeur en question une haine qu'il aura les plus grandes facilités à généraliser ou à déplacer d'un individu à un autre.

Plus l'enfant est grand, mieux il peut juger la situation et plus il est armé pour réagir. Lorsque la haine du professeur devient collective, les élèves peuvent encore être tenus en respect par une sorte de crainte respectueuse, vestige des réactions enfantines à l'égard de l'adulte puissant mais, dès qu'ils découvrent une faiblesse chez le professeur détesté, le « chahut » commence. Le chahut est la réaction de haine collective. Il ne se produit que chez les élèves approchant de la puberté; les tout petits peuvent être dissipés mais sont incapables de cette attitude combative et organisée. Le chahut est une réaction presque exclusivement masculine. Les filles se moquent, rient, mais ne chahutent pas ouvertement en général. Le chahut ne s'adresse qu'à des maîtres secrètement animés de malveillance à l'égard des élèves et tarés de quelque faiblesse. Certains professeurs n'ont commencé à être chahutés que lorsqu'ils se sont sentis malades, inquiets, éprouvés par un deuil

ou un chagrin, d'autres lorsque leurs infortunes conjugales sont devenues notoires. Inversement, la réputation, pour un professeur, d'avoir des succès féminins ou même une certaine inconduite, inspirent plutôt du respect aux élèves. Promettre des punitions et ne pas les donner ou les donner à tort et à travers, constitue le plus sûr moyen d'être chahuté.

Il faut reconnaître que beaucoup de professeurs provoquent le chahut comme à plaisir : il semble qu'ils trouvent là un aliment à une perversion masochiste, complémentaire du sadisme. Ceux-là ne font qu'exagérer un processus qui demeure plus souvent latent et inconscient. En tout cas les professeurs qui ont la phobie du chahut arrivent généralement à l'éviter.

Par ailleurs, les élèves qui ont chahuté déchargent leurs scrupules et les traces de culpabilité qu'ils pourraient conserver en propageant la légende selon laquelle le professeur que personne n'a jamais écouté serait, dans sa matière, un puits de sciences ou, d'une certaine manière, un homme extrêmement remarquable. Il ne faut pas croire que les enfants soient primitivement et essentiellement portés à ce genre de réaction. Ce n'est chez eux qu'une attitude de déception, soit intellectuelle parce que le professeur ne leur facilite pas la tâche, soit surtout affective parce qu'ils n'ont pas trouvé en lui l'autorité bienveillante et bienfaisante dont ils avaient besoin.

Aux antipodes du chahut se situe une autre réaction affective des écoliers sous forme d'un culte pour le professeur. Chez les filles, ce culte prend une allure plus nettement amoureuse, que le professeur soit homme ou femme; chez les garçons, c'est plutôt une vénération telle que le professeur est pris pour modèle absolu et pour guide en toutes choses. Dans ce cas, il marque une empreinte ineffaçable sur le caractère et le comportement des élèves.

Il ne semble pas douteux que de tels attachements cachent souvent une homosexualité virtuelle. Tant qu'elle demeure sur le plan sentimental, celle-ci n'a guère d'inconvénients, sinon de retarder l'éveil d'une sexualité plus normale chez l'enfant. D'autre part, les pratiques pédérastiques complètes ou avortées (et elles ne sont malheureusement pas très rares, surtout de la part des surveillants) sont tout à fait indépen-

dantes du culte sentimental dont nous venons de parler; généralement même, elles s'y opposent dans la mesure où les expériences vécues déchargent les sentiments de leur tension. Ces pratiques sont évidemment très condamnables car elles peuvent pousser vers une inversion définitive des enfants dont les prédispositions auraient pu autrement se trouver corrigées par la vie. Toutefois, elles ne contaminent définitivement que des caractères fortement enclins, surtout chez les garçons. Si ce genre d'épreuve est, plus souvent qu'il ne faudrait, imposé aux écoliers, c'est parce qu'une homosexualité plus ou moins consciente peut inspirer la vocation pédagogique. C'est pourquoi il vaudrait mieux, toutes choses égales, confier les postes délicats de l'enseignement à des personnes ayant fourni des présomptions de sexualité normale, pères et mères de famille par exemple.

Ainsi, l'école est un milieu humain dans lequel l'enfant développe, grâce à des expériences multiples, ses aptitudes à la vie sociale. Répétons que ces épreuves et ces problèmes sont nécessaires au développement psychique de l'enfant mais que les succès le fortifient tandis que les échecs en série diminuent ses capacités vitales et le poussent vers des attitudes névrotiques. Le pédagogue qui saurait proportionner les épreuves aux forces morales des enfants et leur éviter ces échecs débilitants, ferait un bien immense en préparant des générations au caractère fort et au rendement maximum. Former le caractère de l'enfant, le préserver de la névrose, c'est un genre d'humanités autrement plus désirable que la culture livresque, lorsque celle-ci est versée dans des esprits estropiés.

V

COMMENT L'ENFANT SE PERVERTIT

Nous ne croyons plus, comme Jean-Jacques Rousseau, que l'enfant naisse dans un état de pureté naturelle ni que la vie soit seule à le gâcher. Nous avons trop appris à discerner, sous l'aspect de l'hérédité ou, d'une façon plus précise, sous la forme de rapports définis entre le somatique et le psychique, quel déterminisme régit son évolution, quelles prédispositions précises le marquent dès l'origine. Cependant, nous savons par ailleurs que les expériences du jeune âge marquent dans le caractère en formation des empreintes souvent ineffaçables; les constatations de psychologie clinique nous montrent quelles attitudes névrotiques se lient à des émotions ressenties dans l'enfance et se cristallisent d'une manière tout à fait accidentelle. Aussi pourrions-nous raisonnablement admettre que les prédispositions morales de l'enfant qui vient au monde n'existent que comme manière particulière d'éprouver les impressions, comme spectre spécial de sensibilité. Sur ce plan, elles constituent une détermination fatale, mais elles pourraient demeurer là en puissance. Elles ne passent à l'acte, selon le sens aristotélicien, c'est-à-dire ne commencent à inspirer le comportement, ne s'attachent aux faits concrets, qu'à l'occasion des expériences, et en cela leur activation dépend des circonstances accidentelles, pouvant s'effectuer ou devenir impossible, pouvant se réduire, s'amplifier, se détourner, se compliquer de mille manières. Le côté fortuit de cette formation est accentué par le fait que la vie affective ou instinctive de l'enfant suit une courbe de développement et que la coïncidence

de certaines expériences avec certains moments de cette évolution détermine l'intensité ou la nullité pratique des répercussions.

La psychologie moderne a éliminé la prétentieuse hypothèse selon laquelle l'individu se conduirait et formerait son caractère sous la seule direction de sa raison et de sa volonté. Nous avons enfin compris que la volonté n'est pas une faculté élémentaire, mais la résultante complexe de tout un équilibre psychique, comme la santé est le produit d'une bonne synergie organique. Quant à la raison, si on met de côté l'intellectualité pure pour ne considérer que son rôle dans la conduite, nous savons qu'elle donne une forme consciente, réfléchie, adéquate au langage, c'est-à-dire une traduction discursive, à des forces beaucoup plus obscures qui constituent son « schéma dynamique »; pratiquement, elle ne sert qu'à justifier, expliquer, excuser un comportement inspiré par des tendances ou pulsions combinées aux sentiments et émotions, donc de nature purement affective et dépendant des instincts.

Les instincts sont des forces profondes liées aux manifestations les plus élémentaires de la vie et poursuivant certaines réalisations ou actions biologiques. Les instincts sont divers; leurs appels se combinent d'une façon plus ou moins harmonieuse, entrant quelquefois en conflits réciproques et suscitant des attitudes ou comportements dérivés. L'harmonie ou les conflits instinctuels résultent précisément du développement des instincts pendant l'enfance, des circonstances dans lesquelles ils passent de puissance à acte, d'où l'importance extrême de ces circonstances et l'obligation pédagogique de ne pas les laisser dérouler au hasard.

L'instinct s'exprime par des tendances (cette force que Wundt appelait *Trieb*), tendances sourdes, profondes, permanentes, auxquelles raison et volonté peuvent s'opposer moyennant une extrême tension (comme dans les classiques serments de l'ivrogne), mais qui finissent généralement par triompher à la faveur d'un fléchissement, d'une fatigue, d'un relâchement accidentel du contrôle lucide ou moyennant des détours subtils dont la raison ne peut dépister le fil directeur et dont la volonté finit par subir la suggestion inlassable. C'est ainsi

que les hommes trouvent toujours des motifs fort plausibles pour expliquer des décisions qu'ils auraient prises en tout état de cause et qu'auraient pu prédire à coup sûr ceux qui, indifférents à cette rhétorique, auraient tablé sur le jeu automatique de leurs instincts : la raison se laisse souvent égarer par ces appels de l'ombre. Quand l'homme ne veut pas le reconnaître comme partie de sa propre personnalité, l'instinct prend les apparences de Satan (l'obstacle), du Diable (qui se jette en travers), du tentateur aux formes animales.

De même que le Satan des théologiens serait nécessaire à la marche du monde, de même l'instinct ne saurait être enlevé de la personne humaine. Il est le régisseur de la matière, le messager de la nature; c'est lui qui détient les acquisitions ancestrales, lui dont l'inertie pesante conserve la stabilité du rythme vital. C'est lui aussi qui, telle la masse dans les phénomènes physiques, porte et transmet toute énergie. On ne saurait supprimer l'instinct sans détruire la vie. Il est insensé de vouloir le malmener ou le violenter; la sagesse consiste à l'intégrer harmonieusement dans le microcosme humain au moment où la personnalité en formation prend sa structure définitive. En vérité, on a toute sa vie pour acquérir des connaissances, mais le moment précis où la synthèse des instincts s'opère chez l'enfant est une phase capitale et unique. C'est pourquoi la tâche la plus urgente de la pédagogie devrait être l'éducation des instincts.

Chose étonnante, la connaissance des instincts chez l'homme est de date toute récente et, jusqu'à ces trente ou quarante dernières années, la psychologie a systématiquement ignoré le moteur le plus puissant des conduites humaines. Aujourd'hui l'analyse comparée de nombreux cas cliniques a permis de reconnaître les phases de développement des instincts dans l'enfance, les principaux accidents qui peuvent survenir (conflits entre tendances contraires qui peuvent être partiellement ou totalement inconscients) et la psychiatrie a mis au point des procédés thérapeutiques consistant essentiellement à rendre ces conflits conscients, les faisant ainsi passer sous le contrôle de la volonté, épuisant leur tension ou déplaçant leurs buts désordonnés vers des buts utiles.

Il est clair qu'aucune pédagogie valable ne saurait ignorer ces acquisitions récentes, car elles seules permettent de comprendre et de redresser les troubles psycho-pathologiques. Lorsque nous parlons de pareils troubles, il ne faut pas entendre des cas de folie grave, bons pour l'internement. En réalité, la santé psychique de tout individu est aussi relative que sa santé organique et personne ne saurait prétendre se tenir dans les limites de la perfection. Doit être considéré comme trouble pathologique tout défaut de caractère, toute bizarrerie de comportement, toute particularité chargée d'inconvénients majeurs. C'est faute de bien saisir ces notions qu'on a voué la santé psychique des enfants à la plus totale incurie. Les résultats d'une pareille méthode n'ayant pas été remarquables, nous devons maintenant essayer de faire mieux, puisque nous apercevons des moyens nouveaux.

Rappelons qu'au cours de l'enfance, différents instincts se développent de manière à atteindre successivement leur plein épanouissement.

Ce sont d'abord les instincts digestifs. Ils évoluent de la naissance jusqu'à la fin de l'adaptation au sevrage. A eux se rattachent les tendances à accumuler, posséder (phase labiale), puis à mordre, attaquer, dévorer, être cruel (phase dentaire), enfin à retenir, épuiser, répartir, dominer (phase intestinale). Les instincts digestifs sont éminemment centripètes, égoïstes, captatifs.

Dans leur évolution, les instincts sociaux font suite aux précédents et s'élaborent jusqu'à la prépuberté. Ils comportent un double jeu de tendances, les unes actives (imitation, recherche de l'approbation, de l'admiration), les autres passives (contrôle des impulsions égoïstes, adaptation de ces impulsions à la tolérance du milieu social, aptitude à retourner l'agression contre soi-même, à accepter la discipline, la soumission, voire la punition). L'enfant accepte d'autant mieux le pacte social qu'il a l'impression d'y trouver une sécurité profitable; toute injustice subie l'en détourne. Les instincts sociaux sont à la fois centripètes et centrifuges, instincts d'adaptation et d'équilibre.

Les instincts sociaux jouent un rôle capital dans les pro-

blèmes pédagogiques, parce qu'ils sont à la base du comportement moral. Les psychanalystes freudiens n'ont pas voulu admettre ces instincts sociaux, mais on en trouve une notion très précise chez Kant. Ce dernier, comme J.-J. Rousseau d'ailleurs, tient le sens moral pour une donnée immédiate de la nature, c'est-à-dire pour un instinct inné. Il écrit notamment dans ses *Observations sur le Sentiment du Beau et du Sublime :* « Les instincts vertueux manquent parfois, mais en moyenne ils servent aussi bien le grand dessein de la nature que les autres instincts qui gouvernent si régulièrement le monde animal ». Frédéric Nietzsche aussi, avec sa « mauvaise conscience », a entrevu le caractère impérieux et les déviations des instincts sociaux.

Enfin, dès la prépuberté évoluent les instincts sexuels, suscitant le sentiment de solidarité, d'altruisme, l'aptitude au sacrifice. Cette catégorie est éminemment oblative et centrifuge. Elle se continue par les instincts parentaux qu'on peut distinguer des instincts sexuels et prépare d'une certaine façon à l'acceptation du terme ultime et du suprême sacrifice (instinct de la mort).

Les instincts appartiennent à l'espèce. Avec le résultat accumulé des expériences humaines, acquis par l'hérédité, ils constituent l'inconscient collectif.

Par ailleurs, toutes les expériences particulières que fait l'enfant et qui tombent dans l'oubli, avec les émotions qui s'y rapportent (par exemple un accident, une blessure ressentis très tôt) constituent l'inconscient individuel. Ces expériences, bonnes ou mauvaises, laissent dans le psychisme une impression durable de satisfaction ou d'insatisfaction, de sécurité ou de peur, d'autant plus capable de se mélanger aux impulsions instinctives qu'elle se trouve flottante, détachée de ses circonstances et de son objet d'origine.

L'analyse clinique des cas individuels permet de dégager deux constatations générales qu'on pourrait appeler loi de continuité et loi de suppléance, capables, selon nous, de systématiser l'étiologie des troubles pathologiques.

Loi de continuité : Uni nstinct empêché d'atteindre à sa pleine satisfaction au moment où il se développe, reste fixé de

façon permanente à la poursuite du même but. Ainsi un insecte, arrêté dans l'exécution d'un acte quelconque, recommence indéfiniment ses tentatives sans jamais passer à l'acte suivant, même s'il en a la possibilité, même si son but obstiné était devenu inutile. De même, un enfant trop brusquement sevré de ses tétées éprouvera un besoin irrésistible de sucer son pouce, son porte-plume, etc., jusqu'à un âge très avancé et toutes les punitions du monde resteront pratiquement inefficaces contre une pareille tendance.

En conséquence, on ne saurait trop veiller au déroulement normal des tendances instinctives de l'enfant. L'instinct traumatisé au moment de son épanouissement se fixe de telle manière qu'un choc psychique peut entraîner un arrêt de développement. Spalding a prouvé par des expériences que l'instinct avorte quand il n'a pas pu opérer utilement et qu'il ne se développe pas quand une réaction préalable le contrecarre et l'empêche de prendre son essor. C'est aussi l'opinion exprimée par Thorndike dans ses *Eléments de psychologie.* En ceci consiste l'arriération affective, qu'il ne faut pas confondre avec l'arriération intellectuelle, dont elle est entièrement différente et indépendante. L'arriération affective est la prolongation anormale d'un stade de développement des instincts qui se traduit par un caractère, des goûts, des sentiments infantiles, mais qui peut se dissimuler derrière une intelligence avancée et même brillante.

Loi de suppléance : Avec la précoce apparition des instincts sociaux commence un mécanisme d'adaptation au milieu tel qu'une tendance primitive devenue irrecevable, donc sentie comme coupable en raison de son accentuation extrême ou de son caractère périmé, peut se trouver compensée de différentes façons. Elle peut être remplacée par le sentiment contraire et la conduite opposée (l'extrême jalousie pour un frère devenant un dévouement total, l'excès de haine rendant l'enfant timide et sans défense, le sadisme devenant masochisme, etc.). Elle peut encore se déplacer de son objet naturel, mais défendu vers un substitut indifférent ou utile. Si le déplacement est socialement réussi (par exemple l'envie de tuer aboutissant à la profession de boucher), on dit qu'il y a

sublimation. Au contraire, si le déplacement ne mène pas à quelque chose d'utile, ce sont des symptômes pathologiques qui surgissent (par exemple une sensation érotique supprimée se changeant en douleur hystérique, un geste de révolte ou d'agression en un tic informe, etc.).

Dans cette loi de suppléance, il faut chercher l'origine de la plupart des névroses, autrement inexplicables : obsessions, phobies, tics, angoisses, hystérie, états hypocondriaques, sans compter beaucoup de maladies pseudo-organiques, si ce n'est même, à la fin, de tels états devenus véritablement organiques. On découvre là une source extrêmement riche de productions morbides.

Au mécanisme de suppléance, peuvent être rattachées les régressions affectives. Quand un instinct est privé de ses satisfactions normales, les instincts antérieurement développés reprennent une accentuation compensatrice comme pour dériver les énergies psychiques du sujet. C'est ainsi que l'insatisfaction sexuelle peut accentuer les tendances digestives sous forme de gourmandise, avarice, etc.

La pratique psychologique montre qu'il existe trois grands types de souffrances obscures à la base des défauts ou des symptômes pathologiques qui apparaissent chez l'enfant : l'insatisfaction, en rapport avec la captativité digestive; le sentiment d'infériorité, plus ou moins nettement perçu, accompagné de découragement et en rapport avec les instincts sociaux d'émulation ou d'imitation; enfin la « mauvaise conscience », selon l'expression de Nietzsche, ou sentiment de culpabilité, résultant le plus souvent d'un conflit entre un idéal moral très sévère et des pulsions instinctives senties comme très coupables (celles-ci généralement de nature sexuelle, car les instincts sexuels sont ceux qui entrent le plus en conflit avec les instincts sociaux).

A chaque souffrance inconsciente, le sujet réagit en positif ou négatif selon l'intensité du mal et son potentiel vital. Ainsi l'enfant insatisfait peut devenir résigné, misérable, parcimonieux, ou bien revendiquant, prodigue, voleur; le sentiment d'infériorité mène soit à la timidité soit à la bravade; beaucoup d'enfants deviennent « insupportables » après avoir été mis

en échec, quelquefois dans de puériles compétitions. De son côté, le sentiment de culpabilité aboutit à la pénitence tant que le sujet espère inconsciemment son pardon, ou à la délinquance quand il n'y compte plus.

Que la réaction soit positive ou négative, le remède reste le même. Dans tous les cas, l'enfant a besoin d'être rassuré, encouragé, absous. Il appartient à la technique de discerner dans quelle mesure, de quelle manière et à quelles conditions, mais la répression par la peur sans espoir, le blâme sans rachat, la condamnation sans appel, sont toujours des procédés nocifs Des mesures pédagogiques inadéquates, en aggravant le mal au delà de toutes limites de guérison spontanée, font plus, pour pervertir l'enfant, que toutes les autres circonstances.

Il est clair que la force, la contrainte, loin de résoudre le conflit latent, ne peuvent que l'aggraver. Il en est de même de tous les moyens négatifs : la peur, l'humiliation, la souffrance morale et les suggestions malfaisantes. Imposer à l'enfant dont la confiance ou le courage vacillent des émotions déprimantes et désespérantes est un acte aussi criminel et aussi odieux que de poignarder un infirme. Il faut avouer que la plupart des éducateurs professionnels ou occasionnels réagissent à ce point de vue avec la même sauvagerie que les chiens qui mordent leur congénère malade. Leur point de vue de justiciers montre ce que suggère la logique mise au service des mauvaises causes de l'instinct. Ayant agi avec une cruauté tout animale, ils invoquent un système imaginaire de principes moraux : responsabilité, exemple, justice punitive, qui ne saurait résister à un examen sincère et que les résultats pratiques démentent à tout coup. Nous savons trop que la volonté n'a guère de puissance sur les impulsions instinctives, surtout lorsque celles-ci sont troublées et déviées de leur rythme normal. Combien de ces pédagogues, qui invoquent sans cesse la raison et la volonté, seraient capables de cesser volontairement de fumer, en cas de nécessité médicale, ou de s'astreindre, sans y être contraints par des symptômes pénibles, à un régime alimentaire utile ? Et quelle excuse ont-ils à exagérer pour l'enfant, jusqu'à des proportions inhumaines, une morale qu'eux-mêmes seraient bien incapables de suivre telle qu'ils

l'enseignent, alors qu'ils devraient au contraire en réduire les exigences selon la faiblesse de l'enfant travaillé par les poussées de l'instinct ? Espèrent-ils justement faire contre poids à cette faiblesse naturelle au moyen de leurs exagérations morales ? Ne comprennent-ils pas qu'ils creusent au contraire un fossé infranchissable entre la conduite et l'idéal ? C'est un fait banal que ceux qui ont été élevés dans les principes les plus sévères sont susceptibles de tomber beaucoup plus bas que les autres, précisément en raison de ce fossé. Il est absurde de vouloir faire des petits saints de gamins exubérants; on ne réussit tout au plus qu'à en faire des hypocrites. Ces excès de moralité constituent un moyen détourné mais sûr de corrompre la jeunesse en profondeur.

En résumé, ce qui pervertit l'enfant, c'est l'écart, la divergence, la tension entre les différents éléments de sa personnalité : notion des capacités et notion de la tâche : idéal éthique et déchaînement des instincts; aspirations contradictoires; buts inconciliables. Le devoir du pédagogue n'est pas de « taper dans le tas » mais de comprendre le mal et d'y remédier méthodiquement, étant lui-même en garde contre ses propres instincts.

VI

L'ENFANT PARESSEUX

La vitalité se traduit par le goût de l'action : la vie est un dynamisme et sa qualité se mesure au rendement. On peut même dire que la vie est un effort perpétuel. L'adaptation qu'il faut sans cesse réaliser avec des circonstances sans cesse renouvelées « mobilise » toutes les énergies de l'individu [1]. Dastre a donné cette formule : « Etre, c'est lutter; vivre, c'est vaincre ». Ces constatations biologiques vont d'ailleurs à la rencontre de l'analyse du bonheur faite par les philosophes (Lubbock en particulier) et selon laquelle le bonheur serait une activité réussie, un effort qui atteint son but. Si l'opinion vulgaire a pu se représenter le bonheur comme un repos ou une oisiveté, c'est par contraste avec la fatigue quotidienne et le labeur excessif des humbles; ainsi celui qui a faim rêverait d'absorber des montagnes d'aliments. En réalité, l'expérience humaine n'a pas trouvé de plus terrible punition que l'oisiveté du cachot. A moins de chercher le bonheur hors de la vie, comme telles conceptions religieuses, il faut admettre que l'activité, la vitalité et le plaisir se confondent partiellement; le premier signe de la santé physique est donc le goût de l'exercice, l'envie de mesurer ses forces.

Sans doute, les hommes sont ambivalents au sujet du travail. Dans la mesure où celui-ci représente une contrainte imposée, où il ne correspond pas aux désirs du sujet, ou il comporte de la lassitude, où il empêche d'autres expériences tentantes, le travail paraît haïssable, mais l'homme recrée, sous forme de jeux et de sport, des efforts tout à fait semblables

[1] Cf. Ch. Baudouin. *Mobilisation de l'Energie.*

au travail, seulement attachés à des associations d'idées plus plaisantes. C'est donc le sentiment et la tonalité affective qui pousseront à un travail donné ou en détourneront et cette constatation nous mène au cœur du problème pédagogique de la paresse.

C'est surtout chez les pédagogues attardés que survit la vieille conception selon laquelle le travail serait une douloureuse servitude qu'il faut accepter par vertu et esprit de sacrifice, tandis que la paresse représenterait la volupté du repos. C'est là un point de vue d'esclaves souffrant de corvées imposées et enviant leurs maîtres désœuvrés. Dès que le rendement scolaire est insuffisant et pourvu que l'enfant ne présente pas les apparences extérieures de la grande idiotie, on le déclare paresseux et la plupart des adultes qui ont à s'occuper de l'enfance se satisfont de ce jugement pour décharger leur responsabilité. Si l'enfant ne travaille pas, c'est parce qu'il a préféré le vice de la paresse à la vertu laborieuse; il convient donc de le punir pour dépouiller de ses attraits cette volupté oisive et pour que la peine du travail paraisse moins désagréable que la punition. Pas un instant la question ne se pose de savoir pourquoi l'enfant abandonne ou refuse une activité qui devrait être un signe de santé psychique. D'ailleurs, plus le pédagogue est incapable d'intéresser les élèves à ses leçons, plus il est disposé à admettre que la paresse est un vice général et que les enfants sont une méprisable engeance.

Devant un rendement scolaire insuffisant, il est rare qu'on envisage autre chose que ce vice essentiel de paresse ni d'autre remède que les punitions. C'est ainsi que des dysthyroïdiens bouffis n'ont jamais vu leur infirmité prise en considération. Les familles ont les plus grandes répugnances à admettre que leur enfant ne soit pas conformé parfaitement, car elles sentent là leur responsabilité engagée, tandis qu'elles acceptent volontiers que l'enfant soit tenté par le péché capital, ce qui les rend, par comparaison, beaucoup plus méritantes. Habituellement, c'est après de longues années de sévérités et de punitions qu'on découvre l'infirmité qui est à la base de cette paresse; on s'aperçoit que l'enfant est à moitié sourd, percevant mal ce qu'on lui dit, ou bien qu'il est myope ou astigmate, distin-

guant mal le tableau noir ou à peine le texte des livres; c'est un fait d'expérience courante qu'avant douze ou treize ans l'enfant est incapable de signaler lui-même son infirmité parce qu'il n'en a pas vraiment pris conscience.

Quand on a décrété que l'enfant est paresseux, on se fait de la paresse une conception tellement simpliste qu'on ne s'inquiète guère de chercher si ce n'est pas là le signe avant-coureur d'une psychose grave : démence précoce, schizophrénie, par exemple, et il est bien rare qu'une de ces maladies ait évolué sans que l'enfant ait récolté au début force pensums et punitions. Cela aussi, c'est un fait d'expérience significatif de la mentalité pédagogique.

En fait, il convient d'analyser soigneusement cette prétendue paresse. Lorsque ce n'est pas une infirmité physique méconnue (qu'un examen approprié révélerait facilement et qui devrait laisser à l'enfant au préalable le bénéfice du doute), il faudrait encore en établir les déterminantes psychiques, chercher si l'enfant ne manifeste pas, par son refus de travail, une véritable révolte, si son inertie ne représente pas une sorte de grève ou de protestation (comme le cheval maltraité qui refuse définitivement d'avancer) ou si elle relève vraiment d'un manque de tonus psychique ou de courage.

Dans le cas de la révolte inconsciente, le rendement scolaire se met à baisser brusquement après avoir été préalablement normal et l'activité vitale de l'enfant, détournée des buts qu'on lui propose, tend à se porter spontanément vers d'autres domaines. Il s'agit alors d'une paresse élective : l'enfant est paresseux avec un professeur, non avec les autres; ou bien il accomplit mal son travail scolaire, mais joue avec beaucoup d'ardeur et déploie, dans quelque domaine que ce soit, un entrain évident à éprouver ses forces. Dans ce cas, loin d'être inactif, l'enfant tend son énergie pour une lutte passive contre ses éducateurs. Il n'entend pas y trouver de volupté sinon celle de s'opposer à eux et de les mettre à son tour en échec; en tout cas, son inertie ne constitue pas un plaisir en soi, mais une forme dissimulée d'agressivité. Cette fausse paresse n'est qu'une attitude de provocation ou de désespoir.

Encore importe-t-il, quand on a reconnu un pareil mécanisme, d'apprécier dans quelle mesure il est conscient et volontaire, dans quelle mesure il est automatique et inconscient. Nous avons parlé du cheval ou du mulet qui refuse d'avancer et qui se laisserait assommer plutôt que de céder, pour indiquer quelle part d'instinct peut intervenir dans cette conduite. La résistance passive s'observe chez certains insectes qui savent « faire le mort » dans des circonstances dangereuses pour eux. Cette résistance passive est, dans certains moments, la seule défense possible des faibles; elle a été élaborée par la vie dès les premières formes animales et plonge trop profondément dans le passé biologique des espèces pour être traitée en conduite délibérée. L'enfant qui réagit ainsi, selon des automatismes ancestraux et archaïques, peut éprouver, en toute sincérité, l'impression d'une impossibilité absolue à se comporter autrement. L'attitude est « plus forte que lui » comme dit si bien la locution populaire. C'est dire que les pires violences pédagogiques peuvent rester sans effet ou n'agir qu'en brisant profondément toutes sortes de ressorts; la seule intervention intelligente consiste à apaiser et résoudre le conflit intérieur selon une justice que l'enfant sera capable d'apprécier, car ce sont les instincts sociaux qui entrent ici en cause.

Quand cette fausse paresse ne peut être invoquée, on a des chances de se trouver devant un cas d'inertie psychique véritable qui se rapprocherait mieux des conceptions vulgaires de la paresse avec cette réserve qu'elle n'est ni consentie ni volontairement choisie. Ici, l'oisiveté est adoptée parce que la volupté vitale que les êtres normaux trouvent dans leur activité, fait défaut. Le sujet est ainsi fait qu'il ne peut pas, comme les autres, trouver le bonheur dans l'effort, même réussi. La détente qu'il peut éprouver à s'abstenir ressemblerait plutôt à l'attrait du néant, à cette volupté morbide de la mort qui pousse certains êtres à se laisser mourir sinon à se suicider.

La vie psychologique se charge d'un potentiel d'action au moment du sevrage; à cette période, le goût de l'activité s'intègre à la vie. Alors qu'il fait des efforts pour mâcher et assimiler une nourriture nouvelle, pour se familiariser avec

des saveurs inédites, le jeune enfant apprend aussi à faire ses premiers pas, à ébaucher ses premiers gestes volontaires et intentionnels. Jusque là, la passivité complète avait été son lot : les satisfactions (alimentaires principalement, mais aussi les sensations agréables de chaleur, de bercement, etc.) lui étaient venues de l'extérieur sans qu'il eût à faire quoi que ce fût pour les provoquer (sinon se plaindre et pleurer). L'apparition de l'activité avec l'exercice des muscles volontaires et l'apprentissage de tous les mouvements possibles est alors conforme au schéma du développement normal et doit comporter une satisfaction pour toute réussite : après chaque acquisition, l'enfant sent croître sa valeur biologique et augmenter sa confiance en lui-même. Sa volupté est celle de la conquête et de la puissance.

Cependant, cette attitude nouvelle comporte des inconvénients et des dangers. Dans la vie animale, elle correspond à l'obligation de trouver soi-même sa subsistance, sans plus attendre les soins des progéniteurs; chez les oiseaux, c'est le saut hors du nid avec tous les risques que ceci représente : beaucoup périssent à cette occasion. Pour les enfants, les premiers pas peuvent provoquer des chutes, des blessures : les premiers gestes peuvent amener l'enfant inexpérimenté à se pincer, se brûler, etc. Ce sont les difficultés essentielles de la vie active, le « métier qui rentre » comme dit le langage populaire. Ce moment important du développement peut encore se trouver accidentellement associé à des impressions pénibles ou douloureuses : maladies, accidents, etc. Bien que sans rapport logique avec la naissance de l'activité, ces accidents empêchent le jeune enfant d'y trouver la jouissance spécifique qui devrait l'aiguillonner et le pousser vers des expériences nouvelles. Au lieu d'acquérir l'esprit sportif qui lui ferait, comme dans le cas habituel, prendre goût à mesurer ses forces et à remporter des victoires, il conservera la peur et le dégoût de tout effort. L'élan des forces instinctives vers l'activité se trouvera manqué au moment précis où il aurait dû se produire. Sans doute, l'occasion pourra se retrouver dans la suite, mais avec des inconvénients ou des obstacles de plus en plus grands, comme pour les semailles manquées en leur

temps favorable. Le psychisme aura toujours plus de peine à s'évader des associations qui lient l'effort aux émotions pénibles. Celles-ci se renforcent encore avec le temps pendant que, concurremment, l'enfant fait retour aux satisfactions élémentaires qui ont précédé cette phase critique : agrément du repos, du sommeil, de la sécurité passive, de la nourriture reçue sans efforts et sans risques. L'enfant éprouve alors cette déviation paradoxale d'être entraîné par son mouvement physiologique à l'accroissement de ses muscles et de ses capacités vitales, mais ramené par sa situation psychique au culte de l'inertie et de la passivité.

Si la paresse dont parle le public a jamais correspondu à quelque chose de réel, c'est à cette manière d'être morbide. Sans doute, de tels sujets peuvent trouver dans le « farniente » une certaine volupté semblable à celle du nourrisson bien alimenté et bien soigné, volupté que l'homme normal oublie de plus en plus, mais il y a là une insuffisance vitale si profonde qu'elle amène souvent ceux qui en sont atteints à se laisser mourir, à se tuer peu à peu par la drogue ou brutalement par le suicide. Singulier hédonisme que celui qui conduit à des résultats pareils! Ici, le plaisir sportif est remplacé par la phobie de l'effort, on pourrait dire par le dégoût de la vie.

Un tel paresseux est vraiment un arriéré affectif, un « mal sevré » aux mécanismes instinctifs avortés. On le reconnaît aux caractères suivants : il est très porté sur les plaisirs de la table ou de la bouteille parce que les instincts digestifs de la première enfance n'ont pas subi une involution suffisante. Il est particulièrement attiré par l'alcool et les stupéfiants parce qu'il trouve là un moyen de se détourner des efforts réels et de se replonger dans le sommeil du berceau. Il est aussi, pour la même raison, morbidement attiré par la mort; il pense au suicide devant la plus petite épreuve. Pourtant, en même temps qu'il sourit à la mort, il a peur de vieillir, mais parce que la vieillesse représente des changements à subir. Il a horreur du changement, de la nouveauté, de tout ce qui vient rompre le train-train de sa vie ordinaire et solliciter un effort d'adaptation. Il est porté à dénigrer d'avance toutes les choses, les situations ou les personnes qu'il devra

aborder. Il n'est pas enclin à l'action, mais se contente de regarder vivre les autres. Il ne propose jamais de solution, mais se réserve de critiquer toutes celles qui sont présentées. Foncièrement et naïvement égoïste, il ne s'affecte des événements extérieurs que dans la mesure où ils peuvent le déranger. Il ne comprend guère les échanges sociaux, trouve tout naturel de profiter d'autrui, mais n'aurait jamais l'idée de rendre un service. Il a peur de manquer, peur de perdre, horreur de donner. Il est avare et porté au parasitisme. Il est incapable d'élans amoureux qui le feraient sortir de ses limites et se surpasser, mais il s'attache aux personnes qui lui sont bienfaisantes comme à un bien à exploiter et il craint d'en être privé. Homme, il cherche à se faire entretenir par une femme; femme, ce personnage pèse de toutes ses forces sur son mari et les siens sans se déclarer jamais satisfait de ce qu'il en obtient. Il est jaloux, mais d'une manière plutôt passive et récriminante, car il n'est pas agressif. Il est joueur aussi, car il attend du hasard ou d'une vague providence (qui n'est dans son sentiment que l'agrandissement d'une nourrice imaginaire) le profit « gratuit ». Seulement la peur de perdre le retient et il ne tombe dans les excès qu'en devenant masochiste. Enfin, il se montre lâche autant que paresseux.

Un pédagogue averti pourrait discerner ces traits en puissance même chez un jeune enfant et dépister là une vraie paresse, mais un tel enfant est en général trop mou, trop hédonique, pour se faire remarquer d'une façon scandaleuse; il se contente de « marcher à la traîne », de se faire porter malade pour échapper aux leçons. Par ailleurs, il sait se rendre aimable et éviter ainsi les foudres des adultes. On dit de lui qu'il « pourrait mieux faire », mais ce n'est pas lui en général qu'on persécute comme paresseux... et pourtant!

La première tâche du pédagogue en présence de l'enfant dit paresseux est de reconnaître la cause de son état. Il doit d'abord s'assurer qu'il ne s'agit pas d'un trouble sensoriel, glandulaire, ni d'un début de maladie mentale, car le cas échapperait à sa compétence pour entrer dans celle du médecin spécialiste. Ensuite, il doit s'assurer qu'il ne s'agit pas d'un réflexe de révolte, ni d'un blocage plus ou moins automatique

des possibilités intellectuelles de l'enfant grâce aux caractères que nous avons signalés. Dans ce cas, il lui faudrait comprendre quel traumatisme affectif a arrêté l'élan vital ou quelle revendication informulée, quelle rancune inavouée, se cache sous le refoulement. Il en rendrait l'existence consciente à l'enfant et lui trouverait une compensation ou un encouragement. Il est évident que toute contrainte, tout recours à la honte (comme le classique bonnet d'âne) aggravent considérablement le mal. Enfin, s'il se trouvait devant un cas de franche arriération affective, il lui faudrait admettre qu'une cure psychique doit être tentée, car cette cure est généralement possible et efficace, surtout avant la puberté. Le traitement consiste à reprendre l'évolution affective au point où elle a été interrompue, puis à solliciter chez l'enfant le goût de l'effort et de la victoire grâce à la satisfaction qu'il peut en tirer. Il ne faudrait pas oublier qu'une telle reprise est d'autant plus difficile, requiert d'autant plus d'excitations et d'invitations que le moment normal en est depuis plus longtemps dépassé et que l'habitude a fixé l'état de choses. Il convient donc de proposer à l'enfant, au début, des occasions de victoire facile pour lui en donner le goût et remettre en marche le train évolutif resté en panne. Tout enfant conserve assez de curiosité pour se prêter à une telle sollicitation. A la période des grands enthousiasmes qui coïncide avec la puberté, il faudrait faire appel à ce dynamisme capable, s'il se déclenche, de donner une impulsion incomparable à l'évolution affective, capable aussi, s'il n'est pas aidé, d'avorter après quelques velléités malheureuses.

Tout autre moyen, toute coercition notamment, ne servira qu'à satisfaire la cruauté de l'éducateur et à rendre la paresse plus définitivement incurable.

VII

L'ENFANT MENTEUR

Les ethnologues nous apprennent que les peuples dits primitifs ne distinguent pas clairement ce qu'ils ont imaginé ou rêvé de ce qu'ils ont réellement vu. Il semble donc que le sens du réel soit une acquisition récente, et par conséquent fragile, des hommes civilisés. En fait, nous la voyons faillir ou disparaître dès qu'une émotion un peu vive envahit la conscience.

Je me rappelle, lorsque j'étais étudiant en médecine, avoir été fort étonné, à la consultation obstétricale de l'Hôpital Saint Louis, par la scène suivante : Parmi les femmes qu'on examinait en série et à qui on disait le plus souvent que tout allait bien et que l'accouchement était à prévoir pour telle époque, il s'en est trouvé une pour protester avec violence et déclarer qu'elle ne pouvait être enceinte puisqu'elle n'avait jamais eu de contact avec un homme. Comme l'état de grossesse très avancé ne pouvait plus laisser de doute, la situation me parut curieuse, mais encore plus curieux le fait que la femme était venue à la consultation obstétricale, clairement indiquée par une énorme inscription : Consultation des Femmes Enceintes. Elle ne pouvait donc avoir ignoré ses possibilités d'être mère. Le comble de mon étonnement fut d'apprendre que la même scène se reproduisait de temps en temps avec d'autres consultantes et que tout le monde était habitué dans le service à ce genre de mensonge hystérique. Depuis, j'ai

compris le mécanisme et la fréquence du phénomène : les femmes expriment leur désir, leur rêve, pour essayer de nier une réalité. Or, le processus est courant chez les jeunes enfants. Il montre combien est fragile le sens du réel.

Chacun dans son domaine se plaint du manque d'objectivité des autres, parce que chacun est incapable de mesurer en lui-même la prévalence de l'élément subjectif et ne peut l'apercevoir qu'en autrui. Il est facile de constater à quel point la perception et le souvenir du réel se trouvent modifiés, transformés et défigurés par l'apport d'une imagination personnelle, en écoutant les dépositions des témoins en justice. Il ne s'agit pas tellement de divergences sur le fond qui pourraient être dictées par un intérêt quelconque et manquer de sincérité, mais de discordances sur des détails secondaires. L'un affirme que tel personnage est grand et blond, l'autre qu'il est petit et brun, et cela avec une égale conviction. On en a tiré des effets extrêmement comiques pour le théâtre et la littérature; les philosophes, par cette critique du témoignage, ont montré que la vision exacte des choses est plutôt exceptionnelle. S'il est un domaine qui devrait échapper à ces variations personnelles, c'est la science avec son idéal d'objectivité, mais il suffit de parcourir l'histoire des inventions pour être édifié sur l'accueil que font les savants aux faits qui sortent de leur horizon. A un maître qui lui montrait au microscope je ne sais quel détail conforme à ses vues théoriques, un étudiant répondit avec esprit : « Monsieur, il faut le croire pour le voir ! »

Il serait bien absurde, sous des prétextes éducatifs, d'exiger de l'enfant plus d'objectivité que n'en peuvent donner les adultes, d'autant plus que cette qualité s'obtient seulement au prix d'un mûrissement intellectuel. L'enfant est porté non seulement à dire, mais à croire ce qu'il désire et, d'une certaine façon, il le dit pour mieux y croire. Tous ceux qui ont des doutes et qui veulent se persuader quelque chose sont tentés de convertir leur entourage : une opinion prend plus de crédibilité quand elle est partagée par beaucoup de personnes et, les instincts sociaux y aidant, le prédicateur se trouve à la fin converti par ses ouailles. Ainsi, affirmer ce qu'on souhaite,

ce dont on n'est pas sûr, c'est pour l'instinct un moyen d'arriver à la foi et de supprimer le doute. On commence quelquefois à mentir pour se disculper aux yeux des autres et éviter un châtiment, puis on finit par croire soi-même qu'on est innocent et on répète le mensonge pour échapper au sentiment de culpabilité. Le mensonge est un produit de l'instinct avant d'être le résultat d'un calcul intellectuel. D'ailleurs, la feinte tient une grande place dans les luttes pour la vie : le mimétisme est une forme de mensonge, l'hystérie en est une autre; tous les déplacements affectifs qui règlent la vie sentimentale sont aussi, si l'on veut, des mensonges. N'a-t-on pas dit que la vie elle-même n'est qu'une illusion, une « maya », un mensonge?

Il existe chez l'enfant une sorte de mensonge poétique qui constitue un jeu d'imagination. Il raconte par exemple qu'il a vécu, à l'instant précédent, des aventures merveilleuses dans des pays lointains. Il est évident qu'alors l'enfant ne prétend pas vraiment être pris au sérieux. En racontant ses fables, il propose une participation à son jeu de rêves. Si l'entourage entre dans le jeu, le rêve deviendra pour lui plus voisin du réel. Il est possible qu'il arriverait à y croire tout à fait, après un temps plus ou moins long, puisque tel est le processus, mais les choses ne vont généralement pas si loin. Il existe des éducateurs très puritains qui blâment l'enfant, en pareil cas, de n'avoir pas dit la vérité, ce qui est proprement absurde, car tout jeu est une fiction : faire le gendarme ou le voleur, le soldat ou le cheval, et autres fantaisies que les plus austères pédagogues permettent cependant. Avant de contrarier l'enfant, il conviendrait d'examiner dans quelle mesure beaucoup de cérémonies ou de dignités humaines ne sont pas également des fictions.

On a remarqué que les jeux d'imagination chez l'enfant, lorsqu'ils prennent un certain développement, présagent des facultés d'invention littéraire, ce qui est assez naturel, mais on a remarqué aussi, ce qui est plus particulier, que lorsque pareille tendance est contrariée ou combattue chez l'enfant, elle se transforme en un goût spécial pour la musique.

Des pédagogues de bon sens objecteront qu'une fiction gratuite, surtout si elle demeure sur le plan de l'invraisem-

blable, n'implique pas pour l'enfant de caractère répréhensible, mais qu'il en va tout autrement des négations ou des dissimulations qu'il fait intentionnellement pour échapper à un reproche ou nuire à un rival, ceci constituant le vrai mensonge. Sans doute, mais il faut remarquer que l'étymologie confond ces deux acceptions : *mentiri*, en latin, c'est faire œuvre d'intelligence (*mens*, *mentis*) et d'invention. Il y a donc un glissement possible entre les deux idées. En outre, et du point de vue actuel, la distinction n'est pas absolue en ce sens que toutes les fois qu'il affirme une chose différente du réel, l'enfant obéit à un désir. Nous savons maintenant, par l'interprétation analytique des rêves, quelles formes subtilement symboliques ou détournées peut revêtir ce désir, mais nous ne doutons plus qu'une représentation à laquelle on se complaît ne satisfasse quelque aspiration profonde, même quand elle prend des apparences terrifiantes comme le cauchemar.

Quand un petit garçon raconte qu'il est un cow-boy et qu'il vient d'attraper au lasso des buffles sauvages, il ne prétend pas être cru à la lettre, mais il veut obtenir, sur le plan du jeu, une considération dont il espère obscurément qu'il subsistera quelque chose, le jeu terminé. D'ailleurs, un examen attentif montrerait qu'à ce moment il est sous l'influence de quelque échec ou de quelque infériorité et qu'il s'efforce d'oublier et de compenser ce sentiment. Par ailleurs, quand un autre garçon a eu honte de se sentir plus pauvre que certains et qu'il raconte à ses camarades que ses parents possèdent des châteaux magnifiques, il réalise exactement le même processus psychologique. Seulement, s'il sait donner de la vraisemblance à son récit et s'il réussit à être cru de ses camarades, les éducateurs verront là un mensonge coupable. En vérité, il n'aura fait que compenser la réalité par le rêve, comme le faux cow-boy. La gravité du mensonge paraît résider dans sa crédibilité. S'il en est ainsi, les gens ne le condamneront qu'en fonction de leur propre crédulité, c'est-à-dire selon un critérium tout à fait subjectif.

Le mensonge typique est inspiré par quatre ordres de motifs : sentiment d'infériorité, sentiment de culpabilité, agressivité, envie. Aux sentiments d'infériorité se rattachent

les exemples précédents. Les mensonges les plus fréquents servent à compenser ou éloigner la culpabilité : l'enfant nie la faute dont on l'accuse, même s'il est surpris en flagrant délit (comme la fausse vierge de la consultation obstétricale) ; il s'efforce d'inventer un alibi, une excuse, de détourner les soupçons. Le fait qu'il persiste à nier devant l'évidence ou qu'il s'embrouille dans des histoires absolument incroyables, loin d'ajouter à la responsabilité morale, prouve au contraire le manque de logique de l'acte, donc son caractère réflexe ou instinctif. Il est des cas rares d'enfants s'accusant mensongèrement de fautes qu'ils n'ont pu commettre.

Le mensonge agressif ou haineux consiste à accuser quelqu'un d'une faute non tellement pour se disculper soi-même d'une inculpation possible, mais pour lui nuire. Une analyse un peu fine de l'accusation imaginaire montrerait que souvent celle-ci traduit plus ou moins symboliquement un conflit qui existe chez le menteur et que son accusation ne satisfait pas seulement sa haine, mais lui sert de catharsis en projetant sur autrui l'ombre d'une culpabilité virtuelle ou imaginaire qui est en lui. Il existerait là, à peine ébauché, un mécanisme comparable à celui des délires de persécution.

Enfin l'enfant ment pour satisfaire une envie : désirant acheter des friandises ou un jouet, il raconte à ses parents que le professeur a ouvert une collecte pour tel ou tel motif. Evidemment, plus le mensonge est élaboré et critiqué par la raison pour être vraisemblable, plus il s'éloigne de la spontanéité de l'instinct et plus il semble engager de responsabilité chez le menteur. Pourtant j'ai connu des adultes menteurs qui m'ont avoué avoir été guidés, pour des abus de confiance qu'ils commettaient, par une sorte d'intuition immédiate, impérieuse et dont l'habileté spontanée dépassait leurs facultés ordinaires d'invention.

En général, la propension au mensonge coïncide avec une certaine inacceptation du réel et de ses contraintes, comme dans le cas du paresseux examiné au chapitre précédent. En réalité, les paresseux sont souvent menteurs par surcroît parce qu'ils ont également tendance à fuir la réalité, dans l'action et dans la compréhension. Devant l'effort à fournir pour

redresser une situation, le paresseux s'endort et le menteur rêve. Il y a, dans le mensonge, une sorte d'appel à la magie toute-puissante des mots, vestige de la « pensée magique » des primitifs et des petits enfants, ne distinguant pas le miracle de l'action. Les menteurs sont aussi des arriérés affectifs. Sans doute, un mensonge bien fait, dans des circonstances données, peut comporter des profits appréciables, mais l'habitude de camoufler la vérité, celle qui fait le vrai menteur, finit rapidement par tourner à la confusion de l'auteur et par ruiner sa réputation. Le vice du mensonge ne saurait résulter d'un calcul bien fait ni poursuivre méthodiquement des avantages faciles. Il ne « paye » pas à la fin. On peut donc présumer qu'il résulte plus encore des automatismes affectifs de l'inconscient que d'une attitude délibérée et volontaire.

S'en tenir à l'objectivité et à la vérité serait, au point de vue des résultats pratiques, la conduite la plus habile, en tout cas la mieux adaptée, mais l'humanité a besoin de s'entourer de fictions, soit collectives (mythes, légendes), soit communes (créations artistiques), soit personnelles (rêves). La fiction est toujours un artifice pour apaiser un doute, une crainte, une angoisse. De la peur du tonnerre ou de la culpabilité d'avoir méconnu les lois de l'univers, les anciens ont élaboré le mythe de Jupiter tonnant, mais paternel, avec lequel ils peuvent, à la rigueur, s'expliquer au moyen de rites et ils se sont relativement rassurés par cette fiction. De même savons-nous que le rêve poursuit toujours la solution d'un problème, selon les aspirations de l'instinct et qu'il tend à neutraliser les possibilités d'angoisse. On pourrait dire de même en analysant finement les éléments affectifs conscients et inconscients qui l'accompagnent, que le mensonge de l'enfant se propose de résoudre artificiellement et d'une façon plus ou moins puérile, une tension psychique pénible. Sa production résulte d'une disjonction entre le réel, le sensible, d'un côté, le désir, l'affectif, de l'autre. Cette production absorbe une certaine énergie psychique et ceci explique les tests psychologiques par lesquels on décèle le mensonge (retard des associations d'idées libres sur les éléments de la dissimulation) ou, d'une façon plus empirique, le trouble des menteurs soumis à un interrogatoire

serré et prolongé. Ce malaise est dû à l'écart qui sépare de plus en plus le rêve et le souvenir et qui écartèle la « synthèse mentale » ou la « synthèse affective » du moi. Le sentiment de culpabilité pourrait être ramené à une pareille disjonction entre l'envie d'agir d'une façon défendue et l'envie de faire comme tout le monde ou d'imiter un certain idéal moral. Ici, il importe peu que l'envie interdite ait été ou non réalisée.

C'est un fait connu que beaucoup d'enfants sont capables de rougir et de se troubler quand ils sont soupçonnés de mensonge, alors qu'ils n'ont certainement pas commis l'acte coupable. Ils ne l'ont pas commis en fait, mais ils ont eu envie de le commettre (ou quelque autre également prohibé) et le trouble est identique parce que le conflit des affects est le même. Précisément parce que le sens du réel est faible chez l'enfant, on comprend que quelques-uns avouent des fautes dont on peut prouver leur innocence. Ils éprouvent une douloureuse angoisse de culpabilité et ils s'accusent mensongèrement pour échapper au doute, pour retomber artificiellement dans des situations réelles, quels que soient les inconvénients à venir. Ainsi faisaient beaucoup de prévenus pour échapper à la torture quand ce mode d'instruction était usité. Ainsi font beaucoup de sujets dans leurs cauchemars, quand ils élaborent la représentation de situations atroces. On est toujours soulagé quand on donne une forme à son angoisse : les hystériques « jouent » leur mauvais rêve au moyen du symptôme (douleur remplaçant une jouissance défendue par exemple) ; les criminels l'exécutent.

Tout ceci nous conduit à penser que le mensonge de l'enfant ne doit pas être jugé d'une façon sommaire et simpliste. Pour être juste, il ne faut surtout pas le mesurer à la même échelle de gravité que la mauvaise foi de l'adulte. Si l'enfant ment pour esquiver une sanction quelconque, il est clair que sa faiblesse devant la puissance de ses éducateurs le pousse à la dissimulation. Chacun de nous sait qu'il faut être fort pour oser dire devant les puissances humaines tout ce qu'on sait et tout ce qu'on pense. D'autre part, le contrôle rationnel est encore en formation chez l'enfant, tandis que les instincts ancestraux n'ont pas encore dépouillé leur dynamisme primitif.

La discrimination est difficile entre le souvenir des faits réels et la représentation du désir. Enfin, les éducateurs les plus féroces, quand il s'agit d'exiger de l'enfant la vérité, sont souvent ceux qui ont le plus menti aux enfants avec des histoires de loup-garou, de Père Noël ou de bébés dans les choux, ou ceux qui n'ont pas hésité à profiter de la crédulité de l'enfant pour lui imposer comme vérités démontrées et indiscutables les bien fragiles hypothèses auxquelles ils se sont ralliés. Ce n'est pas là une figure de rhétorique : beaucoup d'enfants subissent une crise affective douloureuse le jour où ils s'aperçoivent qu'ils ont été dupés par les adultes. Les déceptions du Père Noël — c'est un fait — ont déterminé beaucoup d'orientations sceptiques, sinon cyniques. Mais qui pense à faire son examen de conscience avant de juger l'enfant qui ment ?

En vérité, la pédagogie idéale ne devrait pas juger, mais comprendre, aider et guérir. L'enfant qui ment est insatisfait de la réalité extérieure ou mécontent de lui-même. Les punitions les plus extraordinaires que peut inventer la fantaisie des éducateurs ne lui donneront pas le goût de cette réalité, c'est évident. En lui montrant que le mensonge comporte des inconvénients, les punitions inciteront plutôt l'enfant à perfectionner ses fictions dans le sens du vraisemblable, c'est-à-dire à devenir plus dangereusement menteur ou à se taire, c'est-à-dire à fuir seul dans un monde imaginaire de plus en plus fantaisiste, glissant ainsi vers la schizoïdie, sinon vers la schizophrénie. La culpabilité fixe l'enfant dans une attitude de dissimulation qu'il n'a plus le courage de quitter. La seule conduite sage consiste à traiter le mensonge enfantin comme un jeu, évitant d'en être dupe, mais ne dédaignant pas d'accepter la fiction sur le plan du jeu. L'enfant comprend ainsi que son mensonge n'est pas un crime, mais une puérilité tolérée à son jeune âge, indigne d'un être fort et avancé.

L'enfant apprendra à préférer la vérité comme on apprend à préférer la vie réelle aux plus beaux rêves, quand la vérité et la réalité lui auront procuré des satisfactions affectives plus solides que le plaisir de ses rêveries. L'éducateur devra chercher quelle infériorité inavouée ou quelle mauvaise conscience obscure est à la base du mensonge et y apporter, à la lumière

d'un examen conscient et lucide, une consolation ou un remède. L'enfant en paix avec lui-même et avec autrui est le moins porté à mentir.

Le culte de la vérité a des rapports avec le goût de la force et l'esprit sportif, car défendre ou proclamer la vérité, c'est s'exposer à de perpétuelles bagarres. Fournir à l'enfant des occasions de prouver ses dires, de faire triompher la vérité, lui rendre de bonne foi hommage chaque fois qu'il a eu raison (combien d'adultes ont cette grandeur d'âme ?), c'est l'encourager à la sincérité. Compenser ses conflits affectifs par des avantages tangibles, c'est lui donner le goût du réel et le détourner du mensonge. Il faut lui accorder un minimum de confiance et d'estime pour qu'il découvre la joie morale d'être loyal. Il faut surtout observer à son égard une scrupuleuse justice et discuter consciencieusement tout ce qu'il invoque. Il faut lui donner l'exemple de la droiture, ne jamais manquer aux promesses qu'on lui a faites. Alors ses instincts sociaux de réciprocité le feront sortir des rêveries du berceau. Trop souvent le mensonge de l'enfant reflète les lâchetés et les mesquineries de ses éducateurs.

VIII

L'ENFANT VOLEUR

Pour que l'enfant soit capable d'être accusé de vol, il faut qu'il soit censé posséder la notion de propriété. Il est évident qu'un enfant ayant moins de deux ans n'a pas encore acquis cette notion et ne saurait être tenu pour répréhensible s'il saisit et emporte un objet quelconque. La claire compréhension de ce qui appartient à chacun et le respect de cet état de choses, à vrai dire, est une acquisition très récente de l'humanité, et encore une acquisition mal fixée à en juger par le nombre des infractions commises et l'importance de l'appareil juridique et judiciaire destiné à la garantir. Sans doute, on peut trouver chez les animaux une ébauche de propriété, mais en pratique c'est le droit du plus fort qui règle chez eux toutes les acquisitions. Ce que l'animal possède vraiment et définitivement, c'est ce qu'il a mangé et, pour cette simple raison, le sens de la propriété est étroitement lié aux instincts digestifs. L'avidité, la prodigalité se dérivent ou se transposent de l'intestin au coffre-fort. Et comme les acquisitions, depuis le stade animal, ont été le produit de la lutte et de la force, nous ne devons pas être surpris de voir une sorte de férocité servir la propriété.

La vie sociale apporte des restrictions et des réserves au droit du plus fort. Dans la mesure où la société assure des garanties individuelles, vise à satisfaire des besoins, procure des avantages, chacun consent à sacrifier une partie de ses

convoitises et à accepter des règles dans la lutte pour la propriété. L'enfant apprend à respecter la propriété d'autrui quand il comprend que sa subsistance sera assurée en échange de pareille concession. Celle-ci constitue un des aspects les plus fondamentaux des instincts sociaux et, pour cette raison, le meilleur moyen d'apprendre à un enfant le respect de la propriété, c'est de lui garantir la possession de ses jouets, de ses vêtements, de toutes choses auxquelles il peut légitimement s'attacher. Le sens de la propriété appartient à l'instinct; quand celui-ci est mal développé, l'enfant devient voleur.

Il faut la rencontre de deux éléments pour faire un voleur : un sentiment d'insatisfaction foncière et une inacceptation du pacte social.

Le sentiment d'insatisfaction dérive de quelque privation alimentaire subie dans les premiers mois de la vie, au moment où se développent les instincts digestifs. Ou bien le lait maternel était pauvre, ou les tétées irrégulières, insuffisantes, ou l'allaitement artificiel était mal supporté, ou il est survenu une maladie digestive; très souvent, le sevrage a été subi comme pénible, n'a pas été affectivement accepté par le nourrisson. La mémoire ne conserve naturellement aucun souvenir des circonstances et, pour cette raison, le sentiment d'insatisfaction, l'impression de n'avoir pas reçu son dû, persiste sous une forme flottante, diffuse, permanente, et se fixe ensuite sur les objets les plus divers. L'instinct contrarié, avons-nous dit, demeure buté définitivement dans son effort. Les sujets habités par cette insatisfaction foncière se sentent toujours lésés et sont portés à revendiquer avec toute l'âpreté, la violence, l'égoïsme, des instincts digestifs. A vrai dire, cette disposition ne suffit pas par elle-même à entraîner le sujet hors de la légalité. Il faut encore l'inacceptation du pacte social.

Celle-ci se produit lorsque les instincts sociaux, au moment de leur formation, se trouvent contrariés. Il suffit que l'entourage refuse à l'enfant le privilège d'être propriétaire de quoi que ce soit au moment où le sens de la propriété s'établit, pour que celui-ci s'atrophie. L'impression d'une injustice subie doublera naturellement cette amoralité sociale d'une agressivité positive, agissante, provocante.

Il est de sots parents qui, voulant entraîner des enfants de quatre ou cinq ans aux nobles vertus du détachement, de la générosité, de la charité ou de je ne sais quoi, obligent ceux-ci à donner les objets auxquels ils paraissent tenir le plus. Naturellement, les enfants n'acquièrent pas les vertus souhaitées, car ces dernières sont le fruit d'une maturité bien évoluée, mais ils deviennent à coup sûr des voleurs. J'ai eu en traitement un garçon de seize ans qui commettait des vols de plus en plus importants. Lorsqu'il avait sept ou huit ans, son père l'avait forcé à donner à la fille du patron un jouet que notre garçon venait de recevoir après avoir concentré pendant des mois tous ses efforts pour le mériter. La promesse qui lui avait été faite alors que le jouet serait remplacé n'avait pas été tenue, par négligence. Alors l'enfant avait commencé à voler du chocolat dans l'armoire de sa mère et les choses devaient se compliquer fâcheusement. Une domestique, s'étant aperçue du manège, avait dérobé de l'argent dans la même armoire et avait accusé le garçon. Pour ce vol d'argent dont il était innocent, ce dernier avait subi une grave punition, car le père avait tenu à « faire un exemple ». D'accord avec le proviseur du collège, il l'avait fait dénoncer comme voleur devant tous ses condisciples. Dès lors, le garçon s'était mis à voler ses camarades. Il venait de commettre un vol avec effraction chez un particulier quand il me fut amené. Il ne fut pas très difficile, en lui rendant moralement justice, de le remettre dans le droit chemin. Les parents avaient commis à son égard une série de bévues pédagogiques qui auraient pu faire de cet enfant, par ailleurs courageux et décidé, un véritable criminel.

Tout enfant qui se met à voler est sous le coup d'une injustice subie. L'injustice peut être imaginaire; l'objectivité n'a rien à faire ici. Elle peut être si puérile que les adultes la méconnaissent entièrement, mais ceci non plus ne l'empêche pas de compter beaucoup dans le cœur de l'enfant, au contraire. Il faut savoir que l'enfant, en pareil cas, n'est pas porté à formuler ses plaintes; il serait plutôt porté à les nier s'il était directement et maladroitement interrogé. Quelquefois même, il faut une habile technique pour détecter son sentiment.

Pour comprendre le conflit sous-jacent, quelquefois tota-

lement inconscient, par conséquent radicalement inavouable, il faut considérer ce que l'enfant vole et l'usage qu'il en fait. S'il dérobe des friandises pour les manger en cachette, on reconnaît facilement les effets de l'insatisfaction de la première enfance et il faut chercher quelle privation ou quelle insatisfaction actuelle a pu, par analogie, réveiller les forces latentes. Ce n'est pas nécessairement une privation matérielle mais quelquefois une privation, réelle ou imaginaire, d'affection, d'égards, de gâteries, ou une privation de puissance ou de considération à l'occasion des épreuves scolaires (provoquant alors une régression des affects jusqu'au plan digestif), une jalousie, l'envie de quelque chose irréalisable. Si l'enfant vole un autre enfant, il est assurément poussé par une rivalité refoulée; s'il dérobe un objet de parure (dans le cas d'une fille) ou une arme (dans le cas d'un garçon), le désir de puissance apparaît plus clairement.

L'usage de l'objet volé est également significatif. Certains enfants volent de l'argent pour le dépenser devant leurs camarades : ils veulent alors compenser une infériorité. D'autres volent pour faire des cadeaux, par besoin de se rendre sympathiques et de se faire aimer (privation affective). J'ai connu un garçon de douze ans qui volait de l'argent à des adultes pour offrir des jouets aux enfants de ces adultes, généralement des enfants plus jeunes que lui. Son mécanisme était un peu plus complexe : ses parents ne lui avaient jamais acheté de jouets lorsqu'il était petit et il était poussé, sans s'en rendre compte, à rétablir ce qu'il avait senti comme une injustice. Il s'identifiait au petit recevant un cadeau, et il apaisait sa propre déception d'autrefois en la personne d'un autre enfant. En même temps, il prenait le rôle d'un adulte généreux pour mieux oublier sa situation réelle d'enfant privé. Peut-être aurait-il donné ses propres jouets s'il en avait possédé, mais il n'aurait pas joui alors du sentiment d'être riche et puissant dont il avait besoin pour renoncer à ses revendications enfantines.

Il semble ainsi que la combinaison de l'insatisfaction digestive avec le refus des règles sociales soit nécessaire à produire un voleur; mais cette puissance, pour « passer à l'acte », doit

quelquefois être sollicitée par des mobiles affectifs. Parmi ceux-ci, le sentiment vague de culpabilité, l'impression d'être entaché de quelque réprobation alors que sont publiés ou refoulés les motifs initiaux, peut inspirer l'acte délictueux comme une réalisation en quelque sorte apaisante et cathartique de l'impression obsédante. L'enfant vole pour savoir enfin de quoi il est coupable et pour, éventuellement, liquider sa culpabilité au moyen d'une punition. Dans ce cas, plus le milieu réprouve le vol, plus le vol sera attrayant.

Inversement, l'entraînement au vol chez les enfants qui vivent parmi les voleurs ne requiert pas tant de déterminantes : il résulte d'une simple imitation. Quelquefois même, il devient méritoire comme un jeu réussi. Les Lacédémoniens, si nous en croyons Aristote et Xénophon, entraînaient les jeunes gens à voler. A condition qu'ils ne se fissent pas prendre, l'acte était considéré comme sportif et si les jeunes gens étaient quelquefois punis, ce n'était pas pour leur larcin, mais pour leur maladresse. De même chez certains nomades, l'enfant est entraîné à voler avec l'approbation du milieu. L'imitation se produit alors sans le moindre conflit psychologique. On sait que lorsque le pillage est autorisé, par exemple à la guerre, personne n'éprouve plus de scrupules à prendre le bien d'autrui. Ceci montre à quel point le vol ou la probité sont des réactions à la règle sociale, combien, par ailleurs, est fragile et conventionnel le respect de la propriété.

On comprend que l'habitude de respecter la propriété, fixée chez les adultes par une vieille peur du gendarme, devienne une seconde nature. Il n'en est pas de même chez l'enfant qui se trouve plus près des instincts primitifs et, pour lui, l'impulsion au vol est beaucoup plus irrésistible que pour l'adulte. Au lieu de lui appliquer des « sanctions exemplaires » qui le pervertissent généralement, il est beaucoup plus indiqué de le réadapter aux règles sociales, ce qui s'obtient assez facilement avant l'adolescence et donne généralement des résultats durables.

La conduite à tenir à l'égard de l'enfant voleur consiste, comme toujours, à découvrir son conflit psychique plus ou moins inconscient, à le lui expliquer, puis à lui donner satis-

faction pour apaiser, au moins sur le plan affectif, ses revendications. Ensuite, il convient de solliciter le développement de ses instincts sociaux en lui faisant apprécier les avantages qu'il peut tirer du droit de propriété aussi bien sur le plan matériel (en obtenant une garantie pour son avoir propre) que sur le plan moral (en obtenant la confiance et l'estime du milieu). Dire à l'enfant voleur qu'il est irrémédiablement déshonoré, qu'il finira au bagne, etc., c'est lui couper la seule voie possible d'amendement. Au contraire, on sait que les voleurs peuvent devenir les gens les plus scrupuleux du monde envers ceux qui, connaissant leurs fautes, leur ont quand même fait confiance. On le sait fort bien dans les prisons.

L'éducation des instincts sociaux ne saurait en aucune façon être obtenue par la violence. On peut condamner les voleurs aux pires supplices sans diminuer le vol : l'expérience a été faite. Pour faire accepter à l'enfant le pacte social, il faut rendre ce dernier aimable et avantageux. Il faut surtout que l'éducateur se montre d'une justice scrupuleuse. En vérité, parmi ces pédagogues si zélés à enseigner le respect de la propriété, combien y en a-t-il qui respectent les droits et la propriété de l'enfant, depuis les parents qui disposent de ses jouets sans le consulter, jusqu'aux professeurs qui « confisquent » n'importe quoi sous prétexte de discipline ? En matière d'éducation sociale, rien ne vaut le bon exemple et la réciprocité.

IX

L'ENFANT MÉCHANT

Les lois de concurrence vitale qui régissent la vie de tous les êtres sont assez cruelles et l'humanité s'en ressent fortement. Si nous voulions juger les hommes d'après l'idéale bonté, ils feraient volontier figure de diables. Si nous nous contentions de les juger par rapport aux autres créatures, il faudrait reconnaître que la férocité générale déployée ailleurs pour des fins vitales, a poussé chez eux un nouveau rameau, celui du sadisme voluptueux, de la joie toute gratuite à faire souffrir, mais il faudrait ajouter, pour être justes, qu'ils ont, en contrepartie, conçu un idéal moral de bonté. Il serait fastidieux et déplacé de développer l'exposé de la méchanceté humaine : le moindre livre d'histoire est suffisamment évocateur. Il s'agit ici de comprendre comment la malignité d'un enfant peut dépasser notablement celle des autres au point qu'il puisse être qualifié de méchant.

L'enfant, plus proche des instincts primitifs, doit naturellement se montrer, toutes choses égales, plus cruel que l'adulte. En fait, il est peu d'enfants qui n'aient, à un moment ou à un autre, torturé des êtres plus faibles qu'eux.

L'agressivité apparaît, chez les animaux, liée aux nécessités alimentaires. Dès que le jeune est privé des soins de ses progéniteurs, il faut qu'il pourchasse lui-même ses proies; la joie d'apaiser sa faim se confond avec le geste de tuer. Chez l'homme ces instincts se développent avec l'apparition des dents et vont

s'exercer sa vie durant. Bien plus, l'agressivité devra lui servir à lutter contre ses semblables puisque l'homme possède, entre les animaux, cette particularité de faire la guerre à ses congénères. Le problème quasi permanent sera pour lui de tuer ou d'être tué au point que tout meurtre prendra pour lui une certaine signification de sécurité. La méchanceté pourrait en partie s'expliquer par une accumulation de rancunes et de terreurs dans l'inconscient collectif de l'humanité, par le besoin de se débarrasser d'une peur ancienne et oubliée, car l'homme cesse de se représenter victime quand il prend le rôle de bourreau. Cette férocité potentielle serait déclenchée, chez certains individus, par des circonstances particulières telles qu'un traumatisme affectif au stade dentaire des instincts digestifs, fixant les énergies vitales sur l'attitude d'attaque et les empêchant d'évoluer vers d'autres possibilités. Chez des sujets ainsi orientés, l'amour deviendrait incapable de mener à la bonté mais ajouterait ses énergies propres à la cruauté primitive et le dynamisme sexuel au dynamisme digestif.

Ainsi, les terreurs archaïques de l'humanité tendraient à se neutraliser chez certains par le double mécanisme de l'introjection et de la protection : le sujet se ferait bourreau pour oublier qu'il peut être victime; il introjecterait l'avantage d'être le plus fort. En même temps, il détruirait, dans la personne d'un autre être, tout ce qu'il a voulu rejeter de lui-même : faiblesse, peur, défaite, soumission.

C'est un fait connu que la peur développe la méchanceté : les enfants maltraités deviennent des adultes cruels; la mode des châtiments corporels fait des populations sadiques; les spectacles sanglants, toutes les histoires terrifiantes, excitent la méchanceté comme contre-partie de la peur. Inversement, la sécurité permet la douceur : on dompte les bêtes féroces en les rassurant.

Normalement, la férocité des instincts primitifs se trouve endiguée par deux barrages successifs au cours du développement affectif. D'abord, les instincts sociaux amènent à respecter les autres, même faibles, pour mériter d'être épargné par les plus forts; ils inspirent le sentiment de sécurité que donne l'association et ils dirigent l'agressivité vers les êtres qui

sont hors du clan, hors de la race, hors de l'espèce. Ensuite, une évolution normale de la sexualité fait apparaître un besoin d'identification avec l'objet aimé, une poussée de tendresse qui peut se diffuser sur toute la création, car l'idéalisme juvénile de sacrifice et d'héroïsme précède les instincts parentaux en vertu desquels le sujet protégera ceux qui sont faibles.

Ces deux barrages peuvent manquer leur effet. L'enfant anormalement méchant est non seulement un sujet fixé au stade dentaire, incapable de poursuivre ultérieurement une évolution normale, mais souvent un sujet qui a subi des violences, enduré des terreurs excessives au moment où les instincts sociaux faisaient leur apparition, un sujet que l'amour trouvera ensuite imperméable. Quelquefois une jalousie accumulée et refoulée, par exemple la rivalité pour un frère ou une sœur, fournit un fond de haine qui pourra ensuite être transféré, mais ce sont surtout les persécutions et les brimades par les autres enfants, les mauvais traitements infligés par les adultes sadiques, qui exaspéreront la cruauté.

On connaît en clinique des « pervers constitutionnels » qui paraissent tellement fixés dans leur cruauté, tellement réfractaires à toute loi sociale et « amoraux » que rien ne paraît capable de les ramener dans la voie des sentiments normaux. Ils sont comme des sauvages que rien ne saurait civiliser, des brutes que rien ne pourrait adoucir. Ceux-là n'ont sans doute pas subi des déterminantes différentes sur le mode affectif, quelles que soient les tares somatiques ou héréditaires, d'ailleurs inconnues, qui pourraient être à la base et qui auraient influencé cette évolution. En fait, il faut être prudent dans ce genre de diagnostic surtout chez des sujets jeunes car il ne serai pas impossible qu'une rééducation appropriée, à condition d'être appliquée très précocement, guérît encore certains de ces cas.

Avec l'âge, la méchanceté enfantine peut devenir tendance criminelle, surtout quand les instincts sociaux ont été profondément perturbés. Il est donc d'une extrême importance de rééduquer efficacement la méchanceté enfantine, quand elle dépasse les limites habituelles.

Il faut d'abord reconnaître le traumatisme qui a perturbé

les instincts au stade digestif, le rendre conscient, s'efforcer de dériver la férocité naturelle vers des sublimations utiles, proposer pour l'avenir des professions qui mettront en contact avec la souffrance ou la mort mais dans un but social, voire bienfaisant (chirurgien, boucher, armurier, militaire, magistrat, policier, etc.). Comme pour les cas précédents, il faudrait solliciter l'éveil et le développement des instincts sociaux par les avantages de la coopération (jeux, occasions de se distinguer d'une façon louable, estime et considération, etc.). Il faudrait ramener à la conscience les objets des terreurs enfantines, les violences qui ont été oubliées, pour fixer à ces souvenirs retrouvés l'angoisse diffuse qui habite ces sujets et la liquider ainsi. De même faudrait-il explorer les haines méconnues, susceptibles de dérivations actuelles. Il faudrait apaiser soigneusement la peur et les rancunes, assouvir le besoin de protection, de sécurité, d'estime, qui n'a pas reçu sa mesure en temps utile. Sans doute, plus la révolte a été profonde, plus la bonté à déployer dans cette rééducation doit être généreuse et il y aurait des déceptions au début pour ceux qui escompteraient une réponse immédiate, mais les difficultés de départ ne signifient pas qu'il n'y ait rien à faire. Il faudrait surtout compter sur l'amour qui est, pour toutes ces cruautés, le solvant royal, et s'efforcer d'y préparer l'enfant par tous les moyens sains et normaux, en lui faisant comprendre qu'il peut y prétendre comme les autres, à condition d'entrer dans la voie voulue. Chez un être jeune, beaucoup de perversités céderaient à ces moyens.

Une chose est certaine, c'est que toute autre attitude que la bonté et la compréhension enfoncent l'enfant méchant dans la mauvaise voie.

X

L'ENFANT VICIEUX

On réserve habituellement l'épithète « vicieux » à l'enfant qu'on estime anormalement préoccupé de choses sexuelles, avec ou sans pratiques particulières, mais il est clair que pareille appréciation dépend entièrement de l'idée que l'éducateur se fait de la normale, dans un domaine rempli d'ignorance et de préjugés.

Normalement, l'enfant, dès l'âge le plus tendre, est fortement sensibilisé à la sexualité parce qu'elle correspond à un instinct qu'il porte en puissance, à un instinct qui attend l'heure d'entrer en activité dans une sorte de demi-anesthésie ou de sommeil partiel. Il y a là une réserve énorme d'énergie vitale que la moindre circonstance peut déclencher prématurément, comparable à un « baril de poudre ». Comme l'éveil de la sexualité ne doit pas s'opérer brusquement mais couronner toute une évolution préparatoire, selon une continuité étroite de mécanismes successifs, comme les pulsions de l'instinct sexuel vont se borner à déplacer, regrouper, refondre, des tendances déjà élaborées dans le développement des instincts digestifs (sensualité) et sociaux (sentimentalité), on peut considérer que la petite enfance montre déjà la trame sur laquelle sera tissée toute la sexualité future et que chaque fil en peut être tiraillé par une excitation inadéquate, provoquant des perturbations ultérieures. C'est ainsi que la vision de scènes sexuelles, chez un enfant de quelques mois qui

assiste aux intimités de ses parents, met prématurément en branle des résonances instinctives et celles-ci, précisément parce qu'elles sont extrêmement vagues, informes, inconscientes, incapables de correspondre à quelque représentation claire, déterminent une angoisse profonde.

De toute façon, l'enfant normal présente très tôt une vive curiosité pour les choses sexuelles. A cinq ans, il demande des explications sur les mystères de la naissance (d'où viennent les enfants ?) et, à huit ans, il commence en général à entrevoir les conditions de l'accouplement et de la fécondation. Entre temps, il est vivement intrigué par les différences morphologiques entre les sexes et se sent porté à des investigations de toute nature (jeux de l'exhibitionnisme réciproque). Au début, il distingue mal la sexualité des fonctions excrémentielles et tout ce qui le traumatise à ce moment peut produire des connexions fâcheuses entre les instincts correspondants.

On a également observé que l'enfant d'un ou deux ans se complaît fréquemment à des attouchements sexuels vagues, mais que ces habitudes s'atténuent ou disparaissent généralement entre cinq et treize ans; à ce moment, l'enfant tend à réaliser un onanisme caractérisé. Ceci arrive à la quasi-totalité des garçons et à plus de la moitié des filles, mais peut être complètement oublié ou refoulé dans la suite au point que beaucoup d'adultes ont, de bonne foi, oublié leur propre histoire. L'onanisme est d'ailleurs l'apanage des primates : l'homme en partage avec les singes la tendance régulière en raison du fonctionnement sexuel permanent et de la possession des mains. Il s'agit en quelque sorte d'un jeu préparatoire à l'activité fonctionnelle normale qui suivra la puberté; ce jeu se produit infailliblement chaque fois que l'éducation n'y oppose pas des barrières.

L'éducation, en effet, peut prévenir et empêcher le déroulement spontané de ces manifestations habituelles et elle le fait généralement en vertu de l'éthique courante. Elle n'y réussit que partiellement d'ailleurs et il ne faut pas perdre de vue que ce qui est artificiel, c'est cette répression; il convient de ne pas considérer comme vice ou anomalie ce qui n'est qu'une manifestation régulière de l'instinct.

Dans ce domaine, les pédagogues se soucient peu, en général, des données biologiques et les préjugés s'entourent de mystères religieux et d'impératifs irrationnels. Aussi l'éducation des enfants se trouve-t-elle livrée aux conceptions plus ou moins fantaisistes des pédagogues dont la plupart n'offrent pas la garantie d'avoir suivi eux-mêmes un développement et une maturation louables de leur sexualité. Il en résulte toutes sortes d'aberrations dont les conséquences sont graves en ce sens que, loin de mener l'enfant vers l'idéal vertueux qu'on souhaiterait, elles dérangent l'évolution des instincts sexuels et la poussent vers toutes sortes de perversions.

En général, l'atmosphère de réprobation et d'abomination dont les éducateurs entourent les premières curiosités de l'enfant associent un sentiment de culpabilité et de laideur aux représentations sexuelles, amorçant ainsi soit un refoulement des énergies correspondantes avec production de névroses ultérieures (non seulement impuissance ou frigidité, mais angoisses les plus diverses), soit une tendance définitive à poursuivre les satisfactions sexuelles dans un cadre de honte, de scandale, de turpitude. Lorsqu'il se produit une régression des instincts sexuels sur un fond d'instincts digestifs traumatisés et sur une socialité incomplète, on assiste à l'éclosion du sadisme. Si les instincts sociaux, au contraire, se sont développés dans le sens inhibiteur, ces tendances se renversent en masochisme.

Souvent, l'interdiction portée sur les rapports entre sexes différents conduit les enfants à l'homosexualité comme à un moindre mal, d'autant plus que, vers la puberté, comme l'a montré Maranon, en raison des différents rythmes de développement que suivent les éléments masculins et féminins composant chaque individu, l'intersexualité se trouve réalisée au maximum. Ici, le masochisme des garçons renforce l'homosexualité et la dirige dans un sens de pédérastie passive, tandis que le masochisme des filles, lorsqu'un refoulement de la sexualité ne l'oriente pas vers le mysticisme, conduit plutôt à la prostitution. Celle-ci se présente, en effet, comme un comportement névropathique, souvent lié à la frigidité et à un certain degré d'inversion.

L'éducateur doit comprendre que son rôle consiste avant tout à guider sainement le développement de la sexualité de l'enfant, non à combattre celle-ci comme une manifestation indésirable. C'est par la sexualité que l'enfant passera à l'oblativité, à la générosité, à l'esprit de sacrifice; c'est là qu'il trouvera la source de tous les héroïsmes et de toutes les tendresses. Au contraire, une sexualité contrariée mène à coup sûr vers la névrose et la perversion. La tâche de l'éducateur consiste à laisser s'épanouir l'instinct, tout en maintenant ses manifestations extérieures dans le cadre des usages et de la bonne tenue. Aussi doit-il s'abstenir de toutes les condamnations solennelles qui provoquent angoisse, déviation, puis perversion finale, pour recommander la décence, non comme un impératif surhumain, mais au titre de savoir-vivre et de bonnes manières.

Il importe de répondre aux curiosités légitimes de l'enfant par un enseignement sexuel sain et naturel, dans le cadre des leçons de choses ordinaires, en rapport avec l'âge ou les demandes normales de l'enfant. Il convient de débarrasser son esprit de toutes les terreurs et de tous les dégoûts qu'une éducation exagérée attache trop souvent pour lui aux rapprochements sexuels. Il faut surtout détacher les élans affectifs de l'adolescence, d'où découlera toute la valeur sentimentale du sujet, de la fâcheuse impression de culpabilité qu'a imposée une morale incompréhensive en elle-même et surtout incompréhensible pour les enfants. Il ne faut pas perdre de vue que le plus sûr moyen de rendre un enfant vicieux consiste à l'élever dans une excessive pruderie.

En ce qui concerne l'onanisme, on a remarqué que l'enfant déçu, mécontent, se croyant négligé, verse plus volontiers dans ces pratiques ou tend à les exagérer. Il faut considérer tout excès ou toute précocité anormale dans ce sens comme l'indication d'un conflit affectif et s'efforcer d'y remédier. Bien souvent, chez les garçons, l'onanisme ne poursuit pas un but de satisfaction voluptueuse, mais une affirmation d'existence sur le mode viril, une sorte d'assurance contre la castration (terreur liée à des angoisses ancestrales imprimées dans l'inconscient collectif de l'humanité). Dans ce cas, fournir au

garçon un moyen d'affirmer sa valeur par le travail scolaire, le sport, etc., supprimera infiniment mieux ce que l'onanisme a de choquant que les malédictions les plus théâtrales. Quant aux procédés mécaniques de vêtements défensifs ou de mains attachées, ils ne font qu'exaspérer l'instinct et l'engager dans des voies pathologiques; ils sont toujours condamnables. On doit se borner à présenter l'onanisme comme inesthétique ou puéril, sans paraître y attacher d'importance. Quelquefois même, il vaut mieux n'en pas parler, mais s'efforcer de remédier à l'insatisfaction affective de l'enfant en fixant son attention sur d'autres objets, tels que le jeu.

Si l'enfant se livre à des pratiques sexuelles avec des petits camarades, il faut voir là, souvent, un effort pour transformer en un jeu banal un acte qui, autrement, serait chargé d'une culpabilité terrible et il faut intervenir avec un tact extrême. Il faut aussi y chercher, si l'enfant, dans ces pratiques, s'attache exclusivement à un partenaire, une ébauche mal différenciée d'association sexuelle, une velléité appauvrie et trop précoce de réalisation normale, le tout combiné à un besoin affectif qu'il importe de ne pas traumatiser avec des brutalités quelconques. Les seules remontrances efficaces et bienfaisantes devront s'inspirer des bons usages et de l'élégance; il serait désastreux de faire intervenir le diable et l'enfer.

On a remarqué que l'éducation mixte exerce un effet très sédatif sur les curiosités sexuelles des enfants. Elle supprime le côté irritant du mystère qui, autrement, enveloppe l'autre sexe; elle supprime aussi la gaucherie des rapports entre garçons et filles, génératrice d'un sentiment d'infériorité et d'une compensation agressive. Si elle n'est pas supprimée à temps, cette gaucherie risque d'envenimer, la vie durant, les rapports entre hommes et femmes.

Lorsqu'on se trouve en présence d'un enfant qui manifeste une véritable frénésie sexuelle, avec tendance à provoquer les autres enfants, il est utile d'avoir des conversations franches et cordiales avec lui, de dissiper cette sorte de mirage infernal qui le fascine, en lui montrant la simplicité naturelle de la vie, en lui proposant une image en quelque sorte scientifique et objective des choses, en lui parlant des fonctions qu'il aura

plus tard à remplir, en l'invitant à rentrer dans le mouvement ordinaire de l'existence, en égalité avec les autres créatures. Il est bien rare qu'un enfant, par ailleurs normalement intelligent, ne rejoigne pas la norme dans une pareille atmosphère, car la plupart des excès que nous observons chez les enfants vicieux proviennent de l'abîme qu'ils ont senti entre la pureté de nos préceptes pédagogiques et la réalité du comportement moyen des hommes. Ne les écartelons plus entre une sentimentalité soi-disant angélique et une sensualité réputée abjecte : ce sera le meilleur moyen de les maintenir dans la santé morale.

Chez les fillettes, les dispositions vicieuses peuvent, dès l'âge de quatorze ou quinze ans, mener à la prostitution, d'autant plus que les sollicitations perverses ou intéressées ne manquent pas. Chez certaines, qui ont par ailleurs quelque déficience mentale, le seul moyen palliatif est l'éloignement de toute tentation, par exemple dans la solitude de la campagne, mais on ne commence généralement à s'occuper d'elles que quand le mal est irrémédiable. Il est possible qu'ultérieurement un amour sain dissipe ces tendances, mais la plus petite déception les aggraverait sûrement. Chez les filles saines d'esprit, il faut dépister le sentiment de culpabilité attaché aux choses sexuelles; il ne fait jamais défaut. Sentant leurs aspirations instinctives comme infâmes, ces fillettes ont inconsciemment tendance à tomber dans un comportement masochiste et névrotique, sorte de compromis entre la faute et la punition. Elles réalisent leur sexualité sous le mode dégradant que l'éducation leur a inspiré. La tendance à la prostitution est incompatible avec le sentiment amoureux. La tâche pédagogique consiste à diminuer le sentiment inconscient de culpabilité, cause du mal, et à orienter la fillette vers un idéal d'amour sentimental : c'est du moins sa seule chance de salut.

XI

L'ENFANT BOUDEUR

Dans leur aspect négatif, les instincts sociaux ont pour effet de freiner ou d'annuler les impulsions senties comme dangereuses ou condamnables. L'éducation cultive méthodiquement ces réflexes fondamentaux, innés, et y ajoute toutes sortes de réflexes conditionnés nouveaux. On apprend quelquefois aux enfants, dans les bonnes familles, à dominer leur colère en s'imposant une immobilité relative, une élocution ralentie, etc. Déjà la nature a appris à tous les êtres qui nous ont précédés la nécessité de mesurer leurs forces avant d'attaquer ou à différer leur action jusqu'au moment propice. La civilisation consiste, pour une bonne part, dans la culture de l'instinct d'inhibition.

Or, chaque fois qu'une violente impulsion a été ainsi coupée, l'énergie qui l'anime se trouve comme suspendue et l'affect qui l'a suscitée conserve sa charge. Alors que l'expression d'un sentiment fait très vite tomber la tension (le coléreux se calme vite après avoir cassé quelques objets ou proféré quelques cris), l'affect dont l'effet a été entravé par les mécanismes freinateurs demeure intense. Sans doute, les pensées formulées tacitement, certaines crispations d'impatience, en diminuent l'intensité petit à petit, dans une mesure chaque fois imperceptible, mais l'impulsion peut mettre des jours ou des semaines à tomber. Ici joue ce que nous avons appelé la loi de continuité à propos des instincts; elle semble valable pour toute la mécanique affective.

La bouderie représente un mouvement de colère ou de haine arrêté dans son expression immédiate, en quelque sorte crampé, une force qui continue à être freinée parce qu'elle n'est pas épuisée et qu'elle exploserait si le frein cessait d'agir. Il peut arriver que la bouderie suive un accès de colère manifestée, mais, dans ce cas, on trouve que la colère n'a pas épuisé le sentiment parce que, généralement, l'objet en était déplacé, la vraie revendication restant informulée. La bouderie est une sorte d'inhibition. Un sujet sûr de lui-même peut masquer cette tension sous une compensation ou une feinte : le boudeur ne le peut pas; il n'en a pas la force. Incapable de faire machine arrière ou de débrayer le moteur, il conserve ses freins bloqués et ne peut plus bouger.

Tel est du moins le point de départ de la bouderie. C'est un arrêt au point mort d'un caractère assez particulier, puisqu'il suppose une équivalence exacte entre les forces d'agression et les forces d'inhibition. Reste à savoir pourquoi il tend à durer et à se reproduire.

La raison en est que l'attitude de bouderie, une fois réalisée, devient susceptible d'utilisations secondaires; elle peut donner au sujet des satisfactions mineures auxquelles celui-ci tient d'autant plus qu'il ne peut en avoir d'autres.

D'abord, la bouderie représente une protestation permise. L'enfant serait puni s'il se permettait un accès de colère, mais on a moins de prise sur lui quand il se contente de promener un air triste, accablé, lourd de souffrance. Etre victime ou en revêtir les apparences, ce n'est pas être répréhensible, tandis qu'on se sentirait coupable à crier ou à battre. La censure des instincts sociaux se trouve satisfaite par cette substitution et pourtant, faire une telle mine, c'est encore traduire ce qu'on pense.

Bien plus, bouder, c'est devenir, pour l'entourage, un reproche muet; c'est l'accuser tacitement en lui signifiant que le lien de confiance, de sympathie, est coupé et qu'il ne doit plus compter sur de bons sentiments de la part du sujet. Bouder, c'est donc, par des moyens détournés et insidieux, essayer d'ennuyer l'adversaire en gagnant, par la durée ou la répétition, ce qu'on ne peut exprimer dans l'intensité.

Dans la bouderie apparaît une agressivité contenue, ramenée aux dimensions tolérables, sans trop de risques pour le boudeur.

En outre, la bouderie représente un moyen de se rendre intéressant, de s'imposer à l'attention, de simuler de grandioses infortunes alors que l'exposé franc des griefs serait banal et plat.

Grâce à ces utilisations secondaires, la bouderie devient vite un moyen de pression sur l'entourage et son emploi, si peu qu'il ait réussi dans ce sens ou même qu'il ait donné l'espoir de réussir, devient vite un système, un procédé économisant les forces d'expression et augmentant éventuellement le rendement voulu dans les relations avec autrui. En effet, l'entourage, si peu qu'il se sente coupable dans le conflit originel (et il y a de la faute de chacun dans tous les conflits), subit, dans l'ambiance du boudeur, la résonance de ses sentiments de culpabilité. Bien plus, ce qui résonne ainsi dans l'entourage, ce n'est pas le regret de telle ou telle action précise dirigée contre le boudeur (un mouvement d'impatience, un abus d'autorité, une injustice, une méchanceté), mais la cohorte diffuse et obscure de toutes les culpabilités refoulées vibrant à l'unisson. Peu de gens ont la conscience assez pure pour supporter sans ennui la présence prolongée du reproche incarné; peu sont assez sûrs de l'absolue rectitude de leur conduite pour ne pas répondre à cette accusation silencieuse. C'est pourquoi la bouderie constitue un moyen de pression très efficace sur l'entourage, une arme précieuse pour les faibles contre les forts. Bien souvent, dans les familles, on finit par céder au boudeur en lui concédant ce qu'il désire, pour « avoir la paix » dit-on, en vérité parce qu'on n'est pas assez sûr de son innocence pour supporter le climat d'accusation.

Plus un sujet a boudé, plus il a tendance à recommencer car une sorte d'automatisme, de réflexe acquis, l'y entraîne tout naturellement, même quand, les circonstances ayant changé, la bouderie ne peut plus prêter à une utilisation secondaire. Le boudeur devient la victime de son habitude, car il se trouve, d'une certaine manière, condamné à maintenir une attitude aussi désagréable pour lui que pour les autres et cela sans profit appréciable.

La bouderie commence assez tôt dans l'enfance, précisément

parce qu'elle est une ressource de faiblesse, mais elle peut se prolonger et s'amplifier chez les adultes. Maurice Maeterlinck, si nous en croyons les mémoires de Georgette Leblanc, était un grand boudeur; il pouvait s'enfermer dans son mutisme pendant plusieurs mois pour une contrariété futile et il maintenait tellement son attitude qu'il préférait gâcher des affaires importantes que de rompre son silence.

Le meilleur moyen de combattre la bouderie chez l'enfant n'est pas de le battre pour l'obliger à changer d'attitude. Par la violence on réussit seulement à rendre plus chronique et plus indéracinable l'esprit de revendication et de haine; on s'expose à le retrouver plus tard incurable et enrichi de ses intérêts composés. Il convient d'expliquer à l'enfant qu'on connaît ses griefs et qu'en toute justice on maintient son point de vue (encore faut-il être sûr d'être parfaitement équitable). Cette explication supprimera l'envie qu'il a de susciter des remords. Ensuite elle servira à dépouiller ses revendications de leur caractère mystérieux, héroïque et romanesque. Enfin, on l'amènera à renoncer à ce moyen puéril en lui offrant des possibilités plus valables de faire entendre ses revendications, en acceptant de discuter avec lui les interdictions qu'on aura cru bon de lui formuler ou les mesures qu'on aura dû prendre. On gagnera plus en autorité véritable s'il faut parfois reconnaître qu'on s'est trompé.

Tous ces moyens ne se montrent efficaces que s'ils sont appliqués très tôt, dès les premières velléités de bouderie; ils ne sont efficaces que dans une ambiance de calme, de maîtrise, de sûreté de la part des éducateurs, dans un régime libéral d'explications franches et d'autorité motivée.

XII

L'ENFANT TIMIDE

La timidité est une tendance à se troubler et à perdre ses moyens lorsqu'on se sent observé, particulièrement en présence de personnes inconnues. Le timide bégaie, rougit ou pâlit, se couvre de sueurs ou sent ses muqueuses sécher, tremble, perd la mémoire, commet des maladresses, se sent désorienté et éprouve un malaise intense. Il est peu de personnes qui n'aient éprouvé de la gêne en devant agir sous le regard attentif d'autrui, peu d'acteurs, d'orateurs, de musiciens qui n'aient ressenti le « trac ». Chez l'enfant, on peut dire qu'un certain degré de timidité est normal. Souvent la timidité s'accentue au moment de la puberté. Chez certains, elle atteint les proportions d'une inhibition véritable, empêchant par exemple de subir des examens. La timidité a de plus l'inconvénient d'exposer l'enfant qui en est le plus affecté à la persécution des autres. Ceux-ci sont satisfaits de se sentir plus forts en augmentant la faiblesse de leur victime et de combattre en un autre l'attitude d'infériorité qu'ils s'efforcent d'éliminer hors d'eux-mêmes. Le timide persécuté voit s'aggraver son état et conserve de ses difficultés enfantines un manque d'assurance qui le suivra toujours dans la vie. La timidité fait non seulement des êtres malheureux, mais des ratés dont le poids pèsera sur la société.

La timidité résulte évidemment d'une mauvaise prise de contact avec le milieu humain lors de l'épanouissement des

instincts sociaux. Le sujet n'a pas pris conscience d'une manière rassurante de sa valeur, de ses moyens, ni des dispositions d'autrui à son égard. Remarquons que, pour un enfant, le simple fait de vivre au milieu des adultes constitue déjà une infériorité réelle; faute d'encouragement, il peut renoncer à les égaler jamais et c'est pourquoi il est si important pour lui de pouvoir se mesurer avec des camarades de son âge. Toute infériorité, réelle ou imaginaire, ressentie par l'enfant lors de ses premiers contacts avec ses condisciples ou, en général, avec l'entourage, peut tellement handicaper celui-ci qu'il ne retrouvera jamais la confiance en lui : le fait d'être plus pauvre, moins bien vêtu, d'avoir une infirmité, une maladie, de se connaître quelque tare familiale, etc., joue un rôle typique.

Les instincts sociaux poussent l'enfant non seulement à imiter l'entourage, pour se faire tout pareil aux autres, mais par ailleurs, à se faire remarquer et à obtenir des succès d'approbation ou d'estime. Il y a un certain désir d'émulation qui fait rechercher l'admiration d'autrui; on peut y renoncer à la maturité, quand on a tiré de la vie d'autres satisfactions ou d'autres victoires, mais on en ressent un impérieux besoin quand on est enfant. Or, la compétition est bien proche de l'agressivité que les instincts sociaux doivent précisément freiner ou réduire, de sorte que le désir de briller, d'éclipser les rivaux s'oppose au sentiment qu'on ne peut ni ne doit le faire et cette opposition non résolue aboutit à une inhibition.

Si l'enfant n'était déterminé que par l'impression d'une infériorité quelconque, il pourrait se sentir humble et effacé sans éprouver cette angoisse qui caractérise la timidité, mais toute impression de ce genre suscite automatiquement, en vertu d'une sorte d'instinct de conservation, une réaction d'adaptation et, chaque fois que celle-ci n'est pas parfaitement appropriée, il s'ensuit un conflit intérieur, plus ou moins conscient. La réaction consiste d'abord, pour le timide, à faire dans la solitude des rêves de grandeur et si la disproportion devient trop grande entre le désir et les possibilités, l'enfant perd le sens du réel; il se dégoûte des choses objectives et se réfugie dans le monde intérieur de l'imagination, ce qui est le plus sûr moyen de devenir un raté. En outre, la réaction

comporte une sorte de haine pour les rivaux qui barrent le chemin de la vie, haine freinée par la morale instinctive. Il y a toujours dans la timidité un fond de culpabilité mais aussi un fond d'hostilité. Ce qui rend l'ambition condamnable, c'est le fait de se heurter aux instincts sociaux, c'est le fait d'être haineusement dirigée contre quelque concurrent. Ainsi le timide est le siège d'un tiraillement profond entre un exhibitionnisme agressif et une prudente abdication. Toutes ses énergies psychiques se trouvent engagées en court-circuit et il lui devient impossible de l'exprimer au dehors.

Cependant ce conflit intérieur tend à s'extérioriser. D'une part l'entourage perçoit instinctivement et inconsciemment l'hostilité latente qui est chez le timide; il réagit par de l'antipathie et, dans le monde enfantin surtout, par des persécutions. D'autre part, le timide éprouve un soulagement relatif à projeter à l'extérieur et à objectiver son conflit latent. Il accepte dans une certaine mesure les persécutions qui lui sont faites parce qu'elles annulent son sentiment vague de culpabilité. En devenant effectivement victime, il opère la catharsis et la compensation de sa haine inavouée. Ce mécanisme n'est pas sans parenté avec celui qui détermine la paranoïa et les délires de persécutions. Dans les deux cas, on voit apparaître les rêves de grandeur.

Certains timides parviennent à dominer les manifestations extérieures de leur trouble, ou mieux à les masquer sous une attitude arrogante, ironique, provocante, une attitude d'opposition et de contradiction, excellente manière d'aller au-devant des persécutions. Il faut savoir que toute insolence gratuite dissimule une peur morbide d'être déconsidéré, de sorte que l'orgueil, la vanité, ne font généralement que masquer une timidité qui se cache. C'est dire qu'en matière pédagogique, il est assez désastreux d'humilier les orgueilleux avec l'idée de les ramener à l'équilibre : c'est démolir le contrepoids et faire écrouler l'échafaudage.

Souvent la timidité apparaît vers la puberté ou s'aggrave à ce moment. La raison en est que les conflits sexuels s'ajoutent à des conflits sociaux imparfaitement résolus et viennent rompre l'apparence d'équilibre qui était réalisée. La rougeur du

visage offre presque toujours des connexions inconscientes avec un désir méconnu de s'affirmer et d'être admiré de l'autre sexe. J'ai soigné un exhibitionniste qui rougissait dès qu'une femme, dans la vie courante, lui adressait la parole. Il se forme là une intrication de refoulements et de compensations qu'il est quelquefois impossible de débrouiller sans une technique délicate.

Est-il besoin de dire que le premier devoir du pédagogue consiste à secourir l'enfant timide quand il est troublé, au lieu d'aggraver à plaisir son malaise, comme tant d'instituteurs ou de professeurs sadiques, et qu'il est urgent de le protéger contre les persécutions des autres enfants ?

Ensuite, il convient de rendre le timide conscient de ses ambitions, de ses rivalités haineuses et de la culpabilité qu'il y attache lui-même. En devenant conscient, un conflit psychique se dépouille de son angoisse et devient capable de solution.

Enfin, il faut s'ingénier pour trouver à l'enfant une possibilité de briller de quelque manière et de la façon la plus valable possible, si ce n'est en quelque branche du travail scolaire, du moins dans le sport ou le jeu. Un timide qui a trouvé la possibilité de gagner la considération du milieu et qui est dégagé de tout scrupule à le faire, est en bonne voie de guérison. Les traitements glandulaires ou médicamenteux peuvent modifier avantageusement le terrain physiologique, mais ne sauraient toucher à la racine du mal.

XIII

L'ENFANT PEUREUX

La peur est l'émotion qui se produit naturellement devant le danger! Elle peut être lucide, avec la conscience claire du péril, ou vague lorsqu'il s'agit d'un risque inconnu. Dans le premier cas, elle inspire la fuite, à moins que son intensité paralyse les réactions. Dans le deuxième cas et lorsque rien ne vient orienter l'action dans un sens ou dans un autre, elle inspire surtout l'angoisse.

La peur a joué un rôle constant dans l'évolution des espèces animales, comme signal du danger à éviter. Aussi voyons-nous les organismes les plus rudimentaires réagir plus vite à la peur qu'à tous les autres sentiments (Tchakotine). La peur paraît s'imprimer dans l'inconscient collectif de l'espèce et la prédisposition se transmet héréditairement. Beaucoup d'animaux ont une peur innée du serpent par exemple et tel jeune chien qui n'en a jamais vu, se montrera craintif devant un morceau de corde qui ressemble à un serpent; à plus forte raison devant un serpent véritable. Avant l'ouverture de la chasse, les jeunes perdrix, dit-on, ont peur des fusils, non des bâtons. L'humanité a hérité d'une peur collective qui résume toutes les souffrances qu'elle a endurées depuis l'origine et — fait particulier parmi les espèces diverses, — l'homme est spécialement disposé à avoir peur de ses semblables. Aussi la peur est-elle très répandue chez les enfants.

La peur s'accompagne de symptômes physiques divers :

troubles respiratoires, circulatoires, sudoraux, horripilation, etc., dont les principaux (dyspnée, sensation de froid, etc.) reproduisent les circonstances de la naissance, ce qui a permis à O. Rank de voir, dans cette première expérience de la vie, le schéma de toutes les angoisses ultérieures. Les symptômes somatiques de la peur peuvent prendre assez d'intensité pour provoquer la mort. Des chats qui n'en avaient pas l'habitude, transportés en chemin de fer, se sont couverts de sueur et sont morts. Chez les hommes, on cite des exemples semblables. J'ai vu un homme mourir d'émotion au moment ou on allait commencer son anesthésie pour l'opérer d'une hernie. On peut dire que, de tous les sentiments la peur est celui qui est capable de la plus grande intensité. Dès qu'elle atteint un certain degré, la peur produit des effets d'inhibition et de paralysie; inversement, le sentiment d'impuissance augmente considérablement la peur, comme le fait d'être lié.

L'enfant commence à manifester de la peur dès son sevrage. Vers deux ou trois ans, il est presque toujours enclin à s'effrayer des moindres choses. Cette disposition peureuse diminue généralement à la puberté; sinon, elle se liquide le plus souvent au moment des premiers rapports sexuels et cette particularité montre que les instincts sexuels peuvent jouer un rôle dans sa production.

Il est assez explicable que les petits enfants soient plus enclins à la peur. Leur faiblesse naturelle les rend relativement impuissants à se défendre; leur inexpérience augmente pour eux le domaine de l'inconnu; enfin leur âge revit les expériences archaïques d'une humanité primitive exposée à tous les dangers. Comme le primitif, le jeune enfant est porté à l'interprétation animiste du monde : il voit dans chaque objet un être ou une intention qui peut lui être hostile et il réagit par la peur à tout l'imprévu que représentent pour lui les choses naturelles et humaines.

Comme tous les affects, mais plus encore en raison de la place qu'elle occupe dans le psychisme humain, la peur tend à se déplacer d'un objet à un autre. Tel enfant qui a eu peur d'un train peut ensuite étendre sa peur à tout ce qui siffle ou à tout ce qui fume ou à tout ce qui fait un bruit comparable.

La peur de l'inconnu et du danger voisine avec la curiosité et la joie de la découverte. De même a-t-on pu prétendre qu'elle aurait des frontières communes avec la volupté en ce sens que la volupté très amplifiée se confondrait avec la peur et que la peur, à ses degrés les plus atténués, comporterait quelque chose de nettement voluptueux. A l'analyse, certains rêves montrent bien le passage d'un état à l'autre.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait que les enfants accueillent avec beaucoup d'intérêt les évocations ou les spectacles qui produisent une certaine peur. Tout le problème d'adaptation va consister pour eux à dominer des peurs successives, et leur curiosité pour ce qui est effrayant est une tentative pour vaincre la terreur par le moyen du jeu et de l'habitude. Parce qu'ils sont très accessibles aux impressions de peur, celles-ci donnent aux éducateurs un moyen d'agir fortement sur eux. Beaucoup de nourrices, de bonnes d'enfants et de parents inintelligents exploitent cette disposition, soit pour obtenir l'obéissance, le silence, soit dans un but gratuitement et inconsciemment sadique. L'usage veut qu'on entoure l'enfant de toutes sortes de légendes terrifiantes : contes de nourrices, Croquemitaine, Barbe-Bleue, sans compter les pires horreurs de l'histoire, fixant ainsi d'une manière permanente des tendances infantiles qui, sans cette culture artificielle, devraient normalement disparaître à un âge plus avancé.

Ceci se produit lorsque la dose supportable de peur est dépassée : l'assimilation psychique ne peut plus se faire. Beaucoup d'observateurs impartiaux ont remarqué l'effet perturbateur de ces légendes, notamment Ch. Richet qui dit fort justement : « Il faut s'efforcer d'écarter de l'intelligence des enfants tout ce que développe le côté effrayant des contes de fées... Bien des enfants peureux et nerveux sont devenus par la peur — cercle vicieux redoutable — plus peureux et plus nerveux encore. » [1]

Il est d'ailleurs remarquable que les légendes avec lesquelles on effraye les enfants comportent un symbolisme sexuel, aussi apparent que dans les chansons populaires à double sens,

[1] Ch. Richet, *L'intelligence et l'homme*, Alcan, Paris, 1936, p. 199.

malgré la volonté des éducateurs de ne pas le voir. Le Petit Chaperon Rouge est la fillette qui, arrivée à l'âge de la puberté (rouge), rencontre le monde des instincts (forêt) et le partenaire au long museau (ou aux longues oreilles) dont elle va partager le lit, le tout dans une atmosphère de drame et de mort. Barbe-Bleue, le mari assassin, constitue une évocation aussi sadique que les pires histoires de la presse concernant les « satyres ». Or, tout contact prématuré de l'enfant avec les problèmes sexuels (aussi bien ces histoires symboliques que les spectacles surpris, les exhibitions, ou les attouchements auxquels les enfants des deux sexes sont si souvent exposés) provoque une angoisse spéciale, capable de se déplacer en une peur quelconque. Il est compréhensible qu'un instinct, sollicité avant le moment normal de son épanouissement, donne une réponse indistincte, insaisissable à la conscience, donc pénible et effrayante : on a peur de ce qu'on ne connaît pas, de ce qu'on ne peut comprendre ni identifier. Beaucoup de peurs ches les enfants traduisent la réponse — pour eux incompréhensible — d'un instinct encore enveloppé de ténèbres. Les petits ont peur de la sexualité qui leur paraît mystérieuse et terrible, comme nous avons peur de la mort, tant que le déroulement des expériences vitales ne nous a pas préparés à l'aborder. Nous voyons ici apparaître un lien psychique entre la peur et la volupté, entre la volupté et la mort, et nous pourrions trouver là de nouveaux éclaircissements sur la genèse profonde du masochisme.

Autant la peur dominée rend l'enfant confiant et courageux, autant la peur qu'il n'a pas pu vaincre le précipite vers des réactions négatives : fuite, lâcheté, avec besoin, en manière de compensation, de projeter sa peur sur d'autres êtres, donc envie de torturer, d'effrayer des créatures plus faibles. L'enfant ainsi orienté vers le sadisme multipliera ses ravages et propagera à son tour la névrose chez les enfants qui lui seront confiés plus tard. Les générations ainsi contaminées deviendront lâches, cruelles et dévorées de névroses anxieuses : voilà à quoi mènent, en fin de compte, les innocentes histoires de Croquemitaine; certains épisodes de la Vie des Saints présentés avec un luxe complaisant de scènes de torture, peuvent aussi avoir des effets bien inattendus.

On comprend qu'il n'y ait rien de plus absurde ni de plus criminel que de fonder l'éducation sur la peur (« Il faut bien que les enfants aient peur de quelque chose », disent les sots) ou d'augmenter les terreurs de l'enfant peureux sous prétexte de l'habituer (en le forçant, par exemple, à aller seul à la cave, en l'enfermant dans le cabinet noir). Il n'y a pas d'autre attitude à prendre que de rassurer l'enfant peureux en l'amenant doucement à explorer l'objet de ses terreurs. Encore ne faut-il pas s'irriter si, malgré un pareil examen, l'enfant persiste dans son interprétation animiste du monde, car ceci correspond à son âge. Il faut penser que la peur est, dans une certaine mesure, le lot fatal de l'enfance et que, normalement, l'âge adulte devra la résorber, pourvu que des interventions maladroites ne l'aient aggravée au delà des limites voulues et il faut s'efforcer de diriger cette évolution naturelle selon le moyen sain d'une compréhension plus objective et plus rationnelle des choses. C'est par des explications qu'on réduira la peur, mais en sachant découvrir sous la peur manifestée le déplacement d'une peur refoulée, d'un problème latent et quelquefois inconscient. Ici une technique avertie devient quelquefois indispensable pour dépister les angoisses qui se lient à des émotions obscures comme celles dont nous avons parlé.

XI

L'ENFANT DISSIPÉ

C'est à tort qu'on qualifie quelquefois de « dissipé » l'enfant inattentif, dont l'esprit ne reste pas fixé sur l'objectif qu'on propose à son attention. La dissipation proprement dite consiste en une exubérance de gestes, d'actions, plus ou moins coordonnés ou puérils, montrant que l'enfant abandonne l'attitude physique et mentale de l'attention, mais surtout traduisant une révolte embryonnaire. La dissipation se prolonge tout naturellement dans le « chahut ».

A bien réfléchir, le plus étonnant n'est pas que l'enfant, avec la vivacité, la diversité de ses sensations, avec son manque d'entraînement à maintenir une attitude, avec l'intense besoin d'activité propre à son âge, manifeste de la dissipation devant la gravité du travail scolaire. L'étonnant serait plutôt que la majorité des enfants parvienne à suivre des leçons avec une attention dont seraient incapables la plupart des adultes éloignés de la vie intellectuelle. Je veux dire que des adulte non entraînés au travail mental et obligés d'écouter pendant des heures des leçons dont le sujet ne les intéresse pas, ne résisteraient pas à l'épreuve : on sait tout le soin que prennent les conférenciers pour épargner à leur auditoire mondain toutes les notions un peu spéciales, pour entrecouper leur exposé d'anecdotes reposantes; on sait avec quel soin les articles de journaux ou les textes de radio sont expurgés de tout ce qui pourrait solliciter un effort mental et, par ailleurs, on peut

facilement imaginer les effets d'un cours de philologie ou de mathématiques imposé à un public de métro.

Il faut, pour maintenir l'attention, non pas cette pseudo-faculté élémentaire qu'on appelle volonté et qui n'est, à tout prendre, que l'illusion euphorique accompagnant la synergie parfaite de toutes les énergies psychiques, mais l'intérêt qui représente une forme de l'amour et qui est de nature affective. On n'est attentif que pour ce qui touche sentimentalement ou pour ce qui rentre dans un champ de pensée ou de connaissance auquel on a, d'avance, donné son cœur. On ne s'efforce de comprendre et d'assimiler un théorème que si l'on a, préalablement, entouré les mathématiques d'un affect positif, soit parce qu'on a aimé sa propre personne sous un aspect mathématicien, soit parce qu'on éprouve un sentiment affectueux pour le professeur; dans ce cas, comprendre la leçon est un moyen de communier mentalement avec la personne aimée. L'expérience montre que les enfants se donnent avec ardeur à une étude ou s'en dégoûtent selon la sympathie ou l'antipathie que leur inspire le maître. Il y a là une telle mobilisation d'affect que, chez des adolescents ou des adultes, l'enthousiasme pour la science mène très souvent à l'amour le plus caractérisé pour le professeur — et inversement.

Heureusement, l'enfant est naturellement plein d'une curiosité multiple et il est relativement facile de fixer son intérêt affectif; c'est pourquoi on peut obtenir de lui, particulièrement dans l'enseignement secondaire, une application intellectuelle étendue aux matières les plus diverses dont la plupart des adultes, spécialisés ou détournés vers d'autres préoccupations, deviennent incapables. Seulement, on peut aussi facilement le dégoûter d'une matière en particulier ou des études en général.

L'enfant se dégoûte du travail scolaire le plus souvent parce qu'on n'a pas apprécié ses efforts au prix qu'il leur donne lui-même, parce qu'on ne l'a pas assez aidé à vaincre les premières difficultés, parce qu'il a éprouvé l'impression d'une incapacité ou d'une infériorité définitives, parce que le professeur a été injuste ou méchant à son égard, parce qu'il a eu l'impression qu'on lui demandait trop d'efforts pour ses possibilités. Alors le contact affectif manque de s'établir ou se rompt et l'attention

devient alors impossible. Remarquons bien qu'il ne s'agit pas ici d'un jugement ni d'une attitude volontaire chez l'enfant : il ne décide pas, dans la lucidité de sa conscience, de refuser les efforts qu'on lui demande, il ne prend pas volontairement le parti de la révolte; mais l'entrain qui, seul, rend les efforts possibles, se trouve supprimé et il n'y a pas de « volonté » qui tienne pour remplacer l'amour. Voilà ce que les éducateurs devraient comprendre avec un minimum de clairvoyance et de pitié.

La dissipation est une réaction à cette sorte de rupture d'attelage psychologique. L'école de Janet pourrait parler ici d'une dégradation de la tension psychologique; celle-ci, le ressort enlevé et désormais incapable d'atteindre le but, se dépense en activités dérivées et aberrantes. En fait, il n'est pas difficile de retrouver, chez l'enfant dissipé, des éléments d'agressivité et de rancune. La dissipation est une protestation doublée d'une ironie hostile; l'enfant se moque de son professeur et lui déclare la guerre avec les petits moyens dont il dispose et dans la situation d'infériorité évidente où il se trouve. Ici, la spontanéité, l'exubérance naturelles n'étant plus contenues dans un champ affectif, déploient leurs effets : l'enfant est entraîné dans une attitude de révolte plus qu'il ne la choisit; il ne peut guère faire autrement. D'ailleurs, s'il était découragé par un sentiment d'infériorité quelconque tout en conservant, par aventure, de la sympathie au professeur, il pourrait s'amuser à mille choses sans troubler la classe. En fait, on ne manque jamais de le punir dès qu'il ne suit plus les leçons et ses sentiments s'aigrissent à coup sûr.

D'autre part, en amusant ses camarades, en s'imposant par ses grimaces à leur attention, voire en récoltant des punitions exemplaires, le dissipé se constitue une personnalité dans la classe. Il trouve là un moyen de se faire remarquer. Incapable de briller dans les interrogations ou les compositions, il ne lui reste plus qu'à se singulariser dans l'attitude inverse et à se faire remarquer par ses mauvais tours. Ce n'est pas parce qu'il est dissipé que le mauvais élève éprouve des difficultés dans ses études, c'est parce qu'il ne réussit pas qu'il éprouve des sentiments d'infériorité et qu'il compense son désappoin-

tement et sa honte par le désir de s'affirmer à tout prix. Le dissipé veut obtenir, à défaut de l'estime de ses maîtres, ou de ses parents (à laquelle il a dû renoncer), une certaine admiration de ses camarades. Il veut s'imposer à l'attention par les moyens enfantins dont il dispose, faisant des grimaces, enfreignant la discipline et obtenant de l'auditoire un succès de rire.

En prenant son parti d'être dissipé, l'enfant cherche, à vrai dire, à localiser le mal moral dont il souffre, limitant au domaine des études son sentiment d'infériorité et gagnant par ailleurs un prestige de mauvais aloi aux yeux de ses condisciples : il fait en quelque sorte la part du feu dans l'abdication forcée de ses prétentions au succès total; il compense comme il peut pour ne pas devenir tout à fait nul et obscur. On pourrait voir dans ses pitreries un effort de guérison relative sur le plan des instincts sociaux.

Mais il y a plus encore. Non seulement le dissipé exprime une rancune contre le professeur dont il trouble les cours, auquel il cause des ennuis (quel que soit le prix qu'il doive le payer, d'ailleurs), mais encore il éprouve une jalousie contre ses camarades qui réussissent là où lui-même a échoué. Ses actions tendent donc, en même temps qu'à gêner le professeur, à détourner les bons élèves du travail, à les frustrer des bons succès qu'il leur envie, à les entraîner dans sa propre réprobation.

La dissipation exprime donc des tendances anarchiques, destructrices, avec rancune, haine et jalousie. Elle traduit une souffrance morale assez aiguë. Il est clair que ce ne sont pas les sévérités qui pourront l'atténuer : l'expérience séculaire des écoles prouve que les punitions n'ont jamais transformé un enfant dissipé en bon élève.

Pourtant, il est des cas où l'enfant, malgré une dissipation notoire, fournit un travail scolaire satisfaisant. Sans doute faut-il interpréter ces cas en admettant qu'il y a dans une telle conduite plus d'hostilité contre le professeur ou plus de rivalité contre les camarades que d'infériorité devant la tâche scolaire. Souvent, les dissipés de cette sorte souffrent de quelque infériorité familiale, sociale ou autre, mais non intellectuelle.

La tâche du pédagogue avisé consiste à discerner, avant toute chose, l'infériorité dont souffre l'enfant et qui peut demeurer, pour l'intéressé, assez peu consciente. Il faut, autant que possible, l'en rendre conscient et le guider vers des succès de bon aloi. S'il a été rebuté dans ses études, il faudra dépenser beaucoup de patience et de bonté pour effacer les impressions désagréables qui y sont attachées par une sorte de réflexe conditionné : on y parviendra facilement en intervenant avec précocité et avant que le mal ne soit aggravé ou fixé par le temps.

En général, la dissipation disparaît une fois que l'enfant a trouvé une voie normale et saine pour s'affirmer, un champ d'activité capable de lui procurer des succès et que, devant une attitude bienveillante, il s'est réconcilié avec les représentants de l'autorité et des exigences sociales.

XV

L'ENFANT TURBULENT

La turbulence ne doit pas être confondue avec la dissipation. Elle consiste en un besoin d'activité intense et s'exprime par une agitation bruyante et incessante. L'enfant turbulent peut se montrer attentif et discipliné pendant un temps plus ou moins long, mais son activité trop longtemps contenue finit par éclater si on veut prolonger son effort. A ce moment, son écart de l'attitude imposée pourrait être regardé comme de la dissipation, mais la simple turbulence s'accompagne de bonne volonté et se distingue ainsi de la révolte permanente qu'est la dissipation. L'enfant turbulent fournit volontiers, mais dans les courtes limites de ses moyens, des efforts d'attention. Cette distinction n'empêche d'ailleurs que turbulence et dissipation ne puissent s'associer et se combiner de mille manières.

Il est bien évident que l'enfant éprouve un besoin d'activité physique très supérieur à celui de l'adulte et qu'un garçon de dix ans ne peut pas vivre au rythme d'un homme de quarante ou cinquante. Beaucoup de parents, par manque de comparaison, par oubli de ce qu'ils ont été au même âge, pensent que leur enfant est turbulent quand il est simplement normal. C'est en le comparant à la moyenne des enfants du même âge qu'on peut dire qu'un sujet est turbulent. Encore le calme relatif de la majorité ne représente-t-il pas nécessairement le rythme normal, c'est-à-dire naturel et spontané, d'un âge donné, mais la facilité avec laquelle les enfants de cet âge s'adaptent

au rythme des adultes. Autrement dit, la turbulence n'est-elle pas, dans une certaine mesure, une disposition plus saine que la « sagesse » moyenne d'enfants bridés et déformés par la discipline conventionnelle ?

Ces réserves faites, il n'est pas moins évident que certaines natures présentent une impétuosité exceptionnelle. Il semble probable qu'une hérédité, un équilibre glandulaire, puissent, en dehors de toute déterminante psychique, augmenter l'impulsion au mouvement, mais, toutes choses égales, une curiosité aiguë, une ardeur vive pour prendre contact avec le monde de toutes les manières possibles, expérimenter toutes sortes de situations ou d'entreprises, produisent la turbulence en même temps qu'elles indiquent un haut potentiel vital et comportent le meilleur pronostic sur l'avenir de l'enfant.

Il serait intéressant d'observer ce que deviennent à la quarantaine, les sujets qui ont été les plus turbulents dans leur enfance, en tenant compte de toutes les causes ultérieures de déformation qui ont pu survenir. Il semble qu'on constaterait, en gros, un dynamisme favorable. Pourtant, il n'est pas impossible que, dans d'autres cas, la turbulence apparaisse comme la manifestation initiale d'une insuffisance de contrôle volontaire, comme une faiblesse du moi conscient devant les manifestations de l'instinct. La turbulence enfantine ne révélerait ainsi qu'un certain taux d'équilibre entre les impulsions instinctives de l'ordre le plus primitif et le pouvoir inhibiteur des instincts sociaux. Ce mode psychologique serait susceptible, selon les vicissitudes du développement ultérieur, d'inspirer une activité féconde ou une certaine faiblesse devant les passions (ces deux traits étant parfaitement compatibles d'ailleurs).

L'enfant turbulent, en tout cas, entraîné par sa véhémence, a plus de peine à respecter les interdictions qu'on lui oppose : on dit qu'il est désobéissant. De même ne peut-il pas contenir sa curiosité naturelle; il devient indiscret, « touche-à-tout », ce qui implique évidemment beaucoup d'inconvénients et d'accidents dans l'économie d'un ménage qui n'est pas préparé à un tel assaut de forces élémentaires.

C'est alors que, pour défendre leur propre rythme de vie

et leur tranquillité légitime, les parents ne mettent à combattre la turbulence de l'enfant par des moyens qui ne sont pas toujours justes ni adéquats et l'enfant peut en éprouver du ressentiment à tel point que sa turbulence, d'abord innocente, s'animera d'un désir de révolte et de vengeance, même sans qu'il en soit conscient. Alors, il fera figure d'enfant terrible et deviendra réellement révolté.

L'attitude des éducateurs doit avant tout s'inspirer de cette considération que leur intervention n'a pas pour but de rendre l'enfant plus facile à supporter pour eux mais mieux armé pour la vie qu'il commence. C'est à ses possibilités d'avenir qu'ils doivent songer. Aussi convient-il de laisser, dans la plus large mesure, le champ libre à cette suractivité en fournissant au turbulent un local approprié, dépourvu d'objets cassables, des vêtements résistants, des jouets qui ne soient pas fragiles, en somme un cadre dans lequel il puisse s'ébattre comme un jeune animal. Plus on lui laissera de détente, plus on pourra obtenir, à d'autres moments, les instants d'attention et de calme dont on aura besoin pour son éducation. En outre, c'est par l'alternance de cette double activité, spontanée et contrôlée, qu'on peut développer chez l'enfant le contrôle volontaire et les facultés d'arrêt. Il faut seulement se garder des épreuves trop dures car, s'il ne peut les réussir, il se détournera immédiatement d'un pareil effort. Il convient donc de doser soigneusement les moments d'application qui lui sont demandés.

Il faut reconnaître que la turbulence des enfants trouve sa contre-partie dans la pusillanimité des éducateurs. Combien de mères interdisent à leurs garçons de participer aux jeux habituels de leur âge parce qu'elles ont une peur morbide qu'il leur arrive un accident ? Certains parents formulent tant d'interdictions à leurs enfants que ceux-ci, s'ils voulaient les suivre, devraient s'immobiliser définitivement. Dans beaucoup de cas d'ailleurs, ces parents ne remarquent pas que leurs interdictions sont contradictoires. L'enfant devient d'autant plus désobéissant qu'on lui donne des ordres impossibles à observer pour sa nature. Il devient aussi d'autant plus imprudent qu'on met plus de soin à écarter de lui les dangers : rien ne vaut une expérience désagréable pour lui inspirer de

la réflexion. C'est un fait d'expérience que les enfants les plus livrés à eux-mêmes sont ceux à qui, tout compte fait, arrive le moins d'accidents. Là encore, il est délicat de trouver le juste milieu.

De toute manière, lorsqu'on doit diriger un enfant turbulent, il faut s'appliquer à trouver un but à son activité : le sport, la marche, la vie à la campagne, en fournissent la matière. En outre, il faut « socialiser » ses jeux, c'est-à-dire les intriquer dans l'activité combinée d'autres enfants de son âge. Le scoutisme est particulièrement indiqué. Dans ces conditions, les instincts sociaux, fortement sollicités, servent de régulateurs et ceci constitue le remède de choix de la turbulence.

XVI

L'ENFANT DIFFICILE

Bien que l'appellation « difficile » soit prise dans des sens assez différents, on la réserve familièrement à l'enfant qui refuse d'absorber tous les aliments qu'on lui propose et qui se livre, au sujet des repas, à toutes sortes de protestations.

La suppression du lait au moment du sevrage et la substitution d'aliments nouveaux qu'il faut apprendre à mâcher et dont la saveur surprend, implique, de la part de l'enfant, un effort d'adaptation qui, nous l'avons dit, peut être ressenti comme très pénible et provoquer une attitude de refus. Normalement, la nature possède un aiguillon pour solliciter à la fois l'appétit, la curiosité gustative et l'enthousiasme de l'enfant, de manière à lui faire accepter volontiers l'effort nécessaire; c'est la satisfaction d'apaiser sa faim. Il peut arriver que cet excitant fasse défaut, soit par une maladie du tube digestif, fréquente à cet âge, soit par la maladresse des éducateurs, ce qui est beaucoup plus fréquent encore.

Beaucoup de mères et de nourrices mettent un point d'honneur à avoir un enfant lourd, le plus lourd possible. Peu importe qu'il soit boursouflé ou que le gavage compromette sa santé ultérieure : de telles considérations ne sauraient entrer dans l'esprit de ces femmes. Aussi s'efforcent-elles de faire absorber le maximum d'aliments et quand l'enfant, n'en pouvant plus, commence à résister, elles emploient toutes les sollicitations pour distraire son contrôle et empêcher

sa réaction, multipliant promesses et menaces de sorte que chaque repas devient une séance de dressage, une sorte d'entreprise laborieuse que l'enfant voit revenir avec appréhension. Ainsi, l'absorption des aliments qui devrait s'associer pour lui à des impressions agréables, se charge d'impressions pénibles et l'enfant se fixe par l'habitude dans une attitude négative qui devient une seconde nature : il n'a pas d'autre moyen de défense.

Les erreurs pédagogiques portant sur la quantité alimentaire contribuent largement à rendre l'enfant « difficile ». Il s'y ajoute souvent les erreurs portant sur la qualité. Les êtres vivants, en général, possèdent un instinct assez sûr pour les guider dans le choix de leurs aliments et on s'émerveille du « flair » avec lequel les bêtes savent éviter la nourriture toxique. Sans en demander autant à l'instinct du jeune enfant, il serait raisonnable d'attendre de la nature une propension naturelle vers certains aliments spécialement adaptés à ses besoins physiologiques et une aversion corrélative pour d'autres. En fait, presque tous les enfants manifestent une attirance marquée vers les aliments sucrés et les hydrates de carbone, souvent aussi vers les substances riches en cholestérine (laitage, beurre, œufs) et il semble certain que ce genre d'aliments leur convienne parfaitement, encore que nos connaissances scientifiques sur la qualité alimentaire soient encore embryonnaires.

Par ailleurs, certains aliments qu'on commence à aimer après la quarantaine, inspirent de l'aversion à un grand nombre d'enfants, tels les épinards, le chou-fleur, les navets, les oignons, le potiron, etc. Or, plus les parents sont ignorants sur les questions de régime, plus ils sont acharnés à imposer aux enfants les aliments qu'ils aiment. Le prétexte est qu'il faut « habituer l'enfant à tout aimer » (comme si eux-mêmes n'éliminaient pas toute une série de plats). Leur tendance inconsciente est d'inculquer leurs propres goûts à leur progéniture, comme l'expression la plus typique de leur personnalité. D'autre part, ils lui défendent ou lui mesurent parcimonieusement tout ce à quoi elle aspire spontanément, soit, selon les mères, pour combattre le péché de gourmandise, soit, selon les pères, parce que les aliments désirés par l'enfant

offrent mille inconvénients hygiéniques. Dans ce domaine d'ailleurs fourmillent les préjugés les plus absurdes et les plus contradictoires, auxquels ne donne pas plus de valeur le fait d'être proclamé *ex cathedra* par quelque médecin éminent. Il faut reconnaître que les données scientifiques sur le choix des aliments sont extrêmement pauvres et sujettes à revision. Chacun sanctionne de son autorité les marottes ou les phobies plus ou moins irrationnelles qui l'habitent et ainsi se développent en matière alimentaire des courants de mode, dont les enfants souffrent d'autant plus que leur instinct n'a pas les moyens de s'opposer à la contrainte familiale.

Beaucoup d'éducateurs sont dirigés par le sentiment que l'enfant, étant moins raisonnable, doit toujours avoir tort et que leur rôle consiste à redresser ses torts, c'est-à-dire le contrarier en tout. Enfin, nous avons indiqué les rapports cliniques entre les instincts digestifs et les tendances obsessionnelles : un très grand nombre d'adultes obéissent, en matière d'alimentation, à des impératifs aussi rigides que pathologiques et ils les font peser sur les enfants. Lorsqu'il est question d'un enfant difficile, la première question qui se pose est de savoir si ce défaut n'est pas la réaction inévitable à quelque absurdité des éducateurs. Il est bien rare qu'on ne découvre pas, pour le moins, une maladresse de ceux-ci au point de départ.

Quoi qu'il en soit, l'attitude de l'enfant, une fois établie, s'investit d'une valeur affective complexe qui lui confère une raison d'exister par elle-même, comme point de localisation et de manifestation extérieure d'un conflit plus général. Cette attitude exprime l'inacceptation du sevrage, c'est-à-dire le refus de tout effort d'adaptation, la protestation contre toute privation, toute contrainte et, très souvent, l'enfant se met à rechigner sur sa nourriture quand il éprouve une insatisfaction affective, quand il a l'impression de n'être pas assez aimé, assez soigné, quand il se sent éloigné de ce qu'il désire. Dans ce cas, son attitude consiste moins à refuser ce qu'on lui donne qu'à réclamer ce qu'on ne lui donne pas, parce qu'il éprouve fortement l'impression d'être privé de quelque chose et qu'il ne se rend pas clairement compte de quoi.

Un garçon de six ans ne peut passer devant une pâtisserie sans pleurer et réclamer des gâteaux. Quand on accepte de lui en donner, il ne sait pas lesquels choisir et lorsqu'on les lui a achetés, il n'a plus de goût pour les manger. Ses parents disent qu'il est « difficile » en même temps que mal élevé, fantasque, insupportable, mais ne comprennent en aucune façon ce qui se passe en lui. Ce garçon garde la profonde nostalgie d'une petite domestique qui l'a beaucoup dorloté et qui a quitté la maison pour se marier. Le jour de son départ, elle lui a encore donné des gâteaux en signe d'adieu. On aurait pu comprendre que ce qu'il recherchait obscurément derrière les gâteaux, c'était la présence affectueuse qu'il venait de perdre.

De même qu'une certaine catégorie d'aliments peut se trouver associée à des impressions agréables, d'autres peuvent, en vertu d'un réflexe conditionné, évoquer des impressions pénibles. Ceux-là, l'enfant est porté à les refuser avec accompagnement de cris et de pleurs et les contraintes qu'on lui impose n'arrangent rien.

En outre, lorsque l'enfant comprend que ses résistances alarment ou désolent les siens, il est tenté de s'en servir comme d'un moyen de vengeance ou de pression morale, notamment si on lui promet des récompenses pour avoir bien mangé sa soupe. Le refus de nourriture est l'attitude la plus typique de la résistance passive et la grève de la faim procède d'une tendance instinctive extrêmement profonde. L'instinct qui revendique ressent l'acceptation de la nourriture comme le renoncement à ses prétentions, comme si le fait de trouver une satisfaction nouvelle rendait caducs ses droits anciens; il ne veut pas passer outre. Au refus de nourriture peut d'ailleurs se mêler un certain degré d'ostentation; le désir orgueilleux et, par conséquent, coupable, de devenir un cas intéressant, se trouve en quelque sorte racheté par la privation subie. Il y a là un mélange de pénitence et d'héroïsme, un complexe d'exhibitionnisme masochiste.

Pour bien comprendre le contenu affectif d'un pareil comportement, il faut en suivre le prolongement chez l'adulte. On voit les insatisfaits, les revendiquants, développer toutes sortes de névroses digestives. Il y a une trentaine d'années

déjà que Paul Farez insistait sur la « psycho-pathologie du tube digestif », montrant comment une foule de maladies de l'estomac, de l'intestin, plus ou moins imaginaires ou organiques, sont déterminées par un trouble affectif qu'elles expriment et qu'elles finissent par remplacer. Les insatisfaits, ne se permettant pas de vivre avec toute la spontanéité de leurs élans sentimentaux, refusent de s'alimenter comme on refuserait de vivre. Tel est le fond psychique qu'on retrouve, même à l'état embryonnaire, chez beaucoup d'enfants difficiles.

Cependant, les névroses digestives des adultes montrent aussi, assez souvent, un contenu sexuel qui permet de comprendre le refus d'aliments se produisant seulement à l'adolescence, pouvant aller jusqu'à l'inanition mortelle et appelé par certains psychiatres « anorexie mentale ». Il est très important de remarquer que ce genre de psychopathie se produit à peu près exclusivement chez les filles entre seize et vingt ans. Si un homme refuse de se nourrir, c'est par crainte du poison, par mélancolie, ce n'est guère par phobie des aliments en eux-mêmes, à l'inverse de ce qui se passe pour le sexe féminin. A l'analyse, on trouve chez ces filles, dans le refus d'aliments, une dérivation du refus qu'elles opposent, le plus souvent inconsciemment, à leurs futures fonctions de femmes : moyennant une transposition, la phobie de ce qui va entrer dans leur corps, l'horreur de « devenir grosses », expriment la peur de la sexualité et de la maternité. Elles incarnent le symbolisme du fruit défendu. Ne correspondant à rien de pareil (sauf des cas extrêmes d'inversion et d'identification féminine), le refus d'aliments ne se produit guère chez les jeunes garçons. Pareille névrose peut se développer spontanément après la puberté sans faire suite à un comportement particulier, mais elle peut aussi se greffer sur les résistances alimentaires de l'enfant difficile, renforçant leur déterminisme par des connexions nouvelles avec un conflit sexuel.

Le premier devoir de l'éducateur est de ne pas gaver l'enfant. Il faut savoir qu'un trouble digestif passager guérit généralement par le jeûne et que celui-ci peut être prolongé assez longtemps sans nuire à la santé. Il y a là beaucoup de préjugés à dissiper. Pour ma part, je ne connais pas de maladie

qui puisse être aggravée par deux ou trois jours de jeûne, mais j'en connais beaucoup qui le sont par un jour de suralimentation. Le célèbre maire de Cork, qui finit par périr en faisant la grève de la faim, a pu vivre plus de trois mois sans absorber de nourriture. Les exploits de certains jeûneurs soutenant, sans inconvénient apparent, une diète hydrique de plusieurs mois ne sont pas exceptionnels. J'ai connu un malade atteint de typhoïde compliquée qui resta soixante-cinq jours sans absorber autre chose que des tisanes.

Ceci dit, si un enfant refuse de se nourrir, il n'y a pas d'inconvénient à le laisser tranquille jusqu'au repas suivant, même si la scène se répète plusieurs jours de suite. J'ai plusieurs fois conseillé cette méthode avec le plus grand succès et jamais l'abstention n'a dépassé trois jours (il ne s'agit pas ici des cas graves d'anorexie mentale). Il faut prendre le refus de l'enfant comme la chose la plus banale, se garder de dramatiser, de faire des reproches, d'exprimer des craintes.

Si l'enfant refuse certains aliments, il est absurde de s'obstiner à les lui faire absorber de force, au nom de la discipline et pour le principe; il faut être assez tolérant sur ce chapitre et lui permettre de s'abstenir, sans toutefois subordonner les menus à sa fantaisie. La faim, l'esprit d'imitation, le fait de voir l'aliment en cause apprécié par l'entourage, sans association à l'idée de pénitence, feront plus pour réduire un dégoût (à supposer qu'il soit entièrement morbide, ne correspondant à rien de physiologique) que des mesures coercitives.

Par contre, si l'enfant se montre capricieux sur le temps des repas, refusant de s'alimenter au moment convenable et réclamant immédiatement après, il est bon ne ne pas céder à son caprice, qui constitue une sorte de chantage, mais il faut éviter soigneusement les reproches et les drames à ce sujet, ce qui serait accorder encore trop d'importance à ses manifestations. En somme, il s'agit, avec un soin égal, de ne pas tyranniser l'enfant difficile, mais de se soustraire à toutes ses tentatives de domination morale.

Il ne faut pas perdre de vue que l'enfant difficile souffre d'une insatisfaction affective et il est indiqué de la découvrir et d'y remédier; mais, en dehors de ce point d'ailleurs très im-

portant, il n'y a pas d'autre attitude à tenir pour l'éducateur que de présenter l'alimentation comme un plaisir, presque une faveur, jamais une corvée.

Si ce procédé ne suffisait pas, alors on serait en présence d'une phobie infantile grave ou d'une maladie mentale au début et il faudrait avoir recours au spécialiste.

XVII

L'ENFANT MALPROPRE

L'éducation de la propreté prend son point de départ dans le fonctionnement volontaire des sphincters entre l'âge d'un et deux ans. En apprenant à retenir ses excréments de manière à ne pas souiller ses vêtements, l'enfant s'oriente dans la voie de la discrimination entre le propre et le sale. Il ne semble pas que ces notions aient existé chez lui dès la naissance : si le nourrisson pleure et crie quand il s'est sali, c'est vraisemblablement parce qu'il souffre d'une sensation de froid ou d'irritation cutanée. En même temps que l'enfant commence à remarquer ses excrétions, il apprend à s'en détourner comme d'une chose dégoûtante. En vérité, le petit enfant s'intéresse volontiers à ce qui sort de son corps comme à une partie de lui-même ou à une création dont il devient facilement fier, pourvu que les préoccupations hygiéniques et « coproscopiques » des nurses le poussent à en surestimer l'importance.

Pour que l'affectivité de l'enfant s'attache à la propreté, il faut qu'il ressente le contrôle de ses sphincters comme une acquisition de puissance; le dégoût de la saleté s'établit assez progressivement dans les conditions spontanées. Si, hâtée par le zèle intempestif des nourrices, l'éducation de la propreté s'accompagne d'impressions désagréables; si l'enfant, dans le vague de ses impressions, éprouve comme une contrainte sévère ou une spoliation, il attachera au fait de rester sale un sentiment de protestation et d'agressivité : ce sera pour lui un

moyen d'attaquer son entourage. Ceci est naturellement si lointain dans les souvenirs de l'adulte qui se livre à l'introspection qu'il ne peut guère le retrouver, mais il suffit d'observer le comportement des animaux pour en rétablir la signification. Le chien ou le chat souille quelquefois le plat où il ne trouve pas une nourriture plaisante ou la porte fermée qui lui refuse le passage. Le singe en captivité barbouille souvent les murs de ses matières fécales. Cette observation aide à comprendre pourquoi, dans les campagnes, certains murs sont souillés de déjections humaines lancées comme des projectiles et aussi la valeur profondément instinctive de certaines grossièretés de langage inspirées d'images fécales. Enfin, on comprend les manifestations stercoraires de la démence. La saleté constitue, pour l'instinct, un moyen de nuire et une expression de haine. La souillure fécale est une pratique fréquente chez les troupes en guerre.

Il est évident que des impressions désagréables attachées pour l'enfant à l'obligation d'accomplir proprement ses besoins naturels fassent régresser la marche de ses instincts vers le stade tout à fait originel où l'évacuation procurait la satisfaction neuve d'un acte vital accompli. Dans ces conditions, la saleté reste attachée à une sorte de volupté tenace et s'investit d'une attirance positive : l'enfant restera longtemps malpropre, se couvrant de taches et trempant ses doigts dans l'encre lorsqu'il aura enfin cessé de s'oublier dans ses vêtements, remplaçant plus tard la saleté par le désordre, mais son archaïque fixation fécale, enfouie dans la nuit de l'instinct, pourra réapparaître s'il tombe un jour dans la démence et si alors, en pleine décomposition mentale, il se met à manger ses déjections, il fera réapparaître dans toute sa crudité la vraie signification de son désordre. Le retour à la saleté paraît le point ultime de toutes les régressions, comme si la saleté avait été le point de départ de toutes les satisfactions biologiques. Aussi bien, apparue antérieurement à toute socialité, la saleté (ou son équivalent le désordre) exprime toujours une certaine résistance contre les obligations sociales, une certaine volonté de se soustraire à la règle.

L'enfant qui a subi une régression de ce genre arrivera

à la masquer en grandissant, mais ses instincts sociaux en seront modifiés. Socialement, il gardera des dispositions égoïstes et haineuses; sexuellement, il nuancera ses désirs d'une impression malpropre et la combinaison de ces deux tendances pourra même l'orienter vers une certaine forme de sadisme. On a remarqué que les tendances obsessionnelles de l'adulte, de même que la mélancolie et la paranoïa, se développent toujours sur un pareil terrain psychologique (complexe anal de Freud).

Si l'enfant conserve une propension à la malpropreté, ce sera donc comme un vestige non élaboré de sa régression ancienne, mais il trouvera à cela une sorte d'utilisation secondaire : il pourra projeter dans sa saleté extérieure et visible l'impression d'une culpabilité sociale ou sexuelle, en vertu d'une sorte de *catharsis*, se sentant moins coupable à avoir les ongles sales ou les vêtements tachés qu'à entretenir des sentiments haineux ou à héberger des désirs sentis comme abominables. On a noté que les personnes chastes se livrent volontiers aux plaisanteries scatologiques. Il y a là le double effet d'une régression affective et d'une *catharsis* semblable : besoin d'exprimer sous la forme la moins condamnable ce qui est senti comme dégoûtant en soi-même.

Si étrange que ceci paraisse, il y a soulagement certain à faire passer la noirceur de l'âme vers la peau et les vêtements et si le chagrin ne trouvait pas une détente à se transformer en saleté, on ne comprendrait pas pourquoi le deuil, chez les primitifs, inspire le désir de se rouler dans la cendre ou, chez les civilisés, de se couvrir de vêtements noirs; on comprendrait encore moins pourquoi certains pénitents ont été portés à gagner leur sainteté sur le fumier, dans la crasse et les poux, comme si leur âme se nettoyait à mesure que leur corps était souillé. Il y a donc dans la saleté, à côté de l'agression, une sorte de pénitence et d'aspiration au rachat.

On trouve encore un autre aspect psychologique à la malpropreté. Très souvent, la sollicitude des parents se porte avec exagération sur l'examen des matières fécales et fixe sur celles-ci l'attention de l'enfant au moment où l'évolution normale de ses instincts devrait l'entraîner vers d'autres

objets d'intérêt. L'enfant s'aperçoit qu'il possède là un moyen de préoccuper les siens plus valable que tout ce qu'il peut inventer d'autre et comme, par ailleurs, le contrôle des sphincters comporte un sentiment de puissance, ses défécations deviennent un motif d'exhibitionnisme pour la tendance à s'affirmer des instincts sociaux; elles deviennent même un substitut à l'exhibitionnisme sexuel de l'enfance dans la mesure où les excrétions se rattachent au corps lui-même et, qui plus est, à une partie du corps contiguë à la zone sexuelle. Lorsqu'une sexualité normale et saine ne vient pas redresser ces dispositions, on assiste, chez l'adulte, à des comportements névrotiques, comme celui des vieilles filles entretenant la terre entière de leur constipation. Déjà chez les enfants, chez les filles en particulier, des constipations tenaces peuvent accompagner les premiers refoulements sexuels et se substituer en quelque sorte à eux. Chez d'autres, la malpropreté apparente pourra encore servir de moyen d'affirmation personnelle, sorte d'exhibitionnisme à la fois agressif quand il incommode l'entourage et masochiste quand il discrédite le sujet.

Le fait d'uriner au lit possède une valeur psychologique un peu particulière :

D'abord, il faut considérer que cette manifestation peut être rapportée vraisemblablement à quelque cause organique. Souvent, elle met sur la piste d'un *spina bifida* que la radiographie décèlera lorsque l'examen clinique reste négatif. D'autre part, la valeur curative de certaines réflexothérapies confirme peut-être cette origine organique, de même l'influence de certains facteurs : froid, nouvelle lune, etc. Mais nous n'avons pas à décider ici dans quelle mesure le mal est organique. Admettons qu'il implique toujours une épine irritative de cet ordre, il n'en reste pas moins que, quelle que soit sa cause initiale, il se charge immédiatement d'une signification intense pour l'instinct et entre, de ce fait, dans le champ psychologique.

La miction comporte la signification d'un équivalent sexuel. Ceci est vrai surtout chez les mâles. Ici encore, le comportement des animaux est significatif. Les chiens lèvent la patte sur la trace des femelles comme pour un acte d'affir-

mation positive. Chez les garçons vers la puberté, certains jeux commencent en concours de miction et finissent en pratiques sexuelles; mais, chez les filles aussi, la miction revêt une signification sexuelle que consacrent certaines expressions du langage le plus vulgaire.

Lorsqu'on soumet les enfants atteints d'incontinence d'urine à une analyse psychologique un peu serrée, on ne tarde pas à discerner dans leur symptôme une sorte d'exhibitionnisme sexuel qui s'oppose, avec un caractère agressif, à ce qu'ils ont pu découvrir de l'intimité de leurs parents. Avec ce symptôme, l'enfant force l'attention des adultes sur son sexe par une sorte de simulacre génital qui est le seul dont il soit capable; il y met une sorte de moquerie à l'égard des grandes personnes en même temps qu'une sorte de vengeance, puisqu'il les force à un nettoyage dont on ne saurait le charger lui-même.

C'est précisément parce que l'instinct y met une pareille signification, même profondément inconsciente, que les parents réagissent souvent avec la plus extrême sévérité et les enfants avec une profonde culpabilité. C'est aussi en vertu de cette signification latente que les grand'mères et les vieilles bonnes, selon l'usage populaire, déclarent au garçon incontinent qu'il ne pourra jamais se marier, ce qui a pour effet d'aggraver le conflit inconscient et de porter en lui les germes d'une névrose future. Enfin, la signification sexuelle de l'incontinence d'urine pourrait être déduite du fait que celle-ci disparaît très souvent au moment de la puberté, sinon à l'occasion de l'initiation sexuelle et ne persiste, pour ainsi dire, jamais au delà.

On a constaté que des enfants qui avaient été propres depuis l'âge normal, se mettaient à uriner au lit après avoir, accidentellement, partagé la chambre de leurs parents, ou encore que d'autres cessaient immédiatement leur infirmité en partageant le lit de leur mère pour recommencer dès qu'ils retournaient dans leur chambre, les parents reprenant alors leur intimité : ceci confirme l'interprétation du symptôme. Celui-ci s'apparente donc aux autres manifestations de malpropreté par la valeur psychologique qui s'y attache, même s'il dérive d'une faiblesse organique, et aussi par sa significa-

tion d'acte haineux, en même temps que masochiste et exhibitionniste.

L'action des éducateurs doit surtout être prophylactique. Il faut éviter de trop fixer l'attention de l'enfant sur ses fonctions naturelles; trop souvent, les parents entraînent l'enfant dans leurs propres obsessions sur ce terrain. Il faut éviter les objurgations pour obtenir une selle, le rituel du pot de chambre, etc. Si l'enfant manifeste spontanément un vif intérêt pour les questions scatologiques, il faut éviter de le suivre dans ce domaine. Il ne faut pas non plus lui adresser de reproches, ce qui aurait pour résultat de dériver la préoccupation naturelle vers des substituts plus tenaces (avarice, manie des collections, etc.). Il faut se contenter d'appeler son intérêt sur d'autres préoccupations et lui meubler l'esprit d'images différentes.

Lorsqu'un enfant refuse de se laver, se couvre de taches, il faut penser qu'il a été traumatisé au moment où il aurait dû acquérir la notion de propreté : ce n'est donc pas en le punissant qu'on rattrapera cette évolution, mais en s'appliquant à lui faire aimer ce qui est propre et net. Il ne faut pas se dissimuler que la tâche est ardue et les résultats aléatoires, car il s'agit d'instincts très archaïques et profondément inconscients.

Souvent, l'éclosion de la sexualité, dès la puberté, marque une réaction contre la malpropreté et renverse quelquefois la tendance : on voit alors l'adolescent devenir tout à coup propre avec excès, toujours préoccupé de nettoyage et de pureté. C'est le cas de certains homosexuels au moment où ils localisent leurs tendances dans les pratiques pédérastiques. Souvent, le renversement est incomplet, laissant voir du désordre ou de la malpropreté dans la limite de certains objets très restreints ou par périodes (frénésies de nettoyage suivies de négligences marquées dans le domaine de la propreté, comme il arrive à certaines maîtresses de maison, ou encore, chez les garçons, tendance à jeter partout de la cendre de cigarette, des mégots allumés, à ne pas s'essuyer les pieds sur le paillasson, à collectionner le linge sale et les vieux vêtements). Quelquefois l'amour des choses usées, détruites et maculées se sublime

en un goût marqué pour les vieux objets, vieux livres, bric-à-brac, ou dans le goût des manipulations salissantes du modelage, de la peinture, ou encore dans le goût gastronomique des fromages « faits » et du gibier faisandé, etc. Toutes ces métamorphoses sont avantageuses du point de vue social, en ce sens qu'elles ne sont pas considérées comme défaut et n'encourent pas de condamnation, mais elles ne sont pas toujours d'un bon pronostic, car elles coïncident quelquefois avec le début d'une névrose obsessionnelle : un peu de désordre et de laisser-aller est en tout cas plus facile à supporter par le sujet et par son entourage.

Aussi ne faut-il pas réagir d'une façon trop sévère à l'égard de l'enfant malpropre; il faut beaucoup compter sur l'évolution qui se fera en lui avec les années et sur les heureuses transformations de la puberté. Dans la mesure où on croit devoir chercher une dérivation, les occupations dont nous avons parlé (sculpture et peinture en particulier) peuvent être proposées parce qu'elles satisfont aussi à l'exhibitionnisme du sujet.

En ce qui concerne l'incontinence d'urine, le traitement en est difficile et les résultats incertains, aussi bien dans le domaine de la médecine générale que dans celui de la psychothérapie. Il serait délicat de rendre conscientes les tendances sexuelles sous-jacentes, surtout chez un jeune enfant. D'autre part, ces éclaircissements seraient de peu d'effet, la volonté ne pouvant jamais intervenir en état de sommeil, lorsque se produit le symptôme. Aussi, aucune médication ne présente-t-elle de certitude, bien que les procédés les plus divers puissent invoquer des succès cliniques. Il reste à s'abstenir des fautes que commettent presque tous les éducateurs : ne pas inspirer de sentiments d'infériorité à l'enfant, l'assurer que son symptôme disparaîtra au moins quand il sera grand (au lieu de lui déclarer qu'il ne pourra jamais se marier), ne pas le gronder ni le punir et surtout feindre de n'attacher aucune importance à son symptôme, le traiter comme une puérilité négligeable. Ainsi sera-t-on assuré de ne pas aggraver le mal et, en l'état actuel des habitudes pédagogiques, ce sera déjà beaucoup.

XVIII

L'ENFANT « FUGUEUR »

Une bonne partie des expériences psychologiques de l'enfance sert à acquérir le sens du réel et du possible. Entre l'impression du premier âge, selon laquelle tout est également miraculeux et peut être obtenu par le désir, et la sagesse quelque peu sceptique de la maturité, en passant par les enthousiasmes de l'adolescence, l'homme apprend à mesurer l'étendue de ce que la vie peut lui donner de solide et le pourcentage exact de ses chances. L'objectivité est si difficile à admettre que les plus endurcis ont encore besoin de se détendre dans le rêve, la littérature, les légendes et tout le domaine de l'invention poétique. L'enfant a besoin du jeu, c'est-à-dire d'un rêve mis en action et en scène dans un décor plus ou moins évocateur. Normalement et quelle que soit l'intensité des émotions ressenties dans le jeu, l'enfant ne perd pas entièrement de vue le caractère imaginaire de son activité; le moindre rappel le ramène sur le plan du réel, mais il est des cas où, la discrimination étant quelque peu troublée, la frontière s'efface pour un temps. Le somnambulisme en est un cas assez particulier; la fugue en est un autre, beaucoup plus fréquent.

La fugue se produit le plus souvent au voisinage de la puberté sous une forme complète, mais elle peut être ébauchée dès l'âge de cinq ou six ans sous la forme de fuite hors de la maison, apparemment sans le moindre plan. Le fugueur part pour réaliser quelque aventure grandiose dont il a l'idée. Son effort pour projeter pareil plan dans le réel consiste en vagues préparatifs (accumulation d'argent, de vivres, d'équi-

pement toujours disproportionnés avec le but poursuivi). Le fugueur ne se représente pas distinctement par quelles étapes successives il arrivera à son but : il laisse beaucoup de place au hasard et surtout il n'imagine rien au delà d'une certaine situation typique vers laquelle il tend. Il ne se soucie pas de ce qui suivra.

Cette insuffisance de conception n'est pas seulement due à l'inexpérience de l'enfant, car elle ne s'accorde pas avec l'intelligence réelle dont il dispose; elle montre le caractère « ludique » ou ironique de la fugue. Par exemple, un garçon de quatorze ans quitte la maison avec l'idée de se faire chercheur d'or chez les Peaux-Rouges; il part avec une centaine de francs, un repas froid, en entrevoyant vaguement le moyen de gagner un port. Ce qu'il fera après, il ne le sait pas bien. Il essayera de s'embarquer sur un bateau, mais les moyens d'y arriver demeurent tout à fait dans le brouillard. Or, un garçon de cet âge, normalement intelligent, devrait prévoir plus clairement les difficultés de son entreprise. Le moindre devoir de composition française exige beaucoup plus d'imagination. Ainsi apparaît le caractère psychiquement anormal de la fugue : c'est une marche vers le rêve, un jeu pris pour une réalité. Il arrivera un moment, en cours d'exécution, où le fugueur prendra brusquement conscience de ces difficultés et reviendra à lui. Alors la crainte des reproches ou des punitions viendra compliquer la suite de son comportement et il faut tenir compte de ce facteur dans l'interprétation de la fugue.

La fugue peut être le premier symptôme de troubles mentaux graves, tels qu'épilepsie, schizophrénie, démence précoce; mais elle constitue le plus souvent un épisode banal et relativement bénin, révélant tout au plus des tendances au rêve (tendances schizoïdes) d'ailleurs compatibles avec une évolution psychique ultérieurement normale.

On connaît bien le caractère clinique de ces fugues d'adolescents. Ce qu'on a moins souligné, c'est leur déclenchement sous l'impression d'une insatisfaction affective; c'est souvent l'impression d'être délaissé par les parents, à la naissance d'un frère ou d'une sœur par exemple, quelque occasion

d'être jaloux, une déception amicale, voire amoureuse (car il ne faut pas oublier que l'adolescent est susceptible d'attachements semblables). De même que l'adulte déçu se met à rêvasser de succès compensateurs ou demande à la magie de l'imagination une consolation par le moyen de l'art ou de la drogue, de même l'enfant insatisfait se détourne du monde réel et s'engage dans ce mélange de jeu et d'action qu'est la fugue : il fuit dans le domaine du rêve, ou plutôt il entreprend de réaliser dans les faits le rêve qui l'habite. Naturellement, les matériaux de ce rêve sont empruntés aux lectures, spectacles (cinéma surtout) qui ont frappé l'enfant, tout comme ceux des rêves authentiques faits pendant le sommeil, ou, comme eux aussi, ils sont choisis pour correspondre symboliquement avec les désirs refoulés, les instincts insatisfaits. On peut encore remarquer que ces plans de fugue ont toujours un caractère régressif et représentent, d'une façon plus ou moins allégorique, un retour à l'enfance première, au temps du berceau ou des premières années. Il n'est pas rare que la fugue comporte un pèlerinage préalable au lieu de ces souvenirs. On retrouve, en effet, dans le plan de la fugue comme dans le rêve ordinaire, le rappel d'une situation passée et la compensation symbolique d'une insatisfaction.

J'ai soigné, par exemple, un garçon de treize ans qui, dépité par l'accueil d'une fillette dont il était amoureux, ne se sentit plus de courage pour le travail scolaire; il se fit alors réprimander à l'école. Puis il s'enfuit dans les lieux où, autrefois, il avait vécu avec sa mère, avant la naissance d'un frère plus jeune, partant droit devant lui à bicyclette, sans s'inquiéter de l'heure, de la nuit, de la faim, jusqu'à prendre brusquement conscience de l'absurdité de la situation.

Les fugueurs commettent souvent des vols pour accomplir leurs exploits : argent, bicyclettes, etc. Ces vols doivent être interprétés d'une façon particulière. D'abord, l'enfant ne possède jamais, par lui-même, le moyen de réaliser quoi que ce soit d'important : il doit obtenir ces moyens des adultes dont il dépend. Dans ses moments de demi-rêve, il ne discerne pas très clairement la différence entre demander et prendre, précisément parce qu'il se trouve dans un état où le sens du

réel s'atténue. D'ailleurs, pour préserver son rêve, il lui faut négliger toutes ces contingences, car s'il y portait son attention, il lui resterait assez de lucidité pour savoir que les moyens indispensables à son plan lui seraient à coup sûr refusés. L'attrait du rêve est trop fort et le sens du réel trop faible pour qu'il soit retenu de commettre l'acte défendu. Enfin, à l'occasion de la régression affective que représente toujours la fugue, le vol répond à l'avidité des instincts digestifs en même temps qu'il figure l'acquisition d'une force nouvelle (les contraires ne sont pas incompatibles pour l'inconscient).

Naturellement, il faut analyser avec soin les réponses du fugueur qu'on interroge sur les motifs de son départ. Le plus souvent, il est porté à imaginer des motifs qu'il croit plausibles plutôt que d'avouer l'obscurité de l'impulsion à laquelle il a obéi. Bien plus, les motifs affectifs en sont souvent refoulés et il serait tout à fait incapable de les reconnaître par lui-même. Seulement, ses mensonges ou ses inventions peuvent encore devenir révélateurs de son état affectif, pourvu qu'on sache s'orienter à travers les transpositions ou les renversements qui les inspirent. Seulement, l'enfant, s'il est sincère et surtout s'il se sent compris, pourra reconnaître comme vraie l'interprétation qu'on lui proposera (ce qui ne serait qu'à moitié probant), mais surtout fournir des détails et des recoupements capables de confirmer ou d'infirmer avec certitude l'interprétation en question.

D'ailleurs, il est sans intérêt, pour ceux qui ne sont pas techniciens, de pousser trop loin cette investigation. Il suffit de savoir que toujours le fugueur est un enfant déçu par la réalité et qui s'est trouvé poussé à prolonger, en le vivant, un rêve compensateur. Il est évident que les sanctions solennelles derrière lesquelles les familles masquent dignement leur incompréhension profonde et quelquefois leur responsabilité, ne feront, la plupart du temps, qu'aggraver l'épreuve d'adaptation au monde concret et retarder le retour à l'équilibre. Il n'est pas très utile ici d'insister sur la compréhension approfondie des mobiles : la seule chose qui importe pour l'enfant, c'est d'être ramené vers le réel par un aspect plus attrayant et plus satisfaisant de la réalité. La clef d'or, c'est l'attachement

affectueux aux siens, une fois éliminées les causes de jalousie et les dépits ressentis. Il ne faut pas perdre de vue que ces motifs seront vraisemblablement puérils, quelquefois illusoires et que, pour faire un bon travail de rééducation, il faut partir non de l'estimation du pédagogue, mais de ce que ressent l'enfant, à travers son prisme personnel.

XIX

L'ENFANT TIQUEUR

Le tic est un mouvement automatique, involontaire, se reproduisant périodiquement, pouvant quelquefois être empêché par l'attention, mais pour un temps limité et non toujours. Beaucoup d'habitudes vicieuses des enfants pourraient entrer dans cette définition, telles que la succion des doigts ou d'objets quelconques, le grignotement des ongles, la tendance à mettre l'index dans le nez, etc. Même si l'on voulait leur réserver une définition à part, ces défauts ne s'apparenteraient pas moins aux grimaces, gestes, ou autres qui constituent les tics classiques. Ces manifestations montrent d'une manière frappante la puissance des tendances automatiques, car le moindre et inévitable fléchissement dans la volonté ou l'attention amène infailliblement leur réalisation et, pratiquement, le contrôle conscient ne saurait s'exercer plus de quelques minutes, au besoin quelques heures, sans épuiser toute son énergie ni perdre son efficacité. On peut même ajouter, une fois qu'on a compris la signification de ces tics, qu'ils témoignent de la puissance de l'instinct, car ils représentent comme l'ébauche d'exécution d'un acte directement lié à l'instinct. Le tic se produit précisément lorsque l'instinct a été arrêté trop violemment dans son exercice normal, par une force inhibitrice quelconque, externe (privation d'objet, menace) ou interne (sentiment de culpabilité, peur), au lieu d'épuiser son énergie dans un exercice normal, en temps voulu, et de pouvoir, après cette décharge, subir une évolution. Nous avons déjà examiné le

cas de l'enfant qui suce son pouce ou ses crayons pendant des années parce que son sevrage trop brusque a suspendu, sans l'user, sa tendance à téter, forme première de l'instinct digestif. Ici, la liaison entre la cause instinctive et le symptôme est trop claire pour être méconnue, mais on peut la retrouver dans toutes les autres transpositions, quelle que soit leur complexité.

Tandis que la succion commence dès le berceau, l'habitude de se ronger les ongles commence en général plus tardivement. Celle-ci exprime un conflit dans l'instinct combattif, partiellement digestif (phase dentaire) et partiellement social. Les dents servent dans la nature non seulement à se nourrir, mais à soutenir les compétitions contre les rivaux, à se défendre et à attaquer. Les ongles, de leur côté, gardent chez l'enfant un peu de la valeur offensive des griffes chez l'animal, car il s'en sert encore volontiers pour se battre. La locution « avoir bec et ongles » témoigne du sens offensif de ces organes, tel qu'il est conservé par l'instinct. Dès lors, il est facile de reconnaître dans les ongles rongés une agression retournée contre soi-même (se mordre) et une façon de se désarmer (s'enlever les griffes). En fait, cette habitude exprime un conflit violent qui s'est produit entre la haine (le plus souvent jalouse) et l'impératif moral de ne pas attaquer. Comme il arrive souvent en pareil cas, l'instinct brusquement arrêté ne peut suspendre purement et simplement son exécution, mais en renverse le sens et se retourne contre le sujet lui-même. Il est facile de constater que le grignotement des ongles, chez les enfants ou les adultes qui en sont affectés, redouble d'intensité chaque fois qu'il est question de s'affirmer dans une compétition quelconque (passer un examen par exemple) ou que la jalousie est excitée de quelque manière. Le symptôme est plus fréquent chez les garçons, parce que l'agressivité est aussi plus développée chez eux.

Au fur et à mesure que l'enfant grandit, l'habitude se charge de significations surajoutées, en particulier d'une répression de la sexualité et d'une sorte de castration symbolique. Corrélativement, elle devient plus difficile à vaincre en raison de cette multiplicité d'équivalences. La note masochiste apparaît quelquefois dans la honte disproportionnée

qu'éprouve le sujet, dans la peur excessive qu'il ressent à montrer ses doigts.

Beaucoup de mouvements automatiques du visage ou des membres sont des gestes plus ou moins avortés de colère, de haine, de révolte, ou en général d'une manifestation défendue par la morale. Cette signification s'affirme dans les grands tics de l'adulte, souvent accompagnés de jurons ou de paroles offensantes (maladie des grands tics de Gilles de la Tourette). Lorsque ces tics consistent à frotter, gratter, une partie du corps ou revêtent une allure rythmique, ils trahissent des impulsions sexuelles refoulées et doivent souvent être considérées comme des équivalents d'onanisme. Tels sont les grattements de la tête ou l'introduction des doigts dans le nez (cette habitude plus fréquente chez les filles) ou les balancements divers.

Quelle qu'elle soit, d'ailleurs, la signification instinctive des tics demeure profondément inconsciente pour le sujet. La rendre consciente augmente certainement l'efficacité du contrôle volontaire, mais ne suffit pas à supprimer le symptôme. Ce dernier tend à se fixer par l'habitude, s'associant comme un réflexe conditionné à certaines impressions. En outre, il ne saurait être supprimé qu'une fois le conflit initial liquidé sur le plan sentimental (ce qui est long à réaliser) et une dérivation plus satisfaisante acquise.

Ici encore, les punitions qu'on inflige à l'enfant tiqueur sont parfaitement inefficaces; elles augmentent seulement le sentiment d'infériorité ou de culpabilité attaché au conflit initial sur le plan inconscient, exaspérant ce conflit jusqu'à l'angoisse et préparant des névroses pour l'âge adulte. Il est absurde de faire appel à la volonté pour lutter contre le tic. On peut plus fructueusement chercher des dérivations mieux ordonnées et rapprochées du comportement normal. A l'enfant qui suce ses doigts, on pourra donner des bonbons (d'où l'immense vogue des « sucettes » chez les petits) en attendant que, devenu grand, il découvre la passion de fumer. A celui qui se ronge les ongles, il vaudrait mieux faire cadeau d'une lime et d'une pince à ongles pour qu'il apprenne à dériver son impulsion en soins de manucure. Ceux qui sont affectés de tics

à caractère agressif verront diminuer le dynamisme moteur de leurs impulsions dans la mesure où ils trouveront des succès dans des compétitions louables. Les tics de caractère sexuel disparaîtront en général avec le début de l'activité normale des instincts correspondants.

Plus l'intervention est précoce, plus elle a de chances d'être efficace, mais la réduction d'un tic est une entreprise de longue haleine, pour laquelle une grande patience est nécessaire. Ici encore, le premier devoir du pédagogue est de ne pas aggraver le cas.

XX

L'ENFANT GAUCHER

La tendance à la gaucherie s'observe dès les premiers mouvements de l'enfant. On en rencontre environ deux cas sur cent chez les garçons où elle est très accusée; chez les filles, la gaucherie serait plus fréquente, mais moins accentuée, et le sexe féminin fournit un plus grand nombre d'ambidextres. On se trouve là en présence d'une anomalie congénitale pour laquelle certains auteurs ont affirmé une détermination héréditaire.

Chez les droitiers, le membre supérieur droit possède plus de force. Ceci n'apparaît pas très nettement au dynamomètre, parce que l'habileté de la main peut suppléer à la force, mais on peut le mettre en évidence par l'appréciation du poids soupesé, comme dans les expériences de van Biervliet [1], et on constate une différence d'un neuvième. La même proportion tourne à l'avantage du côté gauche chez les gauchers. Chose curieuse, l'acuité auditive varie dans la même proportion. De même, l'acuité visuelle et tactile prédomine à droite chez les droitiers, à gauche chez les gauchers.

La partie du crâne correspondant au côté le plus fort (gauche chez les droitiers et inversement) est plus développée, d'où asymétrie crânienne. La fosse nasale est plus large du côté fort (par déviation de la cloison nasale à gauche chez les

[1] J.-J. Van Biervliet, *Etudes de psychologie*, Gand-Paris (Alcan) 1901.

droitiers) ; l'orbite et le conduit auditif externe sont abaissés du côté gauche chez les droitiers. Haase (Leipzig 1887) a constaté que la partie de la tête située au-dessus des narines est toujours asymétrique, tandis que la partie située au-dessous est symétrique. Cette particularité devait être connue des anciens puisque la Vénus de Milo la présente dans les proportions constatées. La prédominance cérébrale la plus fréquente (gauche) correspond à un plus grand calibre et à un trajet plus direct des artères carotides.

Les membres supérieurs sont plus longs, dans leur ensemble, du côté le plus fort, les os sont plus longs et plus lourds, les muscles plus lourds. Ces constatations sont moins nettes pour les membres inférieurs; on sait seulement que, dans la marche les yeux bandés, les droitiers dévient toujours à gauche et les gauchers à droite. La dyssymétrie est en tout cas bien connue des chapeliers, gantiers, cordonniers, tailleurs, couturières, corsetières. On ne saurait prétendre qu'elle soit consécutive à l'usage habituel des membres, car elle s'observe également chez les nouveau-nés. Elle est donc bien congénitale.

Il importe de bien connaître des données pour comprendre que tous les efforts pédagogiques en vue de contrarier la prédominance naturelle ne donnent que des résultats décevants. L'enfant peut, par entraînement, acquérir de l'habileté du côté défavorisé; il ne saurait acquérir de force et, chaque fois qu'il devra accomplir un effort musculaire, il devra recourir à ses ressources naturelles. De même lorsqu'il s'agira d'écouter avec une seule oreille, de regarder avec un seul œil (microscope, lunette, etc.).

Dans la vie pratique, il importe assez peu qu'on se serve davantage d'un côté ou d'un autre; seulement les primitifs et les sauvages sont portés à considérer le côté droit comme faste, le côté gauche comme néfaste, en se basant sur la prédominance la plus répandue, et cette superstition survit encore très intensément chez la plupart des éducateurs, souvent sans qu'ils en comprennent la vraie nature. Il n'y a pas d'autre motif à l'acharnement qu'ils déploient contre les enfants gauchers avec autant d'incompréhension que de cruauté.

La seule conduite à tenir à l'égard de l'enfant gaucher est

de traiter sa particularité comme une disposition physiologique spéciale, donc s'abstenir de tout reproche, encore plus de toute punition. Ceci dit, il n'est peut-être pas inutile de cultiver l'habileté du membre supérieur droit, de façon à atténuer l'inégalité fonctionnelle, mais en sachant d'avance que le côté gauche sera toujours le plus robuste, le plus sensible, le plus volontiers employé pour tous les efforts.

XXI

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE L'ÉDUCATION

Les méthodes pédagogiques s'inspirent de la manière dont les éducateurs comprennent les défauts de l'enfant et les forces psychologiques qui le mènent. Ceux qui ne comprennent rien et qui se laissent guider par leur seul instinct opposent à l'enfant les inhibitions et les impératifs auxquels eux-mêmes obéissent sans les comprendre ou involontairement (car il s'agit d'automatismes qui se sont formés en dehors de leur choix et de leur libre arbitre). Ils apportent à cette opposition toute la rigidité, toute l'intransigeance de l'inconscient. Ils y mettent aussi l'extrême cruauté des instincts d'inhibition, cruauté qui joue contre le sujet même dans les mécanismes névrotiques d'autopunition et de masochisme. Cette manière d'agir, qui est de beaucoup la plus répandue, ne peut que reproduire chez l'enfant, en les agrandissant, les défauts ou les névroses des éducateurs : les préjugés des parents deviennent des obsessions chez leur progéniture, leurs préoccupations des phobies, avec possibilité de renversements ou compensations selon l'équation personnelle de l'enfant, mais toujours dans un sens déplorable. On peut en voir le résultat chez les peuples primitifs où les générations se montrent figées dans des « tabous » compliqués, des mœurs barbares, des rites inhumains, mais on retrouve des résultats semblables, sous une forme atténuée ou adaptée

à la mentalité du milieu, chez nos contemporains. L'idéal serait d'éliminer entièrement cette méthode pédagogique, mais ceci supposerait chez les pédagogues un esprit absolument libre de traumatismes inconscients, de déformations affectives, ce qui est pratiquement impossible.

Du moins pouvons-nous corriger ces inconvénients en comprenant mieux la nature et les difficultés psychologiques de l'enfant. Si nous admettons que ses défauts résultent d'une divergence entre les éléments constituants de sa personnalité psychique, la tâche pédagogique nous paraîtra centrée sur le but de rétablir l'harmonie et l'unité entre ces éléments, en utilisant le mouvement de transformation et d'élaboration qu'ils subissent pendant l'enfance et dont les directions ou les étapes doivent être connues.

Nous avons vu pourquoi les procédés négatifs : contrainte, peur, honte, doivent être proscrits dans tous les cas. Incapables de résoudre un conflit qui s'est produit entre des tendances différentes, ces procédés ne peuvent qu'augmenter dangereusement la tension, jusqu'à franchir les limites de tolérance et provoquer des désordres psychologiques.

Les appels à la raison, à la volonté, sont pratiquement absurdes parce que l'action de celle-ci ne peut être qu'un paroxysme, qu'elle ne saurait se maintenir indéfiniment contre la sollicitation sourde et constante de l'instinct. On n'a jamais vu raison ni volonté triompher d'un défaut de caractère. En outre, le raisonnement est un processus extrêmement souple qui peut jouer dans tous les sens, s'adapter aussi bien au pour qu'au contre et ses conclusions comportent toujours assez d'incertitude ou de complexité pour laisser passer la justification du contraire. Quant à la volonté, ce n'est pas une faculté simple et élémentaire, mais une impression globale qui nous est donnée par l'accord intime entre toutes les tendances psychiques qui nous meuvent; la volonté, c'est l'harmonie affective. Demander à un sujet en proie à un conflit un effort de volonté, c'est demander à un malade un effort de santé, à un cancéreux d'être bien portant, demande vaine et inutile.

Sans doute, les appels réitérés peuvent déterminer des réflexes conditionnés mais, chose remarquable, c'est seulement

dans la mesure où leur effet devient automatique, donc involontaire, que leur efficacité apparaît, comme pour la suggestion et l'autosuggestion. Si l'on évite l'erreur d'interprétation qui consisterait à attribuer à la volonté et à la raison ce qui est précisément involontaire et irrationnel, il reste la ressource de s'adresser directement aux réflexes conditionnés et la pédagogie peut trouver là des ressources précieuses.

Quel que soit le déséquilibre affectif en cause, les réactions et les attitudes défectueuses tendent à se fixer par l'habitude, pouvant subsister longtemps après que leur mobile a été supprimé. Une utilisation rationnelle des réflexes peut, en pédagogie, provoquer des automatismes contraires, c'est-à-dire substituer un comportement louable et voulu à des tendances indésirables. Ce procédé garde l'immense inconvénient de laisser subsister dans le sujet une angoisse profonde, résultat de la contradiction initiale et de la contradiction nouvellement acquise, mais il possède assez d'efficacité pour que la conduite extérieure soit heureusement modifiée. Il y a là un truquage assez pratique, mais dont les inconvénients latents peuvent susciter, un beau jour, quelque névrose dérivée. Si, au contraire, l'éducation par les réflexes conditionnés est instituée après une solution satisfaisante du conflit affectif, les résultats ne peuvent être qu'excellents.

C'est surtout l'école de Pavlov qui a étudié l'application pédagogique des réflexes conditionnés. Elle a cherché d'abord à déterminer avec certitude ce qui prédomine chez l'enfant, de l'excitation ou de l'inhibition et elle prétend réussir à reconnaître sans erreur possible le type psychique correspondant dès l'âge de six mois. C'est généralement l'inhibition (le pouvoir d'arrêt) qui est en défaut. La culture systématique des réflexes conditionnés peut, quand ceux-ci sont bien appropriés, renforcer le processus déficient. La méthode agit donc dans le sens naturel, c'est-à-dire en sollicitant et dirigeant les instincts inhibiteurs, mais nous savons trop quelles névroses peuvent résulter de ce coup de frein naturel appliqué à des tendances non dépouillées au préalable de leur dynamisme pour ne pas en redouter les effets *a priori*. Ceci demanderait à être examiné de près. La valeur d'une méthode péda-

gogique ne doit pas être jugée par ses effets immédiats chez l'enfant (même s'ils paraissent très satisfaisants), mais surtout par ses effets ultérieurs dans la vie adulte, lesquels peuvent se montrer très différents.

En tout cas, l'expérience réflexologique peut donner aux pédagogues d'utiles leçons de prudence. Krasnogorski insiste sur ce fait qu'on ne peut obtenir chez l'enfant que très lentement une différenciation fine des excitations. Non seulement une méthode de rapidité ne conduit à aucun résultat positif, mais celle-ci même est susceptible d'entraîner des troubles morbides et une véritable névrose, dont la source se trouve dans la lutte entre les processus d'inhibition et d'excitation. « On conçoit sans peine, dit Lhermitte, le grand intérêt de ces données au point de vue de l'éducation de l'enfant. La peur, les violences, constituent, du point de vue réflexologique, les pires moyens éducatifs, car les émotions difficilement inhibées par l'enfant interfèrent le plus facilement du monde avec les processus de différenciation conditionnée et mènent tout droit à la destruction de cette chaîne de réflexes acquis qui sont la base de l'expérience des premières années. » [1]

La méthode de choix en pédagogie doit donc viser à rétablir la synergie entre les forces affectives et instinctives sur le plan inconscient où agissent ces forces. Pour cela, il faut supprimer les obstacles, dériver la réaction défectueuse, poursuivre et guider l'évolution naturelle.

Les obstacles à supprimer sont les sentiments d'insatisfaction, d'infériorité et de culpabilité. Il faut, autant que possible, rendre l'enfant conscient de ce qui pèse obscurément en lui, mais il serait dangereux quelquefois de lui énoncer d'un seul coup le conflit qu'il a laborieusement et depuis longtemps refoulé : ceci peut déterminer une angoisse très vive dont les conséquences peuvent être des plus inattendues, par exemple un accident, une maladresse dangereuse ou mortelle, quelquefois l'apparition d'une maladie réelle (ceci est un fait d'expérience pratique). Corrélativement, il faut s'ingénier à fournir

[1] J. Lhermitte, *Les mécanismes du cerveau*, Paris (N.R.F.), 1937, p. 104.

des occasions valables de satisfaction, de succès, de mérite.

La réaction défectueuse peut être plus facilement dérivée qu'annulée. L'affectivité, surtout chez l'enfant, est extrêmement plastique et peut jouer sur des séries de substituts pourvu que ceux-ci évoquent des sentiments du même ordre exactement que les objets initiaux. Par exemple, un enfant menteur pourra être invité à créer des fables, imaginer des fictions. Le voleur pourra atténuer son insatisfaction en gagnant des avantages quelconques moyennant un minimum de peine; le malpropre pourra dériver ses instincts vers la manipulation de la couleur ou de la terre glaise; le méchant s'entraînera à la boxe, l'escrime, ou à d'autres sports de compétition violente (football, rugby). D'un enfant turbulent, il est plus facile de faire un excellent scout qu'un petit saint studieux et recueilli. La jalousie peut soutenir des émulations profitables, à condition que les éducateurs sachent dériver avec tact la rivalité. Il ne faut jamais essayer d'annuler une réaction en imposant la conduite inverse, mais il faut en dévier doucement le sens pour la faire entrer dans un cadre acceptable et sans danger. Il faut policer ou socialiser le défaut, car on ne saurait supprimer simplement la tendance profonde qui l'anime.

Enfin, on peut poursuivre et guider l'évolution naturelle des instincts quand on connaît bien les stades successifs du développement. Un enfant présente-t-il une arriération affective le fixant dans une inaction paresseuse et avide, ses éducateurs doivent savoir qu'une fois certaine satisfaction donnée, dans un domaine limité, à ce besoin, on peut le modifier en suscitant un développement plus poussé des instincts sociaux, en rendant agréable au sujet la fréquentation des autres enfants, en lui donnant la possibilité de les imiter, sans trop de peine, ou de se mesurer avec eux. Naturellement, ce n'est pas en le grondant ou en le battant qu'on éveillera ces goûts nouveaux, mais en veillant à ce qu'il trouve, dans ces expériences affectives, une suite aux satisfactions possessives qu'il recherche, un gain matériel ou moral, une joie d'amour-propre, etc. Tout essai malheureux, au début de la rééducation, compromettrait gravement le succès de l'entreprise.

Si l'enfant s'est raidi contre les exigences sociales, s'il

a refusé le pacte humain, c'est-à-dire s'il le subit sans l'avoir approuvé ni désiré dans le fond de son cœur, on doit sans doute rechercher d'autres occasions de le lui faire accepter, mais il faut compter sur les élans sentimentaux de la puberté pour l'entraîner dans la voie normale. Il est indispensable qu'à ce moment il puisse trouver, à défaut d'amour, une amitié bienfaisante capable de stimuler sa générosité, un attachement, même un peu chevaleresque, à une figure idéale, ou un élan mystique, pourvu qu'il ne trouve pas, au bout de son entraînement, le vide et la déception. L'adolescent mû par l'enthousiasme sentimental peut faire un bond quasi miraculeux dans son évolution retardée; c'est la grande épreuve et la chance majeure de salut. Celle-là manquée, les occasions ultérieures passeront, de plus en plus faibles jusqu'à ce que, la dernière perdue, à l'âge de la maturité, rende tout progrès définitivement impossible. Celui qui n'a pas su aimer à seize ans ou celui dont les enthousiasmes de cette époque ont été brisés, aura beaucoup moins de chances de sortir de son égoïsme à vingt ans et n'en aura plus du tout dans la suite. Il ne faudrait jamais tourner en dérision les élans du potache qui écrit des vers, si ridicules soient-ils, encore moins le juger comme un criminel, même si son choix amoureux est maladroit. C'est là que la dérivation doit être proposée avec beaucoup de tact et de compréhension en sachant bien qu'une fois éveillé à ce sentiment, le cœur ne se guérit d'un amour particulier qu'en entrant dans un autre. Mieux vaut, pour l'avenir affectif d'un jeune homme, un amour médiocre que la sécheresse du cœur. A cet âge, l'objet aimé n'est qu'un prétexte à l'éclosion des forces latentes du spychisme et, surtout à ce moment, on peut dire que l'amour vaut surtout par ce qu'on y apporte de soi-même.

Il est assurément difficile de mener dans ce sens la tâche pédagogique : c'est une lourde dépense de patience, de bonté, d'attention, et la majorité des éducateurs sera toujours portée à préférer la méthode plus expéditive des « coups de pied dans le derrière ». Pourtant, il faut dire qu'en négligeant le côté affectif, il est impossible de faire du bon travail pédagogique, c'est-à-dire un travail profitable à l'avenir de l'enfant, à ce que sera sa vie d'adulte.

XXII

MESURES COLLECTIVES

L'éducation ne se réalise pas seulement dans le cadre de la famille. A l'école, le maître ou le professeur ne dispose ni de la formation psychologique nécessaire ni du temps matériel qu'il faudrait pour s'occuper efficacement du caractère des enfants qui lui sont confiés. La société devrait s'intéresser toujours davantage aux problèmes pédagogiques dont dépend tout l'avenir humain et procéder aux institutions ou réformes que suggèrent les connaissances psychologiques actuelles.

La plupart des troubles psychiques qui désorganisent la vie adulte : détraquements individuels, perversion, délinquance, criminalité, etc., pourraient être évités moyennant une rééducation méthodique appliquée dès l'enfance, en observant d'autre part certaines règles d'hygiène psychique et, naturellement, les cas difficiles devraient être l'objet de l'attention et de l'intervention de spécialistes qualifiés. Pour cette surveillance, des institutions collectives bien organisées auraient une grande supériorité sur les soins familiaux.

Il convient de ne pas négliger les troubles du caractère chez l'enfant sous prétexte que ce sont des enfantillages, car des tares de ce genre, non redressées dans l'enfance, alors qu'il serait encore temps, produisent des adultes inadaptés et malfaisants. Alors que tant d'efforts ont été accomplis pour traiter des cas morbides plus ou moins incurables, donc pour conserver

des malades, des sacrifices ne seraient pas superflus pour empêcher le mal, donc pour conserver la santé. Ils seraient encore plus profitables.

Avant toute autre chose, il faudrait veiller à l'application des règlements qui interdisent les châtiments corporels et qui ont été beaucoup délaissés ces temps derniers. Toute infraction devrait être sévèrement réprimée. Les maîtres devraient être invités à user de leur influence pour dissuader les familles de cette pratique. Il faudrait enjoindre au personnel enseignant de s'opposer énergiquement à toutes les brimades que les écoliers ont tendance à exercer sur les plus timides, les plus malheureux et les plus déséquilibrés de leurs camarades.

Le corps enseignant devrait être également invité à proscrire des moyens pédagogiques la crainte, les menaces, la honte et toutes les suggestions négatives (« Tu ne feras rien de bon. Tu deviendras un bandit », etc.). Les enfants réfractaires aux exhortations normales seraient soumis à un examen psychologique et déférés éventuellement à des établissements appropriés.

Il serait opportun d'introduire dans les programmes, pour les enfants de treize à quatorze ans et dans le cadre de l'histoire naturelle, un enseignement sain et élémentaire des choses sexuelles afin de substituer des notions simples et vraies aux conceptions souvent absurdes, ignobles ou terribles que les enfants ont tendance à se former quand leur curiosité (qui est générale et normale) ne trouve pas d'informations valables.

En revanche, il serait désirable d'épargner aux petits enfants les récits historiques ou légendaires présentant un caractère inutilement effrayant, ceci afin de ne pas fournir d'aliment à des tendances sado-masochistes latentes. Il vaut mieux que les enfants prennent contact avec la férocité humaine une fois que leur évolution instinctive a franchi la période dangereuse pour la contamination perverse.

L'éducation mixte présente de grands avantages psychologiques en ce qui concerne le développement de la sexualité.

Des consultations médicales concernant particulièrement les organes des sens, l'endocrinologie, des consultations psychologiques, psychotechniques et surtout psychiatriques

devraient être assurées aux enfants ayant un mauvais rendement scolaire ou un comportement anormal. En outre, les directeurs d'établissements devraient veiller attentivement à ce que les avis des techniciens soient pris en considération dans la mesure compatible avec la discipline générale.

Tous les établissements d'enseignement devraient être reliés à des dispensaires d'hygiène mentale. Ces dispensaires chargeraient des assistantes sociales ou visiteuses possédant une bonne formation psychologique d'enquêtes à domicile sur les cas d'enfants anormaux. Elles s'efforceraient de dépister les fautes d'éducation commises dans les familles, de conseiller les parents, de surveiller les brutalités de certains et de désigner les enfants qu'il faudrait soustraire aux parents incapables ou indignes.

Alors qu'on déploie, dans le cadre de la collectivité, des efforts contre l'extension de la variole ou de la tuberculose, il ne serait pas déplacé de lutter contre le détraquement nerveux qui fait peut-être plus de victimes, en tout cas des victimes plus malfaisantes.

Il faudrait multiplier les établissements d'éducation pour les enfants à protéger quand on constate une carence de la famille, et aussi pour les enfants anormaux, arriérés, voire pervers. Ce ne seraient pas des « bagnes » d'expiation, mais des centres de rééducation profitable et de récupération sociale. Il serait indispensable de les confier non à des maîtres quelconques mais à des psychologues ou des psychiatres spécialement expérimentés et sélectionnés en vue de leur tâche thérapeutique.

L'université et les instituts de psychologie devraient mettre au point un programme d'enseignement psychologique et psycho-pathologique élémentaire à l'usage de tous ceux qui doivent professionnellement s'occuper des enfants. Des diplômes seraient délivrés; la matière en serait incorporée au programme des écoles normales. Au personnel enseignant déjà formé, l'essentiel en serait communiqué sous forme d'instructions précises.

L'accès aux professions pédagogiques devrait être conditionné non seulement par de telles connaissances théoriques,

mais par un examen psychotechnique et psychiatrique sévère, en vue d'éliminer impitoyablement tous les tarés, psychopathes, névrosés (obsédés, phobiques, anxieux, impulsifs, etc.). Cet examen serait complété par de minutieuses enquêtes de moralité. Il pourrait être répété périodiquement au cours de la carrière. Il ne s'agirait naturellement pas de rechercher des « péchés » au sens bourgeois du mot ni d'empiéter inutilement ou abusivement sur la vie privée des intéressés, mais seulement de faire la chasse aux symptômes psychopathiques directement dangereux pour l'enfance. Il faut considérer en effet que la profession pédagogique attire beaucoup de personnes anormales, sadiques et homosexuelles en particulier. Les postes importants de l'enseignement devraient être confiés de préférence à des personnes menant une vie saine et normale (pères et mères de famille par exemple).

La formation théorique, en matière psychologique, ne doit pas se désintéresser de la première enfance. Il ne faut pas perdre de vue que les troubles survenant dans l'alimentation du premier âge et traumatisant les instincts digestifs avec leurs tendances multiples, peuvent laisser un fond d'insatisfaction plus ou moins anxieux sur lequel se développent facilement des névroses ultérieures. Du point de vue psychologique, il importe donc que l'alimentation du premier âge soit minutieusement réglée et le sevrage réalisé d'une manière assez douce pour que l'enfant accepte les nouveaux efforts qui se présentent en vertu de son élan vital, au lieu de les subir malgré lui comme une contrainte douloureuse. Ceci doit être enseigné aux personnes s'occupant de puériculture et, à leur tour, ces personnes qualifiées devront entreprendre l'éducation des jeunes mères.

Il faudrait réprimer sévèrement les propagandes intéressées et désastreuses comme celle de certaines infirmières qui, abusant de leur autorité morale, persuadent toutes les jeunes mères de recourir à l'allaitement artificiel en leur faisant acheter des marques déterminées de lait concentré ou sec sur lesquelles elles touchent une « ristourne » commerciale.

Dans les établissements d'enseignement secondaire et

supérieur, dans les grandes écoles, dans les camps de travail, voire dans les casernes, il serait désirable de maintenir la possibilité des examens médicaux, psycho techniques et psychiatriques. Tout jeune homme ou toute jeune fille devrait bénéficier des indications de l'orientation professionnelle, car une bonne adaptation de la profession au caractère et aux aptitudes est un excellent facteur d'hygiène psychique. Encore cette orientation devrait-elle tenir compte des facteurs affectifs qui dirigeront les efforts et compenseront les infériorités initiales. A l'exemple de certaines institutions américaines, tout élève devrait trouver, quand il en éprouve le besoin, les avis autorisés d'un conseiller psychologique attitré, choisi pour sa compétence technique et sa propre santé morale.

En ce qui concerne les jeunes délinquants, la prison ne devrait jamais être considérée comme un lieu de souffrances, prétendues expiatoires. Pour ceux qui se montreraient incapables d'amendement, tels les pervers constitutionnels, les récidivistes, les anormaux dangereux, la prison serait comme un garage où les mauvais sujets, mis hors d'état de nuire, seraient employés à des travaux utiles : elle tiendrait de l'hôpital psychiatrique et de l'atelier surveillé. Pour les sujets susceptibles d'amendement et de guérison psychique, la prison serait un vrai centre de rééducation sociale, donnant des soins psychiatriques, enseignant un métier et assurant le placement professionnel à la sortie de l'établissement. Un dispensaire d'hygiène mentale exercerait une surveillance régulière et prolongée après relaxation.

La prostitution, surtout des mineures, devrait être combattue plutôt que réglementée. La prophylaxie des maladies vénériennes par la réglementation est d'une efficacité précaire parce que les mineures et les hommes échappent à la surveillance; d'autre part, on a pu constater que les professionnelles, surtout d'un certain rang, transmettent moins de maladies que les jeunes ouvrières ou dactylos. En revanche, la réglementation condamne les femmes à une prostitution perpétuelle, presque obligatoire.

Socialement, la prostitution doit être combattue par l'apprentissage d'un métier honorable avec placement pro-

fessionnel consécutif, une aide efficace aux filles-mères. Les trafiquants, souteneurs, devraient être traités comme délinquants. Psychologiquement, la prostitution doit être considérée comme une névrose, non comme un péché. Moins la prostitution sera entourée d'infamie, moins elle attirera le masochisme des femmes névrosées. S'il est impossible de soumettre toutes celles-ci à une psychothérapie curative, du moins une rééducation morale collective, dans le sens de la dignité personnelle et de la noblesse de l'amour, pourrait utilement compléter les mesures sociales.

Ainsi, la société devrait collaborer largement à la rééducation psychologique des enfants anormaux. Cette tâche importante requiert un programme étendu d'institutions et de réformes, mais la récupération des forces saines qu'elle assurerait, la destruction des foyers de propagation, de contagion, de mauvais exemple, ainsi accomplie, payerait la collectivité d'un immense bénéfice.

D'autre part, il est clair que les mêmes mesures protégeraient les enfants normaux des anomalies accidentelles acquises et contribueraient à la santé morale des générations.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Introduction 9
I. Attitude des adultes envers les enfants 13
II. Attitude des enfants envers les adultes 22
III. Problèmes familiaux 26
IV. Problèmes scolaires 41
V. Comment l'enfant se pervertit 56
VI. L'enfant paresseux 65
VII. L'enfant menteur 73
VIII. L'enfant voleur 82
IX. L'enfant méchant 88
X. L'enfant vicieux 92
XI. L'enfant boudeur 98
XII. L'enfant timide 102
XIII. L'enfant peureux 106
XIV. L'enfant dissipé 111
XV. L'enfant turbulent 116
XVI. L'enfant difficile 120
XVII. L'enfant malpropre 127
XVIII. L'enfant « fugueur » 134
XIX. L'enfant tiqueur 139
XX. L'enfant gaucher 143
XXI. Principes généraux de l'éducation 146
XXII. Mesures collectives 152

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

15. **ÉLÉMENTS DE PSYCHOLOGIE,** par le D^r Gustave Morf.
La base de tous les autres volumes.

16. **INTRODUCTION A L'ANALYSE DES RÊVES,** par Charles Baudouin.
Rêve... ou réalité ?

17. **PRINCIPES DE JUSTICE SOCIALE,** par African Spir.
Le philosophe les pose, avec fermeté et hardiesse.

18. **L'AME RUSSE** (Les frères Karamazov), par le D^r A. Stocker.
Ame russe ?... Nature humaine !

19. **VIE DE JÉSUS,** par Léon Bopp. *Est-elle comprise ?*

20. **MÉDECINE SANS FRONTIÈRES,** par le D^r G. Menkès.
Soigner l'homme tout entier.

21. **LE SEUIL,** par Romain Rolland.
Un inédit du grand écrivain.

22. **L'HOMME-QUI-DORT,** par Raymond Schwab.
... possède une expérience plus vieille que lui.

H. S. **RENÉ ALLENDY,** par Ch. Baudouin, J. Desplanque, D^r h. c. R. Jaccard.
Un médecin qui a ouvert d'immenses perspectives de libération.

LE SOUFFLE DE L'AUTRE RIVE, par Pierre de Lescure.
... au delà des choses.

23. Tome I. — **Démons mes Amis.**
24. Tome II. — **Qui es-tu Seigneur ?**

En préparation :

25. Tome III. — **Le Temps du Péché.**
26. Tome IV. — **Tremblements sur la Terre.**
27. Tome V. — **Délivrance des Hommes.**

28. **MARCEL PROUST,** par Jacques Bret.
29. **PSYCHOLOGIE DU TRAVAIL,** par Léon Walther.

Hors collection :

LA CONSULTATION PSYCHOLOGIQUE DANS LES CONFLITS DE L'EXISTENCE, par le D^r Baumgarten.
Des récits vivants. Une aide efficace.

LES SENTIMENTS D'INFÉRIORITÉ, par F. Oliver Brachfeld.
Un mal et son remède.

HOMMAGE A ROMAIN ROLLAND. *Le témoignage de quelques amis personnels.*

ÉDITIONS DU MONT-BLANC

Achevé d'imprimer le vingt-six janvier mil neuf cent quarante-six sur les presses spéciales des « Editions du Mont-Blanc S. A. », à Genève. La composition a été faite en caractères Baskerville, corps dix, et tirée sur papier vergé blanc « Featherweight ». Il a été tiré de cet ouvrage quatre mille cent cinquante exemplaires numérotés en chiffres arabes de 1 à 4150.

Quatrième édition

Exemplaire N° 957

IMPRIMÉ EN SUISSE

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00896327 6